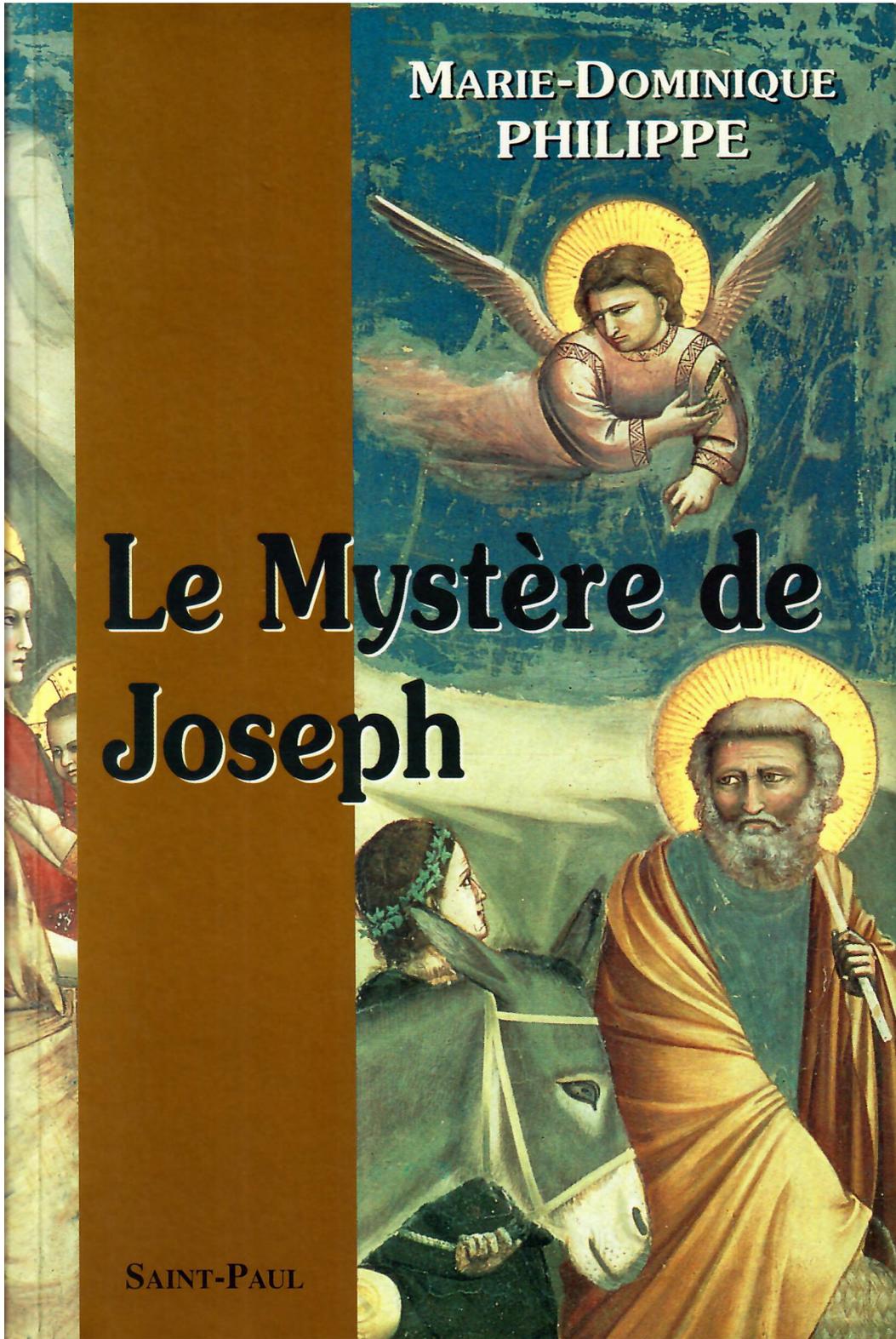


MARIE-DOMINIQUE
PHILIPPE

Le Mystère de Joseph

SAINT-PAUL



Marie-Dominique PHILIPPE

LE MYSTERE DE JOSEPH

Collection
SPIRITUALITE CONTEMPORAINE



Editions SAINT-PAUL, VERSAILLES

1997

Cliché de couverture :
La fuite en Egypte, par Giotto (1276-1337).
Fresque. Chapelle Degli Scrovegni-Padoue.

© Alinari-Giraudon

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 1997, Editions SAINT-PAUL
3, rue Porte de Buc – BP 652
78006 Versailles Cedex
ISBN 2-85049-699-5

DU MEME AUTEUR

*Les trois sagesse*s. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Editions Fayard (collection « Aletheia ») 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Editions universitaires, Paris 1991.

Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ? 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. – II. *Signification de l'Être*. – III. *Le Problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. – V. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. – V. *Le Problème de l'être chez certains thomistes contemporains*. Téqui, Paris 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Editions universitaires, 2^e éd. 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes).

(Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris 1977. Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. – II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. – III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Editions universitaires, 2^e éd. Paris 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Ed. universitaires, Paris 1993.

De l'amour, Mame, Paris 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris 1958 (réimprimé*).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, La Colombe, Paris 1958 (réimprimé*).

Mystères de miséricorde : 1. *L'Immaculée Conception*. – 2. *La Présentation de Marie*. – 3. *L'Annonciation*. SAINT-PAUL, Fribourg 1958 et 1960.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2^e éd., SAINT-PAUL, Fribourg-Paris 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Eglise. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié (« Sources de spiritualité », 17), Alsatia, Colmar-Paris 1968. Nouvelle édition : Collection « Aletheia », Fayard 1996.

L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, *Le Sarment-Fayard*, Paris 1995.

« Abba, Père » (Αββά, ο Πατήρ). Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994.

Suivre l'Agneau (2^e éd.), SAINT-PAUL 1995.

« J'ai soif ». *Entretiens sur la sagesse de la Croix*, SAINT-PAUL 1996.

Ouvrages de pédagogie familiale

Questions disputées, Beauchesne, Paris 1972.

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, *Le Sarment-Fayard*, Paris 1987.

* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.

AVANT-PROPOS

Saint Joseph, époux de la Mère de Dieu, est loin d'être étranger à la préparation du Jubilé de l'an 2000. Comment celui en qui s'achève toute l'attente des patriarches n'aurait-il pas un rôle spécial à jouer dans l'attente – c'est-à-dire dans l'*espérance* – de la consommation du Mystère du Salut ? Jean Paul II nous le disait déjà en 1989 : « *L'homme juste* qui portait en lui tout le patrimoine de l'ancienne Alliance a été aussi *introduit dans le "commencement" de l'Alliance nouvelle et éternelle en Jésus-Christ*. Qu'il nous indique les chemins de cette Alliance salvifique au seuil du prochain millénaire où doit se poursuivre et se développer la "plénitude des temps" propre au mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe »¹.

1. Encyclique *Redemptoris Custos* (15 août 1989), n° 31.

En cette année 1997 qui est celle du Verbe incarné, « la Vierge Sainte, nous dit encore Jean Paul II, sera contemplée et invoquée surtout dans le mystère de sa maternité divine » et proposée « à tous les croyants comme *modèle de la foi vécue* »². Pour mieux pénétrer dans ce mystère de foi contemplative qui la fait Mère de Dieu³, ne négligeons pas de regarder Joseph, celui qui, par sa propre foi, a en quelque sorte « permis » la réalisation de ce mystère⁴, et en a en tout cas, dans son espérance et son amour, accompagné la réalisation.

Au cours de sa vie apostolique Jésus dira : « De plus grand que Jean [le Baptiste], parmi ceux qui sont nés des femmes, il n'y en a pas ; et pourtant le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui »⁵. De Joseph Jésus n'a jamais parlé, peut-être parce qu'il était ce « plus petit », le plus caché, le plus effacé « de tous les fils des hommes »⁶ ?

Trop souvent, hélas, saint Joseph n'a pas dans notre vie de chrétiens la place qu'il devrait avoir, parce que nous ne l'avons pas encore découvert dans toute sa profondeur. Invoquer saint Joseph pour les choses temporelles (l'appeler dès que quelque chose nous manque), c'est bien, ce n'est pas méprisable, mais à la longue, et si on ne lui demande que cela, c'est à la fois utiliser et méconnaître ce très grand saint. Avoir recours à lui pour des choses plus spirituelles – comme la purification de

2. *Tertio Millennio Adveniente*, n° 43.

3. Car le mystère de la maternité divine de Marie est *premièrement* un mystère de foi contemplative, comme Jean Paul II l'a rappelé dans l'encyclique *Redemptoris Mater*. Voir ch. 6, note 6.

4. Voir ch. 7, p. 199.

5. Lc 7, 28.

6. Cf. Ps 45, 3.

notre cœur dans l'ordre de l'amour – nous éviterait bien des pertes de temps et épargnerait à ceux qui nous sont proches bien des souffrances, celles que nous leur causons parce que nous ne savons pas les aimer en vérité. Nous faisons parfois beaucoup de mal, et nous faisons souffrir les autres inutilement, alors que si nous étions plus vrais, comme l'était saint Joseph, cela n'arriverait pas.

Plus encore que le modèle des travailleurs, saint Joseph est le modèle de l'époux chrétien, de l'ami fidèle. Mais il est aussi, dans sa foi, son espérance et son amour, le modèle du contemplatif. Et là nous ne voulons pas dire qu'il soit seulement le modèle du moine, du religieux dont toute la vie, séparée du monde, est consacrée à la prière. Il l'est, certes ; mais tout chrétien, si « engagé » soit-il dans le monde, est d'abord « prédestiné à être fils adoptif, par Jésus le Christ »⁷, à être « fils dans le Fils » comme aime à le dire Jean Paul II. Or saint Joseph, fidèle à travers tout, fidèle dans son intelligence et dans son cœur, a éminemment vécu cette « vie filiale en Dieu »⁸ ; il est donc bien le modèle de tout chrétien dans son désir de vivre dès ici-bas la vie éternelle à laquelle il est appelé.

L'ÉDITEUR

7. Eph 1, 5.

8. Edith STEIN (B^{se} Thérèse-Bénédictine de la Croix), *Le mystère de Noël*, Ed. de l'Orante 1955, p. 57 : « La route est longue qui conduit de la suffisance du “bon catholique” qui “remplit ses devoirs”, lit un “bon journal”, vote “bien”, etc., mais pour le reste fait comme il lui plaît, jusqu'à l'abandon aux mains de Dieu, dans la simplicité de l'enfant et l'humilité du publicain. Mais celui qui a fait une fois un pas dans cette voie ne reviendra pas en arrière. Ainsi la vie filiale en Dieu consiste à devenir à la fois petit et grand. Vivre de l'Eucharistie nous contraint à sortir totalement des étroites limites de notre vie personnelle pour nous enraciner et nous faire croître dans toutes les dimensions de la vie du Christ. »

Les pages qui suivent présentent, dans une première partie, un petit écrit du père M.-D. Philippe qui constituait à l'origine la Préface d'une réédition de l'ouvrage de Charles Sauvé, Saint Joseph intime. Puis, dans une seconde partie, quelques conférences sur divers grands aspects de la sainteté de saint Joseph.

Le lecteur pourra constater que, dans la seconde partie, il ne s'agit pas de textes écrits directement par l'auteur, mais de conférences ou d'homélies transcrites, dont on a respecté la souplesse et le style oral. Puisqu'il s'agit d'un recueil non prémédité par l'auteur, on ne s'étonnera pas de trouver dans ces pages des thèmes traités ou évoqués plusieurs fois. Nous avons essayé d'éviter les redites, mais il en reste sans doute encore.

Nous avons ajouté en note des références aux Pères de l'Eglise et des précisions tirées d'autres enseignements de l'auteur, ainsi que des renvois à ses publications antérieures.

Enfin on trouvera, en Appendice, un extrait important de l'encyclique Quamquam pluribus de Léon XIII définissant la place de saint Joseph dans l'économie du salut, puis les traditionnelles « litanies de saint Joseph » et quelques autres prières, dont celles de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal (Canada).

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE DE JOSEPH

LE MYSTERE DE JOSEPH *

Aujourd'hui plus que jamais, sans doute, nous avons besoin d'un regard théologique sur saint Joseph, cet « homme juste »¹ qui achève l'ancienne Alliance et dont Dieu se sert d'une manière si étonnante pour réaliser la nouvelle Alliance.

Saint Joseph en effet, selon l'économie divine, tient une place unique, fondamentale et très cachée. L'Eglise, dans sa dévotion pour saint Joseph, notamment dans les litanies qu'elle lui adresse, l'invoque comme le « Père des patriarches ». Elle reconnaît un lien entre les patriarches et saint Joseph. N'est-ce pas précisément ce que l'Evangile de saint Matthieu nous révèle lorsqu'il nous communique le « livre des origines de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham »² ? Cet Evangile commence par Abraham pour se terminer à « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, que l'on appelle Christ »³. Et dans l'Evangile de saint Luc, Joseph est même relié à « Adam, fils de Dieu »⁴. Il n'est pas suffisant de le relier à Abraham, il faut le relier à Adam, tant l'alliance avec lui est radicale.

* Les notes de cette première partie se trouvent page 60.

Joseph et Adam

Joseph est donc celui qui rattache, dans l'économie divine, Jésus à Abraham ; et, plus radicalement encore, celui qui, à travers toute l'histoire humaine, relie Jésus à Adam. Voilà ce qu'il faut découvrir. Pour avoir vraiment un regard théologique sur Joseph, pour avoir le regard de Dieu sur cet homme « juste », il faut découvrir ce lien unique, voulu par Dieu, entre Joseph et les patriarches, et même entre Joseph et Adam. Comme Adam est le point de départ de l'alliance de Dieu avec les hommes (benjamins de la grande famille de Dieu, Créateur et Père), comme les patriarches sont, dans la foi en la promesse, le point de départ d'une nouvelle alliance, Joseph est lui aussi le point de départ, dans la foi – d'une manière toute différente, dans une pauvreté et un dépouillement extraordinaires, nous le verrons – de l'alliance par excellence de Dieu avec l'homme. Cette alliance est un achèvement de l'alliance avec Abraham, et une reprise radicale de tout ce qui a précédé, depuis qu'Adam a été chassé de l'Eden. Joseph est choisi par Dieu pour être l'époux de Marie, en qui la nouvelle Alliance va se réaliser par l'opération de l'Esprit Saint. Par là il devient le père de celui qui est lui-même la nouvelle Alliance, alliance qui est à la fois un achèvement et une reprise radicale de tout. Joseph, par Marie, est donc relié à la fois à Abraham et à Adam.

La place de Joseph dans la nouvelle Alliance

On comprend alors que, lorsqu'on est en présence d'une grande crise, lorsqu'on vit à l'intérieur même de

l'Eglise des « tremblements apocalyptiques » (pour reprendre une expression de Paul VI), il faille revenir à la source. Pour mieux discerner, dans le mystère de l'Eglise, fruit de cette Alliance nouvelle, ce qui est voulu par Dieu comme absolument nécessaire et que rien ne peut supprimer, de ce qui est au contraire œuvre des hommes (ajouté d'une manière accidentelle au cours des âges, au cours du pèlerinage temporel de l'Eglise), il faut revenir à la source, au point de départ de cette nouvelle Alliance. C'est là que le mystère de Joseph nous est donné, c'est là qu'il s'impose à notre regard de croyant. De même qu'on ne peut rien saisir divinement de l'histoire des hommes si on ne regarde Adam, de même qu'on ne peut rien saisir du mystère d'Israël si on ne regarde la foi d'Abraham, de même on ne peut rien saisir du développement de l'Eglise si on ne regarde le mystère de Joseph. C'est l'Esprit Saint lui-même qui l'a voulu ainsi, et il nous le montre au point de départ de l'Evangile de Matthieu et de celui de Luc.

Toute crise, communautaire ou personnelle – c'est peut-être là sa signification profonde, ce pour quoi Dieu la permet – ne réclame-t-elle pas, pour être vraiment dépassée avec intelligence et amour, un retour à l'origine, un retour à ce qui a été choisi et voulu au point de départ ? Grâce à ce retour, on peut acquérir une vision plus nette de l'intention profonde, de la finalité profonde de telle vocation communautaire et de telle vocation personnelle. Ce retour n'est pas un retour historique en arrière, il ne consiste pas à revivre ce qui a été vécu auparavant ; c'est un retour à la source pour y déceler ce qui en est l'essentiel, ce qui en est l'âme, l'inspiration, l'intention propre. Un retour en arrière au niveau historique, sociologique, un retour où l'on regrette et copie ce

qui avait été fait auparavant, est toujours quelque chose qui matérialise, car on ne peut regretter et copier que le comportement extérieur de l'homme et de la communauté. Au contraire, le retour vers la source en vue de détecter l'essentiel est ce qui doit donner un nouvel élan de vie et d'amour.

On comprend alors pourquoi l'Esprit Saint demande à l'Eglise d'aujourd'hui de regarder d'une manière très spéciale le mystère de Joseph, pour essayer de déceler dans ce mystère une lumière qui lui permette de s'élancer avec un nouvel élan de vie et d'amour.

Essayons d'esquisser ici les aspects essentiels d'une théologie de saint Joseph ; et pour cela revenons d'abord aux textes de l'Evangile qui nous parlent de lui, en les lisant dans la lumière de la Tradition de l'Eglise.

1. Joseph, fils de David, époux de Marie

Voilà les deux titres de noblesse de Joseph : il est « de la maison et de la descendance de David »⁵, et Marie lui est accordée en mariage. C'est en premier lieu de cette manière que l'Evangile de Matthieu et celui de Luc nous le présentent. Nous ne savons rien de sa vie antérieure ; il nous est dit que son père s'appelait Jacob et était lui-même fils de Matthan⁶, mais de ce Jacob et de ce Matthan nous ne savons rien.

Joseph est de la descendance de David ; c'est pourquoi, lors du recensement du « monde entier » prescrit par César Auguste, il doit monter de la ville de Nazareth, en Galilée, « à la ville de David, qui s'appelle Bethléem », en Judée ; et Marie, son épouse, doit l'accompagner⁷. Voilà l'enracinement de Joseph dans le peuple d'Israël.

Qui est David ? Benjamin de Jessé le bethléemite, David est choisi par le Seigneur parce que Dieu ne juge pas comme les hommes qui voient ce qui leur saute aux yeux : « Le Seigneur voit le cœur »⁸. Capable d'apaiser par la cithare les emportements de Saül⁹, David est aussi celui qui s'offre pour lutter contre Goliath avec sa fronde et qui le tue¹⁰. Ami intime de Jonathan, fils de Saül¹¹, David épouse Mikal, la fille de Saül et est poursuivi par la haine et la jalousie de ce dernier¹². Mais David est aussi le roi qui, séduit par Bethsabée, n'hésite pas à faire mourir Urie, son mari, pour l'épouser¹³. Cependant, malgré cette faute (que David expiera profondément à travers la révolte et la mort de son fils Absalom), le Seigneur continue à le bénir en lui donnant, par Bethsabée, après un premier fils mort, un second fils, Salomon, dont il nous est dit que « Yahvé l'aima »¹⁴. C'est de cette lignée que naîtra Joseph. L'Écclésiastique, en proclamant la grandeur de David, dira :

Comme on prélève la graisse pour le sacrifice de communion, ainsi David fut choisi parmi les Israélites (...) Le Seigneur (...) lui a accordé une alliance royale, un trône glorieux en Israël¹⁵.

Si Joseph est fils de David, de descendance royale, son titre nouveau et personnel est d'être l'époux de Marie. L'Écriture ne nous dit rien de la rencontre de Joseph et de Marie. Comment Joseph l'a-t-il découverte et aimée ? Comment Marie a-t-elle accepté qu'il la choisisse pour sa fiancée ? Comment a-t-elle accepté de lui être « promise » ? Cette rencontre providentielle, voulue par Dieu, s'inscrit évidemment dans les coutumes du

temps. L'Esprit Saint n'a pas bouleversé ces coutumes. Il s'en est servi d'une manière unique pour permettre entre Joseph et Marie un véritable choix personnel d'amour réciproque. Ils se sont choisis librement en s'aimant et en découvrant dans cette rencontre l'action providentielle de Dieu sur chacun d'eux. Il n'y a pas deux créatures humaines qui se soient rencontrées avec une aussi grande profondeur, dans une telle simplicité et une telle intensité d'amour – d'amour avant tout divin, sans que soit pour autant détruit l'amour humain qui les unissait¹⁶. Saint Thomas n'hésite pas à dire qu'entre Joseph et Marie il y a eu un véritable mariage, parce qu'il y a eu entre eux une « union indivisible des âmes »¹⁷.

La consécration de Marie

Si l'on est attentif à l'interrogation de Marie à l'ange Gabriel lui annonçant qu'elle aura un fils, le Fils du Très-Haut – « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? »¹⁸ –, on est amené, avec certains Pères de l'Eglise et certains théologiens du Moyen Age, à découvrir que Marie devait s'être consacrée totalement à Dieu bien avant sa rencontre avec Joseph, mais que cette consécration demeurait cachée. Marie n'avait pu se consacrer ainsi que sous le souffle de l'Esprit, dans un total abandon au bon plaisir du Père, sans avoir demandé conseil à personne. Du reste, nous qui avons reçu la révélation du mystère de l'Immaculée Conception, nous pouvons (à la différence des Pères et des théologiens à qui ce mystère n'était pas encore révélé) reconnaître dans cette consécration de Marie

comme sa première réponse personnelle à la grâce toute gratuite de l'Immaculée Conception.

Cette réponse se réalise dans l'obscurité de la foi. Marie, en effet, ne connaît pas ce privilège unique de l'amour de Dieu pour elle ; mais, sous l'action de l'Esprit, elle répond en se donnant totalement pour que Dieu l'enveloppe plus profondément encore de sa miséricorde prévenante. Ce don personnel de Marie à Dieu, Joseph, par lui-même, ne pouvait le connaître ; mais dès l'instant où il choisissait Marie en l'aimant, Marie ne pouvait accepter ce choix et y répondre qu'en communiquant à Joseph son secret, qu'en lui disant qu'elle était toute remise au bon plaisir de Dieu sur elle. Pour la prendre comme épouse, Joseph doit respecter cet abandon radical de Marie à son Père. En la choisissant comme épouse, il doit donc vivre du même mystère d'abandon et de remise totale de toute sa vie entre les mains du Père. En devenant son époux, il épouse l'œuvre de l'Esprit de Dieu en elle ; il vit de son secret, ce secret qui la relie si personnellement à son Père. Voilà le premier partage qui fonde cet amour d'amitié si divin et si fort, si unique.

Toute l'ancienne Alliance, d'Abraham à Joseph, et plus fondamentalement encore toute l'alliance de Dieu avec l'homme, fleurit dans cette union, dans ce choix de prédilection, dans cet amour mutuel. Ni Joseph ni Marie ne savent, ne peuvent savoir, ce que cette union représente dans l'économie divine. Ils savent, au plus intime de leur foi et de leur conscience de croyants, de « justes » craignant Dieu¹⁹, que Dieu leur demande de s'aimer ; ils sont dans la joie de répondre à cet appel divin et humain, et ils s'en remettent totalement au bon plaisir de leur Dieu.

2. Joseph et la maternité divine de Marie

L'Annonciation

Ce qu'il y a d'unique dans le mystère de l'Annonciation, c'est que Marie, fiancée à Joseph, est pourtant regardée par Dieu, son Père, comme si elle était tout à fait libre, comme si elle était exclusivement à lui. Parce qu'elle est, de fait, exclusivement à lui, il peut disposer d'elle comme il le veut. Le fait qu'elle soit fiancée à Joseph ne s'oppose en rien à la liberté intérieure d'amour de Marie à l'égard du bon plaisir de Dieu.

Bien qu'il s'adresse uniquement à Marie qui est fiancée à Joseph, Dieu ne veut pas détruire le lien qui les unit et que lui-même a voulu ; mais il le purifie, l'appauvrit, lui donne une dimension nouvelle. Par l'ange Gabriel, il s'adresse immédiatement à Marie en lui révélant combien elle est aimée de Dieu – « pleine de grâce » –, combien le Père met en elle sa complaisance, et en lui demandant si elle accepte d'être la Mère du « Fils du Très-Haut ». Devant le « comment », le *quomodo* de Marie qui ne voit pas comment cela pourra se faire, puisque, précisément, elle s'est totalement consacrée à Dieu pour n'être qu'à lui, l'ange demande à Marie de s'en remettre entièrement à l'Esprit Saint et à la puissance du Très-Haut : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre »²⁰. Il ne lui donne aucune explication : il lui demande de croire en l'œuvre de l'Esprit en elle et de s'abandonner totalement à la puissance du Très-Haut, de vivre sous son ombre.

Dans un acte d'amour, sans consulter personne, Marie dit son *fiat* : « Voici la servante du Seigneur : qu'il

m'advienne selon ta parole »²¹. Voilà le rapt d'amour du Père à l'égard de sa toute petite enfant : il la veut toute à lui et il lui demande de coopérer à son œuvre d'amour, au don de son Fils bien-aimé aux hommes. Marie est la première à recevoir ce don, et elle doit y coopérer personnellement, maternellement. Elle doit le recevoir en toute liberté, dans l'amour ; c'est pour qu'elle soit plus libre que le Père se sert de Gabriel comme d'un messager. C'est dans un acte de foi, d'espérance et d'amour que Marie reçoit ce secret du Père, le don de son Fils ; et elle le reçoit comme une mère reçoit son fils, dans un mystère de fécondité divine. C'est à travers la fécondité que le Père communique le fruit de sa fécondité éternelle.

Marie est seule ; elle reçoit ce don dans la solitude de son cœur. Elle accepte d'être mère sans demander conseil à Joseph. Elle sait que Dieu a tous les droits sur elle, et que c'est le désir profond de Joseph qu'elle soit toute à son Dieu. Agir de cette manière à l'égard de Joseph n'est pas une indécatesse de sa part, c'est une marque de confiance. Dieu doit toujours passer devant, et c'est la volonté même du cœur de Joseph – autrement il ne serait pas l'époux de Marie. Ce qui est admirable, c'est que Marie n'hésite pas ; par là elle nous manifeste ce qu'est le cœur de Joseph pour elle : elle peut compter sur lui jusque-là. Elle peut garder le secret de Dieu dans le silence, car elle ne doute pas de la fidélité de Joseph, fidélité à son Dieu et fidélité à elle-même.

Une des préfigurations de l'Annonciation dans l'Ancien Testament, l'annonciation faite à celle qui deviendra la mère de Samson, est de ce point de vue particulièrement significative. Cette femme, dès qu'elle a reçu le message de « l'ange de Dieu », s'empresse de le communiquer à son mari, Manoah ; et celui-ci, qui n'a

pas une pleine confiance en elle – il craint de sa part des hallucinations –, trouve plus sûr de demander au Seigneur de refaire pour lui une nouvelle annonce : « Je t'en prie, Seigneur ! Que l'homme de Dieu que tu as envoyé vienne encore une fois vers nous, et qu'il nous apprenne ce que nous aurons à faire à l'enfant lorsqu'il sera né ! »²². Dieu exauce cette demande et l'ange vient de nouveau trouver la femme, qui en toute hâte va informer son mari. Cette préfiguration nous fait mieux saisir ce qu'il y a d'unique dans l'Annonciation faite à Marie. Dans cette Annonciation la femme est seule à porter le poids de la promesse. C'est un secret d'amour, c'est le don du Fils bien-aimé. Marie doit le recevoir dans sa foi et son espérance tout aimantes et, en le recevant, elle entre dans le silence du Verbe qui s'incarne en elle. A travers le silence du tout-petit qu'elle porte, Marie entre dans le silence du Verbe²³.

L'ange lui donne un signe : voici que dans sa vieillesse, Elisabeth la stérile attend un fils, « car rien n'est impossible à Dieu ». Marie, dans sa prudence, saisit la signification de ce signe. Il faut qu'elle aille « en toute hâte » auprès d'Elisabeth pour se mettre à son service, lui dire son amour et sa joie. Cet acte de charité fraternelle lui permet de garder plus profondément le silence voulu par Dieu.

L'épreuve de Joseph

Après trois mois de silence auprès d'Elisabeth qui, éclairée par l'Esprit, a tout compris, Marie retourne auprès de Joseph. L'Évangile de saint Matthieu nous révèle l'inquiétude de Joseph :

Or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. Joseph, son mari, qui était un homme juste et ne voulait pas la dénoncer publiquement, résolut de la répudier sans bruit. Alors qu'il avait formé ce dessein, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Or tout ceci advint pour que s'accomplît cet oracle prophétique du Seigneur : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel », nom qui se traduit : « Dieu avec nous ». Une fois réveillé, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse²⁴.

Joseph, dans son amour pour Marie et son respect pour la volonté de Dieu, décide de redonner à Marie sa liberté, et cela dans la plus grande discrétion. Voilà l'humilité et la pauvreté de Joseph. Il se trouve devant ce fait : Dieu a agi en Marie sans lui demander son avis ; il doit donc se retirer, laisser Marie libre pour que Dieu puisse continuer d'agir en elle et par elle comme il le veut. Si l'Évangéliste souligne : « Or tout ceci advint pour que s'accomplît cet oracle prophétique du Seigneur : Voici que la vierge concevra et enfantera un fils », n'est-ce pas précisément pour nous indiquer que Joseph, qui ne pouvait mettre en doute la fidélité de Marie ni sa loyauté à son égard, avait compris que l'oracle d'Isaïe s'était réalisé en elle ? Or cet oracle ne parlait que de la vierge concevant et enfantant un fils : Joseph devait donc s'effacer... Si Joseph s'était totalement donné à Marie, Marie avait répondu à ce don en lui

faisant comprendre que Dieu avait tous les droits sur elle ; et Joseph avait accepté. L'heure était désormais venue pour lui de répondre à son tour. Il ne pouvait savoir que cela se serait réalisé si vite ! Sans regarder en arrière, Joseph dit son *fiat* silencieux à la volonté de son Dieu. Il accepte que Marie passe devant et que lui se retire dans le silence. La Vierge n'appartient qu'à Dieu, et Dieu a tous les droits sur elle. On voit, dans cette résolution de Joseph, l'amour divin qu'il a pour Marie : il l'aime pour elle-même, il l'aime pour qu'en elle la volonté de Dieu se réalise. Il ne l'aime pas pour lui ; son amour ne lui donne aucun droit sur elle.

Avant tout Joseph veut faire la volonté de Dieu. Dans sa prudence éclairée par la foi et l'amour, il a pris cette décision héroïque, par amour pour Marie, par respect pour elle. Mais Dieu en a décidé autrement, et « l'ange du Seigneur » le lui fait comprendre. Voilà l'annonciation faite à Joseph. Dieu ne l'avait pas fait participer explicitement à l'Annonciation faite à Marie et par là il avait sondé son cœur : Joseph aimait-il le don merveilleux que Dieu lui avait fait, Marie, plus que la volonté actuelle de Dieu sur lui et sur elle ? Joseph avait accepté d'offrir Marie à son Dieu, il avait accepté que Dieu ait tous les droits sur la Vierge et qu'il l'emporte loin de lui, dans l'intimité même de son Fils bien-aimé, lui-même demeurant comme éloigné de ce rapt. Dieu, alors, lui envoie son ange pour lui dire sa confiance et son amour : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus. »

Si, à Marie, il est annoncé qu'elle va concevoir et enfanter le Fils du Très-Haut, à Joseph il est annoncé

qu'il doit prendre chez lui Marie portant en elle celui qui doit sauver son peuple, et qui est en elle le fruit de l'Esprit Saint. L'ange fait comprendre à Joseph qu'il doit toujours regarder Marie de la même manière : elle est son épouse. « Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. »²⁵ Il ne doit pas s'écarter d'elle ; elle lui est même plus donnée qu'auparavant, car c'est l'œuvre de l'Esprit Saint qui s'est réalisée en elle. Joseph doit donc regarder Marie d'une nouvelle manière. Il doit la recevoir plus profondément, car c'est dans sa fécondité divine qu'il doit la recevoir ; et c'est le fruit de l'Esprit Saint en elle qu'il doit également recevoir, car ce fruit lui est donné, à lui aussi. L'ange le lui fait comprendre en lui disant qu'il doit lui-même lui donner le nom de Jésus. Joseph doit donc exercer une autorité sur Marie (elle est son épouse) et sur celui qu'elle doit enfanter : il doit lui donner son nom propre, comme un père donne à son fils son nom.

On comprend la joie du cœur de Joseph, la joie de son cœur de pauvre. Il avait tout remis à Dieu, et Dieu lui donne le centuple. Il avait choisi comme épouse Marie, et Dieu lui donne comme épouse celle qui enfante le Sauveur ; et puisque tout ce qui est à Marie est à lui, le fruit de ses entrailles est à lui. Dieu lui donne donc par Marie son Fils bien-aimé pour qu'il soit aussi son fils ; car Marie, épouse de Joseph, ne peut lui donner son fils que pour qu'il soit *son* fils. Tout ce que le Père lui a donné, Marie le donne à Joseph. C'est la volonté profonde du Père sur elle ; autrement il ne l'aurait pas unie à Joseph comme à un époux.

Grandeur et pauvreté de Joseph

On touche ici la grandeur d'âme de Joseph dans sa pauvreté et son humilité. On voit comment il est « fils de David » et même comment il dépasse son père par l'autorité royale que lui confie le Seigneur. Joseph a accepté, dans l'amour, la pauvreté effective qui lui a été demandée à l'égard de la fécondité de Marie. Il n'a pas murmuré dans son cœur, il n'a pas revendiqué le droit légitime de l'époux sur l'épouse, car il avait accepté, au moment de leur première rencontre, de n'avoir sur Marie aucun droit humain, puisqu'elle était toute à Dieu, dans son âme et dans son corps ; il avait accepté de n'avoir sur elle que l'autorité que le Père lui donnerait. C'est vraiment dans la pauvreté la plus totale qu'il l'épouse. Cette pauvreté vécue dans l'intention du cœur est maintenant vécue effectivement dans tout le réalisme de sa sensibilité humaine. Il accepte que Dieu ait réalisé en elle son chef-d'œuvre sans faire appel à lui, son époux. Il accepte que Marie seule soit source de vie pour la formation du corps du Fils du Très-Haut devenu homme ; et il en est heureux, car Marie est par là pleinement magnifiée, elle passe vraiment devant lui, elle est la première. Et lui, Joseph, accepte de coopérer à cette œuvre unique à la manière dont Dieu le veut pour lui. Il accepte d'être pauvre, selon les exigences instinctives de la chair et du sang, pour coopérer plus pleinement, amoureux-ment et divinement, au niveau de l'autorité personnelle d'époux et de père, dans un amour divin et humain plus pauvre, sans aucun droit. Voilà l'exercice merveilleux de cette autorité de pauvre, qui permet à Joseph d'être magnanime, d'avoir les mœurs de Dieu lui-même. C'est vraiment sa pauvreté et sa magnanimité qui lui permet-

tent d'exercer son autorité d'époux sur celle qui est le chef-d'œuvre de la création, Marie, et son autorité de père sur celui qui est le Fils de Dieu. La qualité et la grandeur de l'autorité sont relatives à celui sur qui elle s'exerce ; avoir autorité sur le Fils de Dieu est une autorité unique, semblable à celle du « Père qui est dans les cieux ».

Le Père remet vraiment à Joseph une autorité unique, comme il n'en a remis à personne d'autre, parce qu'il a confiance en Joseph, parce qu'il a mis en lui « toutes ses complaisances »²⁶. Mais il ne pouvait lui remettre cette autorité qu'après avoir éprouvé son cœur ; et c'est bien pour lui communiquer ce nouvel amour, cette nouvelle autorité, qu'il l'a éprouvé.

Dans sa confiance en le Père, Joseph accepte cette situation humainement impossible à vivre. Officiellement il est l'époux de Marie et le père de Jésus ; et il sait, dans son cœur d'homme et de croyant, qu'il est le « gardien fidèle » de la Vierge et de son Fils béni, le Fils de Dieu. En étant officiellement l'époux de Marie et le père de Jésus, il cache aux yeux de tout son peuple l'œuvre de l'Esprit Saint en Marie et l'origine divine de son Fils Jésus²⁷. Il doit donc accepter d'être l'occasion du jugement erroné qu'on portera sur Marie et sur Jésus. Pour un homme juste, c'est peut-être l'épreuve la plus rude. Il faut, pour la vivre avec amour et avec joie, ne plus regarder que la volonté du Père et ne pas s'arrêter à son propre jugement humain, ni à celui des autres. Il faut donc vivre toujours en conformité radicale avec la volonté du Père, au-delà de tout ce qui provient des créatures. Nous touchons là à ce qu'il y a de plus profond dans la sainteté de Joseph. Son amour pour Marie est tel qu'il l'oblige à ne plus regarder que la volonté du Père

sur elle. Son amour pour Jésus est si grand qu'il vit comme lui l'accomplissement de la volonté du Père. Mais il doit, dans ce total dépouillement intérieur, aimer Marie comme l'époux le plus tendre, le plus délicat, avec la plus grande force qui soit, en exerçant sur elle son autorité ; et il doit aimer Jésus comme un père, en ne pensant qu'à lui et en ne vivant que pour lui, se considérant comme responsable, en face du Père, de Marie et de celui qu'elle porte en elle.

3. Joseph et la naissance à Bethléem

Joseph a assumé la responsabilité de partir vers Bethléem avec Marie attendant son Fils, cela pour obéir à l'édit de César Auguste « ordonnant le recensement de toute la terre ». Joseph lui aussi, nous dit saint Luc,

quittant la ville de Nazareth en Galilée, monta en Judée, à la ville de David appelée Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David –, afin de s'y faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter se trouva révolu. Elle mit au monde son Fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie²⁸.

L'édit de César Auguste est implacable. Joseph le sait, et il obéit malgré l'état où se trouve Marie. Dieu, se servant de cet édit, demande à Joseph cette nouvelle pauvreté pour Marie. Elle ne peut mettre son Fils au monde à Nazareth, chez elle, dans le milieu familial ; il faut qu'elle accepte de le mettre au monde à Bethléem,

dans la cité de leurs ancêtres, de David. Joseph sait ce que représente ce sacrifice, cette pauvreté, pour une jeune mère. Il porte tout avec Marie, et ils seront d'autant plus unis que seul leur amour réciproque formera le milieu qui recevra leur fils, le Fils de Dieu. La pauvreté extérieure sera gardienne de l'intimité de relations plus personnelles.

Joseph ne doit pas seulement accepter ce départ de Nazareth à un moment critique et si important pour Marie ; il doit encore accepter qu'à Bethléem il n'y ait plus de place pour elle à l'hôtellerie. Les descendants de David, ses parents, n'ont pas suffisamment d'amour, de charité fraternelle, pour respecter et accueillir Marie dans l'état où elle se trouve ; ils restent enfermés dans leur égoïsme. La vision de l'Apocalypse montrant la rage du Dragon face à la Femme qui va enfanter²⁹ ne projette-t-elle pas une lumière divine sur l'attitude des descendants de David à Bethléem, face à Marie qui va enfanter ? Joseph, qui est responsable de Marie en face du Père, supporte avec douleur ce manque d'attention, ce manque d'amour. Il offre cette douleur au Père et, par son attention, sa sollicitude envers Marie, il répare l'indifférence des descendants de David. Cette indifférence de ceux qui auraient dû être les premiers témoins du mystère réalisant la promesse faite à leurs pères, cette indifférence que Dieu a permise, est l'occasion d'une nouvelle intimité entre Joseph et Marie. Grâce à cette indifférence en effet, Joseph est seul avec elle, il est avec elle seul témoin du mystère de la nativité de son Dieu fait homme. Il faut qu'il vive seul avec Marie le mystère de cette présence toute nouvelle du Fils de Dieu qui se donne à eux : l'Emmanuel, « Dieu avec nous »³⁰, Dieu présent pour eux, Yahvé « Dieu des armées »³¹ qui se

désarme et se donne comme un tout petit enfant est donné à sa mère.

Après avoir été témoin de l'abandon divin de Marie durant le temps de l'attente, Joseph est témoin de la maternité miraculeuse et des premières initiatives de la Mère à l'égard de son Fils : « Elle mit au monde son Fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche ». Joseph vit avec elle cette liturgie maternelle et silencieuse de Noël. Il est là pour sauvegarder cette liberté de la mère : c'est là son autorité silencieuse au service de ces initiatives maternelles liturgiques. Il adore avec Marie son Fils, il loue avec elle ; avec elle il vit du silence du tout-petit, de l'enfant, celui qui ne parle pas (*in-fans*)³².

Dans la charité fraternelle Joseph accueille les bergers, ces envoyés du ciel qui viennent « en hâte » auprès du « nouveau-né couché dans la crèche », auprès de Marie et de Joseph lui-même³³. Avec Marie il reçoit leur message et est émerveillé de tout ce qu'ils racontent ; et, au plus intime de son cœur, il chante alors avec les bergers le chant des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime »³⁴. Comme ce passage des bergers est pour Joseph doux et pacifiant ! C'est Dieu lui-même qui, par eux, confirme que tout ce qui s'est passé dans l'étable est bien ce qu'il voulait. Le Père aime voir son Fils bien-aimé comme un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche, totalement remis à l'amour et à la tendresse de Marie. Reconnaître cela est pour Joseph la plus grande joie. Il est tellement en admiration devant Marie, devant ses gestes, ses initiatives, qu'il déborde de joie, de savoir que le Père lui-même est heureux de sa petite enfant, qu'il met en elle toute sa complaisance. C'est bien cela

en effet qui met dans le cœur de Joseph la joie plénière de Noël ; et c'est grâce à l'accueil des bergers, et à ce qu'ils ont communiqué, que cette joie du cœur de Joseph peut s'épanouir pleinement : joie de la présence de « son » fils comme Fils bien-aimé du Père, joie de la présence active de Marie auprès de Jésus.

4. « Quand vint le huitième jour, ou l'on devait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant sa conception »³⁵

Selon saint Matthieu, c'est Joseph qui, obéissant au message de l'ange, donne à son fils le nom de Jésus³⁶ ; selon saint Luc c'est Marie, obéissant elle aussi au message de l'ange. C'est donc leur première œuvre commune, dans l'obéissance au message de Dieu ; c'est une œuvre commune dans l'exercice de leur autorité de père et de mère, autorité exercée dans la pauvreté puisqu'ils n'ont pas choisi eux-mêmes le nom qu'ils donnent à leur fils : ce nom leur a été imposé. Ils font donc, dans une obéissance commune, une œuvre commune.

Ajoutons que l'obéissance à la Loi, pour la circoncision, fait également partie de leur première œuvre commune. Pour l'entrée officielle de Jésus dans la communauté religieuse d'Israël, il fallait leur coopération de père et de mère. Certes ils auraient pu faire valoir que Jésus était au-delà de cette exigence de la Loi, de ce signe de l'alliance de Dieu avec Abraham et toute sa descendance ; mais ils ont compris qu'il fallait se soumettre à la Loi, que Jésus lui-même devait s'y soumettre pour demeurer caché aux yeux des hommes, aux yeux de

son peuple, et que, plus profondément encore, il devait se soumettre à la Loi pour l'achever en la vivant. Jésus, étant circoncis, donne à ce signe, à ce « sacrement », une valeur toute nouvelle ; car toute la chair de Jésus, qui est celle du Fils bien-aimé du Père, est entièrement consacrée à Dieu avant même qu'il ne soit circoncis. Ce signe n'ajoute rien à Jésus ; mais, en le recevant, il lui donne une nouvelle signification.

5. La Présentation de Jésus au Temple

La seconde œuvre commune de Joseph et de Marie à l'égard de l'enfant Jésus est encore une œuvre religieuse, un accomplissement de la Loi :

Et quand vint le jour où, selon la Loi de Moïse, ils devaient être purifiés, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (...) et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la Loi du Seigneur, un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes³⁷.

Et quand les parents, poursuit saint Luc, « apportèrent le petit enfant Jésus pour accomplir à son égard les prescriptions de la Loi », le vieillard Syméon, « poussé par l'Esprit », vint au Temple, reçut l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en proclamant que l'attente était terminée :

Maintenant, ô Maître souverain, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël³⁸.

« Son père et sa mère, ajoute l'Évangéliste, étaient dans l'émerveillement de ce qui se disait de lui »³⁹. Joseph, avec Marie, est dans l'émerveillement de ce que le vieillard Syméon prophétise sur l'enfant Jésus. Si Joseph avait eu son annonce particulière (après celle de Marie), où l'ange lui avait annoncé le rôle de Jésus comme sauveur de son peuple, sauveur de ses péchés, ici c'est une annonce qui est commune à Joseph et à Marie, et qui vient confirmer, sanctionner divinement la grandeur de leur œuvre commune. Syméon, en présence de Jésus, reconnaît que le sacerdoce lévitique peut maintenant disparaître, car en Jésus la promesse se trouve réalisée ; et il proclame que le salut apporté par Jésus n'est pas seulement pour son peuple, mais pour tous les peuples. En étant la gloire d'Israël, Jésus est vraiment la lumière qui doit éclairer toutes les nations.

Cette prophétie faite par le prêtre⁴⁰ en présence de Marie et de Joseph, des deux ensemble, a dû bouleverser Joseph ; car c'est la première fois qu'ils vivent ensemble, qu'ils reçoivent simultanément, une prophétie concernant Jésus, et cela dans le Temple. Et cette prophétie annonce que le vieux serviteur doit disparaître pour laisser toute la place à Jésus.

C'est pour Joseph et Marie, pour les deux, que le vieillard Syméon proclame sa joie ; mais ensuite, après les avoir bénis, il ne regarde plus que Marie et lui confie :

Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël : il doit être un signe en butte à la contradiction – et toi-même, un glaive te transpercera l'âme ! – afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs⁴¹.

Joseph est témoin de cette prophétie sur l'enfant et sa Mère. Il la reçoit dans son cœur ; car si elle est pour Marie, elle est aussi pour lui. Il doit s'en servir non seulement pour avoir sur Marie un nouveau regard, mais aussi pour vivre avec elle le même mystère, avoir sur Jésus le même regard qu'elle.

Joseph pressent la Croix

Grâce à cette prophétie, Joseph découvre que Marie est intimement liée à son Fils dans sa propre mission : la mère doit vivre ce que le Fils doit vivre. Si le Fils doit être « un signe en butte à la contradiction », elle-même doit accepter qu'un glaive – celui de la volonté du Père sur son Fils – transperce son âme. Joseph la regarde alors avec encore plus d'amour, découvrant sa plus grande vulnérabilité, car à travers cette prophétie il pressent tout ce qu'elle souffrira. Sans savoir le détail de ses souffrances, il en pressent l'intensité et la profondeur. Prophétiquement, il vit ce qu'elle devra vivre à la Croix ; et il accepte cette volonté mystérieuse du Père. Marie lui est donnée, mais elle est en premier lieu au Père et à son Fils. De nouveau, il comprend combien il doit la garder dans la pauvreté, sans avoir aucun droit sur elle, mais en l'aimant avec encore plus de force et de tendresse, en l'aimant sous le souffle de l'Esprit, dans sa douceur infinie. Par là Joseph devine combien l'Esprit aime Marie et combien le Père veut l'unir à la mission de son Fils ; et donc, par le fait même, combien l'Esprit doit agrandir son cœur pour qu'il soit capable de recevoir tous ceux que son Fils sauvera. C'est toute la mission future de Marie, celle qui se réalisera plus tard à la

Croix, que Joseph pressent ; et il doit, en époux du cœur de Marie, la vivre prophétiquement.

6. Première réalisation de la prophétie : après la visite des Mages, la fuite en Egypte et le massacre des innocents

Saint Matthieu rapporte la visite des Mages à Bethléem après leur passage à Jérusalem où, s'étant enquis du lieu où venait de naître « le roi des Juifs », ils suscitent l'émotion d'Hérode et de tout Jérusalem et reçoivent des scribes la réponse à leur question, réponse qu'ils ont découverte dans le prophète Michée⁴². Parvenus à Bethléem, et « entrant dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, tombant à genoux, se prosternèrent devant lui ; puis, ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe »⁴³. Joseph est témoin de cette attitude des Mages à l'égard de l'enfant. N'est-ce pas pour lui une étonnante confirmation de ce que l'ange lui avait annoncé, comme de ce que les petits bergers lui avaient dit ? Les Mages, ces hommes venus d'Orient, ces hommes respectables et sages aux yeux des hommes, n'ont pas hésité à faire ce long voyage pour venir se prosterner devant « l'enfant », ce tout-petit qui n'est pas comme les autres enfants – Joseph, après Marie, le sait mieux que personne. Ce ne sont pas les autorités religieuses de Jérusalem qui viennent se prosterner devant lui – bien qu'elles aient été alertées – mais ces sages d'Orient. Comme les bergers sont passés devant les descendants de David, ainsi les Mages passent devant les autorités religieuses de Jérusalem. Pour Joseph, cet

homme juste, droit, n'est-ce pas là la manifestation de l'ordre de la sagesse divine ? Les pauvres et les petits passent devant ceux qui sont satisfaits d'eux-mêmes ; or les bergers et les Mages sont bien ces pauvres et ces petits, ces humbles, ces « affamés ». N'est-ce pas ce que Marie avait prophétisé dans son *Magnificat* ? « Il a dispersé les hommes au cœur superbe, il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles, il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides »⁴⁴. Joseph assiste à la première réalisation de cette prophétie ; et pour son cœur d'époux et de père, c'est admirable de vivre cette conduite de Dieu, de vivre cette aurore de la nouvelle Alliance. N'est-ce pas aussi la première réalisation de la prophétie du vieillard Syméon : « lumière pour éclairer les nations » ?

La fuite en Egypte

Après le départ des Mages, rapporte saint Matthieu,

l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte ; et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse. Car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr. » Joseph se leva, prit de nuit l'enfant et sa mère, et se retira en Egypte où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode⁴⁵.

Ici, c'est Joseph qui est directement et exclusivement averti par l'ange. Car c'est bien lui l'autorité temporelle et visible, c'est lui qui a la responsabilité, au niveau communautaire et politique, de Marie et de Jésus. C'est lui qui doit prendre la grave décision de partir

immédiatement pour l’Egypte afin de sauver la vie de l’enfant Jésus en évitant la colère d’Hérode. Joseph prend seul la décision, en obéissant au messager de Dieu. Marie n’a qu’à obéir à l’ordre de Joseph, à l’exécuter « de nuit » avec amour et docilité. Cet ordre en effet est impératif – il s’agit de la vie de l’enfant – et réclame un abandon total. Cet ordre apparaît avec d’autant plus de force qu’il vient après le passage des Mages où tout était dans la joie, la paix et même la gloire. C’est vraiment la première réalisation de la prophétie de Syméon : Jésus est « un signe en butte à la contradiction », et « un glaive transperce l’âme » de Marie. Cependant, pour Joseph et Marie, ce départ précipité, cet exode imposé, restent dans la joie, car ils partent à trois. La Sainte Famille vit cet exode dans l’unité et la paix : c’est même pour elle l’occasion de connaître une nouvelle unité, plus intime, plus profonde, plus personnelle. Le premier exode était vers Bethléem, la ville des pères ; le second est vers l’Egypte, le pays de l’abondance, de la séduction, et aussi de l’esclavage intérieur et spirituel. Or, quand on doit vivre dans un pays étranger, et étranger à tous points de vue, on doit nécessairement resserrer les liens d’amour personnel pour ne pas se laisser contaminer ; et d’autre part il faut vivre dans une plus grande pauvreté, être plus dépendant des autres. Joseph a dû connaître cette dépendance. Il n’a pas pu immédiatement faire vivre sa famille de son propre travail ; il a dû accepter d’être l’étranger, l’accepter pour lui et pour Marie, pour Jésus. C’est un dépouillement que le Seigneur lui demande, une pauvreté ; et pour un homme travailleur, n’est-ce pas le plus rude des dépouillements d’offrir la joie d’être le père qui travaille pour nourrir sa maisonnée ? Vraiment, Dieu veut que Joseph soit le plus pauvre

des pères – ce qui lui permet d’être le père le plus enveloppé de la miséricorde du Père. Désormais c’est à travers cette nouvelle miséricorde du Père qu’il aime Marie et Jésus, et qu’il les aime encore plus qu’auparavant.

Le massacre des innocents

A cette souffrance personnelle – souffrance tout à fait propre à Joseph, que Marie vit avec lui pour l’aider et le soutenir – s’en ajoute une autre, plus mystérieuse :

Hérode, voyant qu’il avait été joué par les Mages, fut pris d’une violente fureur et envoya tuer, dans Bethléem et tout son territoire, tous les enfants de moins de deux ans, d’après la date qu’il s’était fait préciser par les Mages. Alors s’accomplit l’oracle du prophète Jérémie : « Dans Rama s’est fait entendre une voix, sanglots et longue plainte : c’est Rachel pleurant ses enfants ; et elle ne veut pas qu’on la console, car ils ne sont plus »⁴⁶.

Répondant à l’appel de l’ange de Dieu plutôt qu’à l’invitation d’Hérode et retournant chez eux « par un autre chemin », les Mages sont l’occasion de la fureur sanguinaire d’Hérode et du massacre des « innocents », dont le seul crime est d’être contemporains de Jésus et de vivre dans la même ville ou dans ses environs. Pour le cœur de Joseph et de Marie, ce massacre dut être effrayant à porter. Voilà le premier fruit, pour les siens, de la venue du Messie, de la venue sur terre du Fils du Très-Haut ! Du point de vue humain, c’est incompréhensible. Le massacre d’un innocent n’est-il pas un scandale ? Dans leur foi et leur espérance déjà chrétiennes, Joseph et Marie offrent cela au Père, sans comprendre.

C'est vraiment pour eux « le glaive ». Car la souffrance de ces mères, Marie la prend dans son cœur et la fait sienne. Pourquoi Dieu permet-il de telles injustices, au moment où celui qui est le « Prince de la paix »⁴⁷ vient « nous visiter »⁴⁸ ? Joseph et Marie assistent, impuissants, à cette injustice, injustice à laquelle ils sont mêlés de si près : c'est à cause de leur enfant que les autres enfants sont massacrés ; et cette injustice, qui provoque de telles souffrances, les brise. Une injustice qui atteint des êtres plus faibles que nous n'est-elle pas plus difficile à porter que celle qui nous atteint nous-mêmes directement ? Joseph et Marie portent ensemble cette souffrance, et cela les unit encore davantage puisqu'ils doivent porter ensemble le « glaive » de la volonté du Père. Ensemble aussi ils remercient Dieu d'avoir épargné leur enfant, de l'avoir sauvé de la fureur d'Hérode.

Cette première vie commune en Egypte est donc vécue dans une pauvreté extrême et d'une manière toute cachée, car il faut éviter de réveiller la fureur d'Hérode. C'est dans cet abandon de pauvres, sans défense, que Joseph et Marie vivent ce temps d'attente.

7. Retour à Nazareth

Quand Hérode eut cessé de vivre, l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph, en Egypte, et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et reviens au pays d'Israël ; car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et rentra au pays d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait sur la Judée à la place d'Hérode son père, il craignit de s'y rendre ; sur un avis reçu en songe, il se retira dans la région de Galilée, et vint s'établir dans une ville

appelée Nazareth. Ainsi devait s'accomplir l'oracle du prophète : « On l'appellera Nazaréen »⁴⁹.

Voilà ce que nous dit saint Matthieu du retour à Nazareth. Et saint Luc :

Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui était conforme à la Loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. Cependant l'enfant grandissait, se développait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu reposait sur lui⁵⁰.

Sans nous interroger ici sur la signification historique de ces deux textes si différents, cherchons à saisir ce qu'ils nous apprennent du mystère de Joseph.

L'obéissance de Joseph

Comme il a pris (selon saint Matthieu) la responsabilité de partir pour l'Égypte, ainsi Joseph prend la responsabilité de revenir au pays d'Israël, et plus précisément en Galilée, à Nazareth. Et c'est encore une fois averti par un songe que Joseph prend cette décision en obéissant à l'envoyé de Dieu. Par là c'est la docilité extrême de Joseph que Matthieu nous révèle. Il exerce l'autorité dans une obéissance totale à l'envoyé de Dieu, ce qui est la manière la plus divine d'exercer l'autorité, la manière la plus contemplative. En effet, exercer l'autorité ainsi, ce n'est plus l'exercer selon notre propre prudence, mais selon le bon plaisir de Dieu, selon l'ordre de sa sagesse. Si Joseph exerce l'autorité, il le fait en contemplatif. Il exerce l'autorité en union

personnelle avec la volonté du Père. Ce qui compte pour lui, ce n'est pas ce qu'il veut, mais ce que Dieu veut. Cela exige évidemment un très grand dépouillement, une très grande pauvreté. Et il est évident également que celui qui doit exercer l'autorité sur Marie et sur l'enfant Jésus ne peut l'exercer que de cette manière.

La vie cachée

Saint Luc, lui, évoque le temps de la vie cachée à Nazareth où Jésus « grandissait, se développait et se remplissait de sagesse », ceci sous le regard de Marie et de Joseph. Marie devait, dans ce premier moment de la vie cachée, exercer à l'égard de l'enfant Jésus son rôle de mère ; elle devait être auprès de lui, comme toutes les autres mères, pour l'élever, l'éduquer, lui donner sa première éducation. C'est pourquoi saint Luc souligne que Jésus « grandissait » et « se remplissait de sagesse ». Jésus a vécu cette croissance au niveau biologique et au niveau de l'expérience, bien qu'au plus intime de son âme, ayant la plénitude de la grâce, il ne pût pas connaître une véritable éducation, ni l'acquisition des vertus. Malgré cela Marie devait agir auprès de lui comme si vraiment elle devait l'éduquer, pour obéir à la volonté du Père, en sachant que Jésus, au plus intime de son cœur, était « saint », puisqu'il était Fils de Dieu – l'ange Gabriel le lui avait dit. Si l'éducation fait essentiellement partie de la maternité, Marie devait éduquer son Fils pour vivre une maternité parfaite, mais elle devait le faire dans la pauvreté, car une créature ne peut avoir de droit sur Dieu.

Dans la mesure où l'éducation est l'œuvre commune de la mère et du père, Joseph fut associé à cette œuvre et il dut, avec Marie, la réaliser dans la pauvreté.

Ces premières années de Nazareth, où l'enfant Jésus vivait si proche de sa mère, où Joseph travaillait pour donner leur pain à Marie et à Jésus, durent être des années de joie, de paix, de contemplation. Joseph, dans son travail d'artisan, demeurait tout proche de Jésus et Marie et ne vivait que pour eux deux, dans un immense désir de les aimer toujours plus, de les connaître plus intimement. Marie, le soir, devait communiquer à Joseph tout ce qu'elle avait vécu près de Jésus et ce que Jésus était pour elle...

La simplicité de la vie de Nazareth n'avait d'égal que l'intensité et la profondeur des relations personnelles qui unissaient les trois. C'était une véritable école de sainteté et d'amour. Jésus, par son silence et son exemple, attirait de plus en plus à lui le cœur de Marie et celui de Joseph. Il n'y avait vraiment dans cette communauté qu'un cœur et qu'une âme⁵¹. Chaque année, Joseph et Marie se rendaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque⁵². Ils vivaient intimement, au plus intime de leur cœur, une vie chrétienne, mais ils demeuraient des membres vivants du peuple d'Israël, observant parfaitement les préceptes de la Loi, et ils aimaient se rendre à Jérusalem pour la Pâque.

8. Jésus, à douze ans, enseigne les docteurs dans le Temple

Quand Jésus eut douze ans, ses parents montèrent [à Jérusalem], comme c'était la coutume pour la fête [de la

Pâque]. Une fois les jours écoulés, alors qu'ils s'en retournaient, l'enfant Jésus resta à Jérusalem à l'insu de ses parents. Le croyant dans la caravane, ils firent une journée de chemin, puis ils se mirent à le chercher parmi leurs parents et connaissances. Ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent, toujours à sa recherche, à Jérusalem. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses⁵³...

Jésus a douze ans. Sa première éducation maternelle est terminée. C'est la première fois qu'il vient à Jérusalem avec ses parents pour célébrer avec eux la fête de la Pâque. Pour Marie et Joseph, pour leur âme religieuse, c'est sûrement une très grande joie. S'ils prient, adorent et louent leur Dieu dans le Temple auprès de Jésus, avec lui, ils contemplent aussi Jésus priant dans le Temple avec tout son peuple. Jamais personne n'a prié comme lui ; et personne ne le remarque, tellement sa prière est simple et profonde, toute pour Dieu.

C'est dans cette joie profonde qu'ils quittent Jérusalem, sans aucune inquiétude. Et voilà que Jésus, sans les prévenir, reste à Jérusalem pour donner les prémices de son enseignement aux docteurs de la Loi. A la manière d'un enfant intelligent, il les interroge ; c'est la manière la plus miséricordieuse d'enseigner. Jésus sait que s'il enseigne de cette manière ils l'écouteront, tandis que plus tard, quand il aura trente ans et qu'il enseignera avec autorité, ils ne l'écouteront plus, à l'exception de Nicodème. Saint Luc souligne : « tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses ». Jésus âgé de douze ans veut aider ces doc-

teurs de la Loi à aller plus loin dans l'intelligence de l'Écriture, il veut les aider à avoir une foi plus divine ; se servant de la parole de Dieu, il les oblige à aller plus loin dans la recherche du mystère, de la vérité.

L'angoisse de Joseph

Pendant que Jésus est au milieu des docteurs dans le Temple, Marie et Joseph sont dans l'inquiétude, l'angoisse, ne sachant où le trouver. Ils ont perdu la trace de sa présence. Jésus aurait pu leur éviter cette souffrance en les prévenant ; ils auraient alors sûrement accepté, et ils auraient même compris cette hâte sacerdotale du Christ, cette hâte d'être témoin de la vérité⁵⁴. Mais Jésus n'a rien dit, bien qu'il sût la souffrance qu'il engendrerait par là dans leur cœur. Il est lui-même celui qui enfonce le glaive, et il doit le faire, comme l'Envoyé du Père, comme celui qui est tout entier « aux affaires du Père ».

Cette souffrance, cette tristesse, cette agonie dans le cœur de Joseph et de Marie, dont il est la cause, a une signification profonde, mystérieuse, que Joseph et Marie ne comprennent pas sur le moment – ce qui fait du reste essentiellement partie de ce mystère. L'agonie n'est agonie que lorsqu'on n'en voit pas le sens, qu'elle est totalement obscure, opaque. Cette souffrance, cette tristesse, cette agonie, ne sont-elles pas voulues pour que Joseph et Marie coopèrent à leur façon aux prémices de l'enseignement de Jésus, aux prémices de sa vie apostolique ? N'est-ce pas là la deuxième réalisation de la prophétie du vieillard Syméon ? Le glaive, ici, est certes en premier lieu pour Marie, mais il est aussi pour Joseph. Joseph et Marie, dans cette souffrance commune, dans

cette tristesse et cette angoisse communes, connaissent une nouvelle intimité ; ensemble ils portent les prémices de la vie apostolique de Jésus. Ils ne s'étaient plus retrouvés seuls face à face, seuls ensemble depuis le premier moment de leur rencontre. Et voilà qu'ils se retrouvent seuls ensemble, portant leur souffrance commune : l'absence de Jésus, cette absence insupportable, incompréhensible. C'est encore Jésus qui les unit ; mais ici c'est par son absence, sa Croix anticipée, la mission que le Père lui donne.

Joseph et Marie connaissent donc, durant ces trois jours, une profonde unité dans la souffrance, une nouvelle confiance mutuelle. Joseph souffre non seulement de l'absence de Jésus, mais encore de la souffrance que cette absence cause dans le cœur de Marie. Il porte ces deux souffrances, ce double glaive qui n'en fait qu'un, et qui, en raison de la souffrance de Marie, a pour le cœur de Joseph une acuité unique. Quant à Marie, elle souffre en premier lieu de l'absence de Jésus, mais elle souffre aussi à cause de Joseph. La tristesse de Joseph lui est intolérable : car il n'a pas mérité cela ! Cet homme si juste, si droit, n'aurait pas dû connaître cette angoisse. Pourquoi Jésus s'est-il conduit comme cela, lui qui a toujours été si docile, si obéissant, si merveilleusement bon et respectueux de l'autorité de Joseph ? Pourquoi, subitement, cette attitude incompréhensible ? Et pour Marie, si proche de son Jésus, si intimement unie à lui – il est son Fils bien-aimé, celui en qui elle a mis « toutes ses complaisances » –, pourquoi ce silence, cette rupture ? Pourquoi cette attitude nouvelle, subite, sans explication ?

Marie aurait pu se poser toutes ces questions, par amour pour Joseph, craignant que lui-même ne se les

pose. Mais en réalité, acceptant de ne pas comprendre, elle s'est livrée, dans la souffrance et la tristesse, au bon plaisir du Père. C'est l'amour qui est présent en son cœur, un amour plein de souffrance, de tristesse, d'angoisse, mais un amour victorieux de tout. Marie est, dans cette épreuve, la force et l'espérance de Joseph, sa lumière. Grâce à elle Joseph vit cette épreuve dans l'amour. L'un et l'autre subissent vraiment, durant ces trois jours, un martyre intérieur, mais, précisément, un vrai martyre, porté dans l'amour. Leur âme demeure tout abandonnée au bon plaisir du Père, le suppliant d'être là pour les aider dans leur recherche, afin qu'ils ne perdent pas de temps.

Pourquoi nous as-tu fait cela ?

Le retrouvant au bout de trois jours dans le Temple assis au milieu des docteurs et les interrogeant,

ils furent à sa vue saisis d'émotion, et sa mère lui dit :
« Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi nous te cherchons, angoissés »⁵⁵.

C'est Marie qui exprime à Jésus son étonnement, un étonnement qui est presque un reproche : « Pourquoi nous as-tu fait cela ? » Et pour montrer l'importance de l'acte de Jésus, elle en expose les conséquences : l'angoisse de Joseph, son père, et sa propre souffrance unie à celle de Joseph. C'est la première fois, et même la seule fois, que Marie, parlant de Joseph à Jésus, l'appelle son « père ». Elle le considère vraiment comme le père de Jésus, puisqu'il est son époux.

C'est aussi la première fois, et la seule, où nous voyons Marie interroger Jésus en lui demandant le « pourquoi » de sa manière d'agir. Cela nous indique combien Marie doit être désarçonnée : il semble qu'elle n'en puisse plus ; et cela, sans doute, à cause du désarroi de Joseph, à cause de son angoisse. Cet homme juste, droit, a tellement de peine à vivre un tel événement, si subit, si anormal, si irrationnel et incompréhensible ! Marie doit porter ce désarroi de Joseph, elle doit l'épouser en son cœur. Si elle avait été seule, elle se serait sans doute tue, elle n'aurait rien dit. Mais Joseph est là, et il n'aurait pas compris ce silence ; car c'est bien lui qui est le plus désolé, c'est lui qui est angoissé. Il souffre en homme juste, en homme qui aime Marie et qui ne peut la voir souffrir ; il souffre en père, ne comprenant plus où est sa responsabilité à l'égard de Jésus ni comment il doit l'exercer.

Marie et Joseph, comme des personnes qui s'aiment profondément, vivent cet événement douloureux en s'aidant, certes, en s'appuyant l'un sur l'autre, mais aussi en étant source de souffrance l'un pour l'autre : la croix de Marie est portée par Joseph, et celle de Joseph est portée par Marie. C'est la croix du père et celle de la mère. En tant que chacun porte celle de l'autre, ils s'aident, mais ils sont aussi l'un pour l'autre source de nouvelles souffrances. On comprend alors la demande de Marie à Jésus, qui est peut-être plus une prière qu'une demande, une prière pour Joseph : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! *ton père* et moi, nous te cherchons, angoissés... » Par humilité elle s'associe à Joseph ; ce que Joseph vit, elle doit le vivre.

Pourquoi me cherchiez-vous ?

La réponse de Jésus reste un grand mystère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » Mais eux, ajoute saint Luc, « ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire »⁵⁶.

La réponse de Jésus n'est pas celle de l'enfant. Marie a interrogé son enfant, celui de Joseph. Jésus répond comme l'Envoyé de son Père « qui est dans les cieux ». En restant auprès des docteurs sans prévenir Marie et Joseph, il a agi, non comme leur enfant, mais comme l'Envoyé du Père qui a une mission divine à remplir. C'est bien la première réalisation de cette mission qu'il vient d'accomplir, et c'est pourquoi il a agi de cette manière, pour que Marie et Joseph comprennent sa dépendance radicale et totale à l'égard de son Père. Il n'est soumis à Marie et Joseph que dans la mesure où le Père le veut ; ils n'ont d'autorité que mandatés par le Père. Or, précisément, dans son enseignement et sa vie apostolique, il ne dépend que du Père. C'est là son œuvre sacerdotale, celle qu'il réalise comme l'Envoyé du Père. Et son enseignement devait bien être réservé aux docteurs du peuple d'Israël.

En interprétant les paroles de Jésus, devons-nous dire qu'il veut corriger son père et sa mère, leur rappeler qu'ils auraient dû comprendre son attitude, puisqu'il est venu dans le monde pour accomplir la volonté de son Père ? Non, ce n'est pas un reproche qu'il leur fait ; il les appelle à s'élever plus haut, il les met devant une exigence nouvelle, une nouvelle pauvreté. N'est-ce pas là le premier regard, la première parole qu'il adresse à ses parents comme Prêtre, comme Envoyé du Père ? Voilà

ce qu'il y a de tout à fait nouveau. Une nouvelle étape de sa vie a commencé ; ses parents doivent le comprendre, et c'est pourquoi ils ne doivent plus le chercher comme on cherche un enfant : il est tout entier aux affaires du Père.

On comprend que pour vivre cela, Marie et Joseph doivent mourir en tant que « père » et « mère ». C'est bien ce que l'Évangéliste souligne : « Ils ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire ». Dans leur cœur il faut qu'ils acceptent que Jésus passe devant et accomplisse pleinement ce que veut le Père.

9. Deuxième période de la vie cachée

Il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur. Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes⁵⁷.

Jésus, dont l'intelligence stupéfait les docteurs d'Israël, n'aurait-il pas dû rester à Jérusalem pour entrer à l'école rabbinique ? Non : il retourne avec Joseph et Marie à Nazareth, et il va de nouveau vivre comme un fils soumis. Ce qu'il y a de nouveau dans cette seconde étape de la vie cachée, c'est que Jésus se met à l'école de Joseph, son père, pour apprendre son métier, être avec lui artisan, devenir charpentier. Cette fois, il est vraiment éduqué directement par Joseph (et il connaît donc, dans son expérience, une proximité nouvelle à l'égard de Joseph). Saint Luc le souligne : « et il leur était soumis ». D'autre part, dès cette nouvelle étape,

Jésus lit l'Écriture avec Marie et Joseph, leur apprenant à la lire en les écoutant et les interrogeant, comme il avait fait pour les docteurs. Dans cet enseignement, il exerce auprès de Marie et de Joseph les prémices de son sacerdoce. Saint Luc nous dit : « Et sa mère gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur ».

Il y a bien là deux aspects à retenir (saint Luc les souligne), deux docilités : celle du cœur de Jésus, qui se met à l'école de Joseph, et celle du cœur de Marie. Joseph, lui, est dans la joie d'être témoin de cette docilité profonde du cœur de Jésus et du cœur de Marie, et d'être témoin, dans ce climat de docilité, de la croissance de Jésus « en sagesse, en taille et en grâce ».

Cette deuxième période de la vie à Nazareth est, comme la première, une contemplation ; mais ce qui la distingue de la première, c'est que Jésus doit progressivement exercer, pour Marie et pour Joseph, son enseignement prophétique – lecture de la parole de Dieu, explication des prophètes –, et vivre avec eux et pour eux sa vie d'adoration et de louange, sa vie de travail et de charité fraternelle. Nous ne savons rien de cette vie, si riche aux yeux de Dieu et ignorée des hommes.

10. Joseph disparaît

L'Écriture et la Tradition ne nous disent rien du terme de la vie terrestre de Joseph à Nazareth : aucune parole de Marie, ni de Jésus. Tout laisse supposer que Joseph a disparu avant le départ de Jésus pour le désert, départ qui inaugure sa vie apostolique, puisque Marie, à Cana, semble bien être seule et qu'elle se met à suivre Jésus⁵⁸.

Ce silence de l'Écriture et de la Tradition sur la fin du pèlerinage terrestre de Joseph est significatif. Le testament de ce père si pauvre, c'est le silence, c'est la disparition dans l'obéissance à la volonté du Père. Joseph n'a sur lui-même aucun regard de complaisance : il ne veut qu'accomplir la volonté du Père en exerçant son autorité sur Jésus, sur Marie. Il disparaît lorsque Dieu le lui demande. Ayant toujours été le serviteur pauvre, il s'efface avec joie pour laisser Marie seule avec son Fils ; sa fonction temporelle étant achevée, il n'a plus qu'à disparaître. Mais après son départ il demeure présent dans la Sainte Famille, dans le cœur de Marie et dans celui de Jésus.

Il faut admirer la simplicité, le dépouillement de cette fin de Joseph. Nous savons où ont été enterrés les patriarches ; l'Écriture nous indique la terre où reposent Abraham, Isaac, Jacob... De génération en génération, leurs descendants viendront sur le lieu de leur sépulture, à Hébron ou à Sichem. De Joseph on ne nous dit rien : il n'y a plus de trace de lui sur notre terre. A cause de ce silence, certains prétendront qu'il a été emporté au ciel ; mais on peut interpréter ce silence d'une autre manière, et comprendre qu'il doit nous faire découvrir la pauvreté de Joseph, la pauvreté de ce père qui a exercé une autorité si unique, de ce père qui est vraiment le serviteur par excellence : serviteur de la nouvelle Alliance, doux et fidèle, mais inutile⁵⁹. Le fait qu'il ne reste de lui aucun vestige n'est-il pas vraiment le testament de ce serviteur inutile ?

Joseph est « fils de David », comme Salomon. L'un et l'autre sont dotés d'une sagesse divine remarquable, l'un et l'autre sont mandatés pour être gardiens du Temple de Dieu ; mais à la différence de Salomon qui, à

cause de son amour excessif des femmes, devint « l'esclave de ses sens »⁶⁰, si bien que « son cœur ne fut plus tout entier à Yahvé » et qu'il ne lui « obéit pas parfaitement comme son père David »⁶¹, Joseph, lui, n'aime que Marie, son cœur demeure tout entier à Dieu et il lui obéit plus parfaitement encore que son père David. Si l'on enterra Salomon « dans la cité de David »⁶², de Joseph, encore une fois, on ne nous dit rien. Son nom s'efface, il « se termine en Dieu »⁶³, dans le Fils de Dieu.

11. Joseph, époux de Marie

La grandeur mystérieuse de Joseph, selon l'économie divine, est vraiment d'être l'époux de Marie et, en raison de cela, d'être le père de Jésus. S'il a librement choisi Marie comme épouse – voilà l'intention primordiale de son cœur –, Joseph, cependant, a dû accepter que ce choix se réalise selon le bon plaisir de Dieu sur Marie, puisque Marie était déjà tout offerte à son Dieu. Voilà la purification très radicale que Dieu réclame du cœur de Joseph. L'amour qu'il a pour Marie doit être offert au Père, et ne pourra se réaliser que selon le bon plaisir de Dieu.

Mais Dieu ne réclame-t-il pas cela de tout amour humain qui doit être surnaturalisé par la charité ? Oui, radicalement ; mais dans le cas de Joseph, ce qui d'ordinaire est radical et fondamental devient explicite et actuel. Il doit vivre dans son cœur, pour vraiment épouser Marie, ce qu'elle-même vit à l'égard de son Dieu : l'offrande de toute sa vie dans un abandon total.

Gardien de la Vierge

Cette exigence demande que son amour d'époux, l'amour vécu dans son cœur d'homme, soit comme immolé à Dieu pour que l'amour de charité prenne tout, passe en premier lieu. Son amour d'époux doit être comme radicalement appauvri : il devient le gardien de la Vierge, celui qui porte la responsabilité de la cacher en la prenant chez lui, dans son intimité, pour être, avec elle, docile au bon plaisir du Père. Joseph doit devenir un époux virginal, pour épouser la Vierge consacrée à son Dieu. Il l'épouse vraiment en devenant celui qui la garde, celui qui la prend chez lui officiellement, pour l'offrir personnellement, intimement, à son Dieu, au Père. Choix libre dans le dépouillement, dans la pauvreté, dans la non-possession de celle qui, étant totalement donnée à Dieu, se donne à lui pour qu'il soit celui qui veille sur elle en l'aimant telle qu'elle est, c'est-à-dire totalement donnée à Dieu.

Grâce à Joseph, grâce à l'amour de Joseph pour elle, Marie peut être encore plus donnée à son Dieu, puisqu'elle se donne à lui en lui offrant l'amour de Joseph pour elle.

Dieu a pris au mot l'abandon de Marie à son bon plaisir : il lui demande si elle accepte d'être la mère du « Fils du Très-Haut ». Il le fait sans demander à Joseph son avis, puisque Marie lui était totalement remise avant d'être confiée à Joseph. Devenant Mère de Dieu par son *fiat* et sous l'action directe, immédiate, de l'Esprit Saint, Marie demeure toujours dans la dépendance totale et immédiate du bon plaisir du Père. Rien n'est changé radicalement dans son cœur, mais il y a une emprise directe de Dieu sur elle, acceptée librement par elle, qui

la fait Mère de Dieu. Joseph, devinant ce qui se passe en elle, mais ne pouvant comprendre et craignant d'être un obstacle à l'action de Dieu sur Marie, décide de s'éloigner d'elle et de la renvoyer, de lui rendre sa liberté. Mais Dieu veut qu'il la reprenne dans un nouvel amour, plus confiant, plus pauvre. Ce n'est pas parce que Dieu a pris Marie dans une plus grande intimité personnelle, parce qu'il l'a faite Mère de son Fils bien-aimé, que Joseph doit se retirer comme s'il était exclu. Bien au contraire, plus Dieu prend une créature à lui, plus cette créature est capable d'aimer ceux que Dieu met auprès d'elle, et donc plus Marie est capable d'accueillir Joseph, de l'aimer, de se donner à lui. Dieu n'est pas rival de l'amour humain ; mais son amour, en se communiquant à la créature, réclame de celle-ci que son amour humain soit plus vrai, plus pur, plus pauvre.

Joseph doit aimer Marie comme un époux aime son épouse, avec la même intensité d'amour, mais il vit cet amour sans avoir aucun droit sur elle. Elle est à Dieu plus encore qu'auparavant, puisqu'elle est Mère du Fils de Dieu. C'est dans la pauvreté que l'amour peut s'épanouir et s'intensifier. Joseph est heureux que le Père ait mis toutes ses complaisances en Marie, et il l'aime encore plus, parce que Dieu la couvre de sa tendresse ; or la tendresse de Dieu n'exclut pas la tendresse de Joseph pour elle : au contraire, la tendresse de Dieu, qui passe devant, appelle celle de Joseph.

Père de l'enfant

Prenant chez lui Marie qui porte en elle le Fils de Dieu, et la prenant comme épouse, Joseph devient le

père de celui qu'elle porte. Cette paternité, comme son amour d'époux, ne peut s'exercer que dans une extrême pauvreté, sans aucun droit, puisque cette paternité, comme cet amour, doit être privée du fondement biologique naturel à la paternité et à l'amour conjugal. Tout l'aspect de la sexualité est complètement dépassé pour qu'il n'y ait plus qu'un amour divin personnel assumant d'une manière unique l'amour humain spirituel et sensible. Les liens qui unissent le cœur de Joseph et celui de Marie sont admirables de limpidité et de force. C'est vraiment un don total, personnel, qui se réalise sous le souffle de l'Esprit entre l'un et l'autre ; don qui prolonge le don fait à Dieu, et qui à la fois l'intensifie et le manifeste tout en le cachant. C'est jusque dans leur sensibilité individuelle, qui s'harmonise et s'unifie, que se réalise ce don personnel.

Les liens qui existent entre le cœur de Joseph et celui de l'enfant Jésus sont (parce que Jésus est Dieu) encore plus admirables de limpidité et de force. Jamais enfant n'a été aussi uni à son père que Jésus à Joseph ; jamais père n'a été aussi uni à son enfant que Joseph à Jésus. Joseph aime le cœur de Jésus, ce cœur si brûlant d'amour, si humble, si pauvre, si doux ; il l'aime d'un amour divin, « substantiel » et éternel. Il est tout donné à Jésus et l'aime avec tout son cœur d'homme et de père, avec toute sa sensibilité ; car Joseph aime la sensibilité du cœur de Jésus, si proche du cœur de Marie.

Serviteur fidèle, instrument du Père

Grâce à cet amour si fort, si intense, si absolu, Joseph sera le serviteur par excellence de Jésus et de

Marie, serviteur doux et fidèle, serviteur pauvre. C'est le service de l'autorité temporelle qu'il doit exercer auprès de Marie et de Jésus. Ce service, il l'exercera dans la douceur, la fidélité et la pauvreté, car il l'exercera dans une docilité profonde à l'autorité du Père (c'est le bon plaisir du Père qu'il cherche toujours en premier lieu) ; il l'exercera dans une limpidité absolue du cœur, en se donnant lui-même, en offrant toutes ses forces, toutes ses énergies, et sans chercher aucune jouissance personnelle, sans aucun égoïsme ni préférence individuelle. Il l'exercera dans une véritable pauvreté, sachant que c'est le Père qui opère par lui ; il cherchera à être son instrument, regardant plus ce que le Père veut que l'œuvre qu'il réalise.

Joseph est instrument du Père exerçant l'autorité au niveau temporel, au service de Marie et de Jésus. Il n'exerce pas l'autorité du prêtre. Il est vraiment l'instrument du Père et c'est son autorité qu'il représente et qu'il exerce. L'autorité du prêtre, c'est celle du Père dans le Fils bien-aimé. Quant à Marie, elle n'exerce aucune autorité, si ce n'est l'autorité morale de la mère, autorité qui, transformée par la charité et la prudence infuse, est, de fait, une participation à la fois au sacerdoce du Christ et à l'autorité maternelle de l'Esprit Saint (la grâce chrétienne de Marie la faisant participer au sacerdoce du Christ et lui permettant d'être associée intimement à l'œuvre de l'Esprit Saint).

12. Le sacerdoce royal de Joseph

Il faut bien comprendre que la Sainte Famille est le fondement de l'Eglise. N'est-elle pas la seule véritable

« communauté de base » de l'Eglise ? Dans cette communauté, l'autorité visible est celle de Joseph, qui est un service d'amour et de miséricorde. Cette autorité s'efface pour laisser la première place à Jésus et à Marie. Si, dans l'Alliance ancienne, l'autorité du père, du patriarche, d'Abraham, est première, tandis que celle du fils n'est que seconde, dans la nouvelle Alliance c'est l'autorité du Fils bien-aimé, à qui le Père a précisément remis toute autorité, qui est première. Cette autorité est sacerdotale au sens le plus fort, assumant l'autorité royale et prophétique. Dans la nouvelle Alliance, cette autorité est, de fait, participée de deux manières : par le sacerdoce royal et mystique des fidèles et par le sacerdoce ministériel du prêtre. Dans la Sainte Famille, tout a commencé par le sacerdoce royal et mystique de la Femme, Marie, auquel s'est associé le sacerdoce royal et mystique de Joseph.

Précisons le caractère propre de ces deux participations au sacerdoce qui coopèrent à la venue de Jésus, à sa naissance et à sa vie cachée au milieu de nous. Le sacerdoce de Marie s'exerce dans une maternité divine tout entière au service de l'autorité sacerdotale du Christ, tant du point de vue mystique que du point de vue temporel (de deux manières différentes, évidemment). A l'égard de Joseph, le sacerdoce royal de Marie s'exerce au service de l'autorité temporelle de Joseph et coopère à son propre sacerdoce royal, dans l'exercice même de leur charité fraternelle réciproque, qui a cette modalité spéciale de l'amour de l'époux et de l'épouse.

Quant au sacerdoce royal⁷² de Joseph, il s'exerce (nous venons de le dire) en premier lieu à l'égard de Marie – « Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse... » –, et l'autorité d'époux que Joseph exerce à

l'égard de Marie est bien une participation à l'autorité sacerdotale du Christ.

Joseph, dans sa charité fraternelle à l'égard de Marie, est aussi celui qui coopère avec elle au bien de la Sainte Famille ; et, dans cette coopération, il est tout à l'écoute de Marie. N'est-il pas le premier en qui elle ait mis toute sa confiance, et celui à qui elle peut même demander d'être le gardien de son silence, qui garde les secrets de Dieu sur elle ? C'est bien cela, en effet, qui a concrétisé en premier lieu la confiance de Marie en Joseph. Joseph coopère avec Marie en exerçant à l'égard de Jésus son autorité de père, responsable de la croissance de la vie temporelle de Jésus, de l'épanouissement de sa vie d'homme, comme s'il devait véritablement l'éduquer, en lui permettant d'atteindre l'âge adulte. Ces deux exercices – charité fraternelle à l'égard de Marie et autorité à l'égard de Jésus – proviennent bien du sacerdoce du Christ et sont finalisés par lui.

13. Joseph, modèle des diacres

Joseph apparaît ainsi comme le modèle de tous ceux qui, dans l'Eglise, exercent une autorité temporelle directement et tout entière au service du sacerdoce du Christ, par la médiation de Marie. N'est-il pas, ainsi, comme le diacre par excellence ? Il faudrait comparer le service d'Etienne à celui de Joseph, l'un et l'autre étant saints dans leur service, l'un et l'autre ayant accepté de disparaître pour être fidèles, pour n'être que serviteurs du sacerdoce du Christ et du sacerdoce ministériel des Apôtres. Les diacres, comme Etienne, participent à l'autorité ministérielle du sacerdoce du prêtre, et par là ils

font partie de la hiérarchie ; tandis que Joseph est avant la hiérarchie : recevant directement du Père, par la médiation de l'ange, l'autorité d'époux de Marie et de père de Jésus, il n'avait pas besoin de recevoir le diacolat ! Il est donc comme l'archétype (modèle « transcendant ») des diacres, tandis qu'Etienne est le premier à l'intérieur même de cette fonction ecclésiale. C'est ce qui fait comprendre que Joseph, archétype des diacres, ait exercé sa fonction de serviteur dans le silence de la contemplation, alors qu'Etienne, venant après lui, a exercé sa fonction de diacre dans la proclamation de la parole et le « service des tables »⁶⁵. Une fois de plus, tout se fonde sur le silence de la contemplation qui, dans l'Eglise, se prolonge dans la vie monastique. Cela nous permet de comprendre le lien si particulier qui existe entre Joseph et la vie monastique.

NOTES

1. Mt 1, 19.
2. Mt 1, 1.
3. Mt 1, 16.
4. Lc 3, 38. Dans la généalogie donnée par saint Luc, Abraham n'est plus considéré que comme un moment dans la remontée jusqu'à Adam, l'origine première.
5. Lc 2, 4.
6. Voir Mt 1, 15-16.
7. Voir Lc 2, 1-5.
8. 1 Sam 16, 7.
9. 1 Sam 16, 23.
10. 1 Sam 17, 40-51.
11. 1 Sam 18, 1.
12. 1 Sam 18, 8 sq. et 28-29.
13. 2 Sam 11, 2-17.
14. 2 Sam 12, 24.
15. Sir 47, 2 et 11.
16. Nous pourrions nous servir de la rencontre de Jacob et de Rachel (Gn 29, 11 et 18), la première rencontre nuptiale que l'Écriture nous révèle, pour nous aider à découvrir le caractère unique de la rencontre de Joseph et de Marie. Voir II^e partie, ch. 7, p. 197.
17. Voir II^e partie, ch. 4, p. 149.
18. Lc 1, 34.
19. Mt 1, 19 ; cf. Ac 10, 2 et 22.
20. Lc 1, 35.
21. Lc 1, 38.
22. Jug 13, 8.
23. Cf. ci-dessous, note 32.
24. Mt 1, 18-24.
25. Ro 11, 29.
26. Mt 3, 17 ; 12, 18 (Is 42, 1) ; 17, 5 ; Mc 1, 11 ; Lc 3, 22 ; 2 Pe 1, 17.
27. Il la cache aussi au démon : c'est un thème cher aux Pères de l'Église. Voir II^e partie, ch. 2, p. 111.
28. Lc 2, 4-7.
29. Ap 12, 4.
30. Is 7, 14.
31. 1 Sam 1, 3 et 11, etc.

32. Cf. SAINT BERNARD, *Deuxième homélie « Supra Missus est »*, 9 : « Je jette les yeux sur la conception et sur l'enfantement de la Vierge (...). Or que vois-je là ? (...) Une lumière qui ne luit pas, le Verbe [la parole] qui ne parle pas (*Verbum in-fans*), l'eau qui a soif et le pain qui a faim... ». Voir *Œuvres mystiques*, Seuil 1953, p. 918.

33. Lc 2, 16.

34. Lc 2, 14.

35. Lc 2, 21.

36. Mt 1, 25 : « Il ne la connut pas jusqu'au jour où elle enfanta un fils, et il l'appela du nom de Jésus » (*Yehoshua*, « Yahvé sauve »). Voir II^e partie, ch. 2, note 12.

37. Lc 2, 22-24.

38. Lc 2, 29-32.

39. Lc 2, 33.

40. L'Écriture ne dit pas explicitement que Syméon est prêtre ; mais Cajetan, grand commentateur de saint Thomas, considère que puisque Syméon se permet de bénir Marie, Joseph et l'Enfant dans le Temple, il est certainement prêtre (le prêtre ayant pour fonction de bénir et de sacrifier).

41. Lc 2, 34-35.

42. Voir Mt 2, 1-6 ; Mic 5, 1.

43. Mt 2, 11.

44. Lc 1, 51-53.

45. Mt 2, 13-15.

46. Mt 2, 16-18 ; Jr 31, 15.

47. Is 9, 5.

48. Lc 1, 78.

49. Mt 2, 19-23.

50. Lc 2, 39-40.

51. Ac 4, 32.

52. Lc 2, 41.

53. Lc 2, 42-47.

54. Cf. Jn 18, 37.

55. Lc 2, 48.

56. Lc 2, 50.

57. Lc 2, 51-52.

58. Cf. Jn 2, 12 : « Après quoi, il descendit à Capharnaüm, ainsi que sa mère, ses frères et des disciples... »

59. Lc 17, 10.

60. Sir 47, 19.

61. 1 Rs 11, 4 et 6.

62. 1 Rs 11, 43.

63. Comme le disait un père de famille dont le seul fils (dernier héritier du nom) entra en religion : « Mon nom se termine en Dieu ».

64. Cf. 1 Pe 2, 5 et 9. Ap 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6. Le Concile Vatican II (voir notamment *Lumen Gentium* 10-11) a beaucoup insisté sur l'importance du sacerdoce royal des fidèles qui a sa source dans l'unique sacerdoce du Christ, comme le sacerdoce ministériel. Mais celui-ci est ordonné au sacerdoce royal, « mystique », des fidèles. « Celui qui a reçu le sacerdoce ministériel jouit d'un pouvoir sacré pour former et conduire le peuple sacerdotal, pour réaliser *in persona Christi* le sacrifice eucharistique et l'offrir à Dieu au nom du peuple tout entier » (LG 10). Les fidèles, eux, « participent au sacrifice eucharistique en offrant la Victime divine et en s'offrant eux-mêmes avec elle » (*id.* 11). De même que l'acte propre du sacerdoce du Christ est de s'offrir lui-même en victime d'amour, pour glorifier le Père et nous sauver, de même le sacerdoce royal consiste, pour les fidèles (et le prêtre lui-même) à offrir leur vie pour leurs frères, à la suite de Jésus et en lui : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn 15, 12).

65. Ac 6, 2.

DEUXIEME PARTIE *

VIVRE AVEC SAINT JOSEPH

* Constituée d'enseignements oraux, cette seconde partie complète la première en montrant comment saint Joseph nous éclaire sur notre propre vie et combien il peut nous aider à vivre pleinement notre vie chrétienne.

1

LE TRAVAILLEUR

Le 1^{er} mai, l'Eglise fête « saint Joseph travailleur ». Voilà bien une des grandeurs de saint Joseph : que celui qui était « fils de David »¹ ait été « travailleur », « serviteur ». Il est assez étonnant de voir que, parmi les Apôtres, il n'y a pas de fils de David, alors qu'il fallait ce fils de David pour être l'époux de la Vierge Marie, « de laquelle naquit Jésus, qu'on appelle Christ »². « Serviteur bon et fidèle »³, saint Joseph a certainement été un bon travailleur, et c'est lui qui nous apprend à être un véritable ouvrier pour Dieu, c'est-à-dire un ami, qui ne s'arrête pas à la matérialité de ce qu'il fait. Saint Joseph nous fait comprendre la grandeur du travail aux yeux de Dieu.

1. Mt 1, 20.

2. Mt 1, 16.

3. Mt 25, 21-23 ; cf. 24, 45. Lc 19, 17.

Travail humain et esprit évangélique

Trop souvent on oppose le travail intellectuel et le travail manuel. Mais cela, ce n'est pas chrétien, c'est un regard sociologique. Marqués par la dialectique du maître et de l'esclave, beaucoup de chrétiens aujourd'hui considèrent que tout ce qui sort de la classe ouvrière est évangélique, parce que la classe ouvrière, ce sont les pauvres⁴. Un des grands défauts de notre époque consiste à exalter l'ouvrier en l'opposant à l'intellectuel, à exalter le travailleur manuel en méprisant l'intellectuel. Cette opposition n'est pas de Dieu, pas plus que l'inverse, qui exalterait l'intellectuel au détriment de l'ouvrier ou de l'artisan. Ne confondons pas le christianisme qui, relevant de l'Esprit Saint (l'Esprit d'amour), est au-dessus du conditionnement humain, et le travail (celui de l'artisan, celui de l'ouvrier en usine, ou le travail intellectuel d'un philosophe ou d'un théologien), qui fait partie du conditionnement humain. On peut être un ouvrier qualifié (comme artisan ou comme intellectuel) ou un mauvais ouvrier ; on peut rater et on

4. Dans son encyclique sur le communisme athée (19 mars 1937), Pie XI mettait en garde contre le danger de réduire la pauvreté à la pauvreté matérielle de la classe ouvrière, en oubliant qu'il y a une pauvreté spirituelle qui est la première des béatitudes (voir *Divini Redemptoris*, 44 et 45). C'est à la fin de cette encyclique que Pie XI mettait « la grande action de l'Eglise catholique contre le communisme athée mondial sous l'égide du puissant protecteur de l'Eglise, saint Joseph. Il appartient, lui, à la classe ouvrière ; il a fait la rude expérience de la pauvreté, pour lui et pour la Sainte Famille, dont il était le chef vigilant et aimant ; il reçut en garde l'Enfant divin quand Hérode lança contre lui ses sicaires. Par une vie de fidélité absolue dans l'accomplissement du devoir quotidien, il a laissé un exemple à tous ceux qui doivent gagner leur pain par le travail manuel, et a mérité d'être appelé le *juste*, modèle vivant de cette justice chrétienne qui doit régner dans la vie sociale » (n° 81).

peut réussir, être doué, être un virtuose : tout cela, c'est humain.

Considérer que ce qui vient de la classe ouvrière est nécessairement évangélique, c'est faire une confusion entre l'humain et le surnaturel (chrétien). C'est une confusion aussi grossière que celle qui prétendrait que le travail intellectuel, si on est un peu doué, est l'œuvre des dons du Saint-Esprit. Il y a là deux confusions extrêmes, aussi regrettables l'une que l'autre, qui sont l'une et l'autre une forme de positivisme (car il y a un positivisme chrétien). Comme tous les milieux, la classe ouvrière a ses qualités et ses défauts ; partout on trouve des qualités différentes, et des défauts humains qui sont les conséquences du péché originel. Ce qu'il faut, c'est que l'esprit évangélique nous mette au-dessus de tout cela. Comme le disait déjà saint Paul, on n'est ni esclave, ni homme libre, ni Grec, ni Juif : on est chrétien, on est du Christ⁵. Le renouveau de l'Eglise voulu par le concile Vatican II nous rappelle avec force que nous sommes *du Christ*, et que le dénominateur « chrétien » est plus fort que tout le reste. Souvent on le vit mal, parce qu'on ne le vit pas pleinement, mais c'est cela que les vrais chrétiens désirent vivre, et doivent vivre avec une très grande intensité. Et c'est merveilleux, de voir cette victoire de la grâce : le conditionnement humain, qui d'habitude détermine tout, est dépassé ; il n'est pas nié, certes, mais il reste un conditionnement et donc ne nous détermine pas. Il est évident que, psychologiquement, on est marqué par

5. Ga 3, 25-28 : « La foi venue, (...) vous êtes tous fils de Dieu par la foi au Christ Jésus. Vous tous, en effet, qui avez été baptisés dans le Christ, c'est le Christ que vous avez revêtu. Il n'y a pas de Juif ni de Grec, il n'y a pas d'esclave ni d'homme libre, il n'y a pas d'homme ni de femme ; car tous vous êtes un dans le Christ Jésus. »

sa première enfance, par son premier milieu familial, mais ce n'est pas à ce niveau-là qu'on vit. Saint Joseph est le saint qui doit nous le faire comprendre.

La sanctification par le travail

Par son travail fait avec amour, sans perte de temps, sans dilettantisme, sans fièvre ni bavardage, sans orgueil ni accaparement, Joseph, le travailleur, nous montre que l'Eglise a commencé par la sanctification du travail⁶. Il nous apprend à faire du travail un moyen de sanctification, parce qu'en travaillant nous coopérons à la volonté du Père sur nous. Le travail est fait pour traduire, manifester notre amour pour le Père et notre désir de le glorifier. Que le travail soit manuel ou intellectuel, encore une fois, peu importe : cela n'a pas une grande importance aux yeux de Dieu. Ce qui importe, c'est de le faire dans *tel* esprit, c'est-à-dire de le faire avec le désir de glorifier le Père et de l'aimer à travers et dans ce travail. Alors cela devient très grand, et on comprend la parole de Jésus au lendemain de la multiplication des pains : « Travaillez non pour la nourriture périssable [parce que

6. Il a fallu très longtemps pour que l'Eglise montre comment le chrétien doit travailler. L'encyclique de Jean Paul II *Laborem exercens (Le travail humain)* (sept. 1981) a été un événement et était bien nécessaire parce que le travail, aujourd'hui, est dévié de sa véritable finalité. Pourquoi l'Eglise a-t-elle attendu si longtemps pour parler du travail ? Parce qu'autrefois les moines étaient là pour donner l'exemple. Les chrétiens vivaient autour des moines, qui étaient de grands travailleurs. Puis, peu à peu, le travail s'est laïcisé, et c'est par le travail que l'homme a voulu conquérir son autonomie la plus grande, jusqu'à pouvoir s'affirmer comme indépendant de Dieu – le mythe de Prométhée repris par Marx : Prométhée qui vole le feu aux dieux et, par là, acquiert l'indépendance à leur égard.

cela, le païen le fait] mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera »⁷, c'est-à-dire l'Eucharistie. Certes, saint Joseph ne pouvait pas travailler pour l'Eucharistie puisque ce mystère ne lui avait pas encore été révélé, mais il pouvait travailler pour glorifier le Créateur en participant à son œuvre⁸ et, plus encore, pour glorifier le Père en accomplissant sa volonté. En cela il anticipait ce que Jésus nous demande : à travers notre travail, offrir la matière du sacrifice, le pain et le vin, « fruit de la terre (de la vigne) et du travail des hommes »⁹.

Saint Joseph n'est pas saint parce qu'il a été un bon travailleur qui a su dominer la matière ; s'il est le patron des travailleurs, c'est parce qu'il a su dépasser, non seulement le souci d'efficacité et le besoin de dominer, mais la joie que donne le travail bien fait, pour l'offrir à Dieu. C'est pourquoi, plutôt que « modèle du travail », on dira que saint Joseph est « modèle de l'amour ». Il a été, certes, un travailleur infatigable, mais pour lui le travail n'était pas seulement ce qui permet à l'homme de se procurer la nourriture et l'argent. Il faisait son travail le mieux possible, mais son cœur n'était pas là. Il ne travaillait pas pour devenir un spécialiste, ni pour gagner

7. Jn 6, 27.

8. Cf. Encyclique *Laborem exercens* V, 25, où est citée *Gaudium et spes* : « L'homme, créé à l'image de Dieu, a en effet reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et justice et, en reconnaissant Dieu comme Créateur de toutes choses, de lui référer son être ainsi que l'univers : en sorte que, tout étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre. » La constitution *Gaudium et spes* souligne ici avec force le lien du travail et de l'adoration.

9. Voir M.-D. PHILIPPE, « *J'ai soif* ». *Entretiens sur la sagesse de la Croix*, pp. 105-109.

un prix, ni pour la gloire humaine ; il travaillait uniquement parce que Dieu le lui demandait, pour accomplir sa volonté. Cette obéissance à Dieu, ce souci dominant de faire sa volonté, met une douceur dans le travail. On ne perd pas de temps, mais on travaille sans tension ni drame. On travaille avec ardeur (l'ardeur qui provient de l'adoration), mais sans agitation et dans la joie : la joie de donner tout son temps à Dieu.

Homme « juste et craignant Dieu »¹⁰, Joseph savait que, depuis le péché, Dieu demande à l'homme de travailler « à la sueur de son front »¹¹ pendant six jours de la semaine¹² et que le travail est pour obéir à Dieu, pour faire sa volonté, pour devenir de plus en plus docile à son Esprit, en acceptant de ne pas « posséder » son travail¹³. Nous avons toujours, nous, la tentation de chercher la

10. Voir ci-dessous, ch. 5.

11. Gn 3, 19.

12. Cf. Ex 20, 9 ; 23, 12 ; 34, 21 ; Lev 23, 3 ; Deut 5, 13, etc.

13. Cf. Deut 14, 29 et 15, 9-10. Pensons-nous quelquefois à demander à l'Esprit Saint de nous permettre, grâce au don d'intelligence, de travailler dans la lumière du Christ et avec lui ? Il ne s'agit pas de faire effort pour méditer tout en travaillant : si on fait cela, on travaille mal... et on médite mal ! Il s'agit de désirer tout faire dans la lumière du Christ, avec lui, pour lui, dans une grande pureté d'intention – « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu » (Mt 5, 8). Cette béatitude, fruit du don d'intelligence, nous pouvons la vivre quand nous travaillons en présence de Dieu, puisque le don d'intelligence purifie notre cœur en ne nous laissant plus qu'un seul désir, celui de nous conformer constamment à la volonté du Père sur nous. Nous travaillons alors pour témoigner de notre amour. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a compris cela d'une manière étonnante : ce qu'on fait est secondaire ; ce qui importe, c'est la *manière* dont on le fait. Saint Thomas avait déjà dit cela avant elle, à sa manière de théologien. Thérèse le dit à sa manière de petite enfant de Dieu dans le monde d'aujourd'hui, mais saint Thomas l'avait dit admirablement en montrant qu'il y a diverses manières de faire ce qu'on a à faire : on peut le faire en serviteur, en ami, en enfant... Le serviteur est très attentif au résultat, parce que, si le travail n'est pas bien fait, le maître est mécontent. L'ami, lui, est moins attentif au résultat, il est plus soucieux de *coopérer* avec

réussite visible, la tentation de la gloire humaine : que les autres nous regardent et s'intéressent à nous, être la vedette. Mais si nous cherchons ainsi la gloire qui vient des hommes¹⁴, c'en est fini de la prière vraie, c'en est fini de l'adoration et de la contemplation. Saint Joseph est là pour nous empêcher de nous laisser prendre par cette tentation de la gloire humaine et par toute forme de messianisme temporel. Il nous empêche de nous laisser griser par le succès et la réputation qu'on nous fait – ou que nous cherchons à avoir. C'est vital, car il y a là un obstacle majeur à la béatitude des pauvres. Or « la crainte est la racine de la sagesse »¹⁵, autrement dit la pauvreté est ce sans quoi il n'y a pas de contemplation. Et sans la pauvreté intérieure il n'y a pas non plus de véritable espérance.

On peut être sûr que saint Joseph ne perdait jamais de temps¹⁶ et qu'il détestait le dilettantisme¹⁷. Là où il y

son ami. Quant à l'enfant, il ne s'occupe plus tellement du résultat ; il fait les choses bien, mais « pour faire plaisir », avec amour, dans un lien direct, immédiat, avec celui à qui il veut faire plaisir. Voilà ce que fait le don d'intelligence : il nous apprend à travailler, non pas pour notre gloire, non pas en premier lieu en regardant le résultat, mais pour témoigner de notre lien avec le Christ, et de telle sorte que notre travail soit toujours lié au grand labeur de la Croix.

14. Cf. Jn 5, 41.

15. Voir ch. 5, p. 157.

16. Dès qu'on perd du temps, dès qu'on est un peu oisif, le démon, immédiatement, pénètre dans notre psychisme. Si au contraire nous sommes des travailleurs, très donnés à notre travail, attentifs à ne pas perdre de temps parce que Dieu nous a donné ce temps pour que nous puissions travailler, alors il n'y a plus de place pour le démon. Nous devons demander cette grâce. Que nous comprenions que ce travail nous le faisons toujours dans la lumière du Dieu créateur, et dans la lumière du Christ Rédempteur qui vient achever l'œuvre du Père en réhabilitant la créature abîmée par le péché. Tout ce qui sort des mains de Dieu est grand... Le péché a tout abîmé, mais le Christ a tout repris dans le mystère de la Croix et par là il donne au travail une signification toute nouvelle.

17. C'est l'imaginaire et le repliement sur nous-mêmes qui font de nous des dilettantes. Simone Weil disait que « le dilettantisme est

a un dilettantisme, fût-il pieux, « baptisé », il n'y a pas de place pour saint Joseph. Lui-même travaillait avec trop de sérieux pour pouvoir tomber dans ce piège. Il avait le sérieux propre aux vrais travailleurs. Mais le sérieux du travailleur, ce n'est pas la mauvaise humeur ! Au contraire, plus on est sérieux dans son travail, plus on est de bonne humeur ; travailler sérieusement chasse tous les marasmes qu'on traînait avec soi. Car le travail, par son réalisme et par l'intention avec laquelle nous le faisons (pour Dieu, pour lui être uni en faisant la volonté du Père) nous *purifie*. N'oublions pas que Jésus n'est pas venu nous *libérer* du travail. Le travail nous purifie, il purifie notre intelligence de l'imaginaire qui nous encombre, et il contribue aussi à purifier notre cœur de l'imaginaire, du romantisme. Il permet à la charité fraternelle de s'incarner (on travaille *pour* ses frères et souvent *avec* eux, en coopérant avec eux). Celui qui prétend

détestable, même en art ». Mais il est particulièrement détestable chez les religieux, car il corrompt les biens de Dieu. Se laisser aller au dilettantisme, c'est oublier qu'on est serviteur de Dieu ; c'est pourquoi il faut pouvoir le détecter très vite dans notre vie. Dans le monde le dilettantisme est parfois bien vu : on donne l'impression d'être très à l'aise pour quantité de choses... Cela fait très bien ! Tandis que dans la vie religieuse il est odieux : on ne fait rien de bien, on ne se donne aucune peine pour travailler correctement, on ne demande même pas à apprendre et on fait de grosses erreurs en jugeant que cela n'a pas d'importance sous prétexte que « on n'a jamais fait cela de sa vie ». Mais on n'a qu'à apprendre ! Il faut apprendre à travailler ; à travailler intellectuellement, et aussi manuellement, c'est très important. Il faut acquérir des mœurs de travailleur pour ne pas perdre de temps. Il n'y a rien de plus agaçant que le dilettantisme pour les travailleurs, les pauvres, ceux qui, connaissant la valeur du temps, ne supportent pas qu'on le perde. Car le dilettantisme, c'est cela : on perd son temps. Il faut au contraire, si nous sommes chrétiens, comprendre que le temps que Dieu nous a donné est pour nous préparer à l'Eucharistie, par le travail. C'est par le travail qu'on se dispose à vivre de l'Eucharistie.

aimer et qui ne travaille pas n'aime pas vraiment : il reste un dilettante, un romantique. Or l'amour romantique ne s'incarne pas... il n'en a pas besoin puisqu'il est romantique ! Au contraire l'amour vrai, l'amour réaliste, demande de s'incarner dans un travail.

Le travailleur contemplatif

Cependant la sainteté de saint Joseph ne peut pas se comprendre seulement par la sanctification du travail. La sanctification du travail, c'est très beau, mais cela provient d'autre chose, parce que le travail, du point de vue humain, est second, il n'est pas premier. Le travail en lui-même est une activité de transformation, il relève du devenir, et le devenir n'est jamais premier. La sanctification du travail chez saint Joseph provient de son attitude contemplative ; et pour nous la sanctification du travail – c'est-à-dire travailler en vue du mystère de l'Eucharistie – ne peut se faire que grâce à la contemplation, au *désir* de contemplation¹⁸. Notre désir de contemplation nous

18. La foi chrétienne est toute tendue vers la vision de Dieu : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3). La foi n'est pas donnée par Dieu pour que le chrétien vive simplement une vie morale droite mais pour qu'il puisse, en « croyant à l'Amour » (1 Jn 4, 16), entrer, par son adhésion de foi, dans la vie même de la Très Sainte Trinité : « Croire qu'un Etre qui s'appelle l'Amour habite en nous à tout instant du jour et de la nuit et qu'il nous demande de vivre en société avec lui... » (B^{se} ELISABETH DE LA TRINITE, Lettre 330, in *Œuvres complètes*, Cerf 1991, p. 785). Tant que nous sommes sur la terre, la contemplation est vécue dans la nudité et l'obscurité de la foi. Mais la foi est « la substance des choses qu'on espère » (He 11, 1), ce qui veut dire que la réalité divine à laquelle nous adhérons par la foi nous est déjà substantiellement donnée. C'est pour cela que la

donne une liberté intérieure qui nous permet de travailler avec vérité et acharnement, dans un don total de nos forces, notre travail étant offert à Dieu en holocauste d'amour. Or pour que ce travail, au-delà de la recherche d'un résultat satisfaisant, soit offert à Dieu en holocauste d'amour, il faut nécessairement qu'il y ait en nous un très grand amour pour Dieu, un amour tel que nous ne cherchions que sa volonté, et non plus la nôtre. Autrement, on ne peut pas offrir son travail ainsi. Quand nous travaillons simplement en hommes, nous travaillons dans un but précis, qui est humain, et nous nous attachons à notre travail. Dans la vie religieuse, on découvre qu'il faut beaucoup de temps pour purifier le travail, la manière de travailler. Cela ne se fait pas en un jour, ni même en une année – cela prend toute la vie – parce que le travail nous saisit dans toute notre réalité humaine, notre sensibilité, notre affectivité (surtout quand on travaille en coopération avec une autre personne ou quand on travaille en série), notre imagination, notre volonté d'application et notre intelligence. Le travail, normalement, doit aiguïser notre intelligence. Quand il nous abêtit (c'est quelque chose qui arrive de temps en temps), cela prouve que le travail n'est plus ce qu'il devrait être. Un travail doit toujours ennoblir, il doit toujours permettre à l'intelligence d'aller plus loin, parce que c'est une expérience que nous faisons, celle de transformer la matière pour achever, compléter la création.

petite Thérèse, si profonde que fût pour elle l'épreuve de la foi, pouvait dire à la fin de sa vie : « Je ne vois pas bien ce que j'aurais de plus après la mort que je n'aie déjà en cette vie. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai ! mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre » (*Carnet jaune*, 15 mai, in *Œuvres complètes*, Cerf-DDB 1992, p. 998).

Que ce soit un travail simplement humain ou que l'on travaille pour Jésus, le travail demande cette intelligence, pratique ou spéculative (cela dépend de la nature du travail). Il y a des jours où nous travaillons mal parce que notre intelligence est un peu endormie et qu'elle n'arrive pas à émerger ; on sent, alors, que ce qu'on fait ne sert pas à grand-chose. Il faut avoir le courage de remonter à la source pour, en la retrouvant, se donner la capacité de travailler d'une façon qui soit à la fois très humaine et, si l'on est chrétien, très chrétienne. Le travail doit toujours, humainement, nous ennoblir, et il doit faire de nous des chrétiens « engagés » (comme on dit aujourd'hui), c'est-à-dire des chrétiens capables de témoigner et qui n'hésitent pas à le faire. A cause de l'amour qui l'unit au Christ et dont il témoigne, le chrétien comprend que le travail n'a plus seulement, pour lui, la finalité d'un travail ordinaire, humain : cette finalité, qui est l'œuvre à réaliser, demande d'être dépassée. « Travaillez, non pour la nourriture périssable » – voilà la finalité première, immédiate –, « mais pour le pain que vous donnera le Fils de l'homme ». On voit que cette nouvelle finalité n'est pas du tout du même ordre que la première, qu'elle est beaucoup plus profonde et va beaucoup plus loin. Et pour pouvoir passer de la première finalité à la seconde, il faut un très grand amour (un amour surnaturel : la charité)... ce qui n'est pas facile.

Un jeune religieux qui suit un cours de philosophie (et, qui plus est, le matin avant le petit déjeuner !)¹⁹,

19. Cette conférence s'adressait aux Frères du Noviciat de la Congrégation Saint-Jean.

suit-il le cours en attendant le petit déjeuner, ou pour devenir plus intelligent, ou pour glorifier le Père ? Si c'est pour devenir un peu plus intelligent, c'est déjà bien, mais ce n'est pas encore suffisant ; il faut bien sûr suivre le cours pour cela, mais en vue de quelque chose de beaucoup plus profond : le mystère de l'Eucharistie. Cette parole de Jésus est extrêmement forte, puisqu'elle montre que le travail doit *toujours* nous disposer à l'Eucharistie, nous orienter vers l'Eucharistie. Or le travail, c'est l'expérience la plus commune de notre vie humaine : si nous comptons le nombre d'heures de travail que nous avons eues ou auront dans notre vie, nous en serions impressionnés ! Toute vie religieuse est, fondamentalement, une vie régulière, une vie cachée, une vie silencieuse de travail. On peut toujours travailler humblement, pauvrement, en s'arrêtant par moments pour adorer et renouveler ainsi son élan, afin que notre cœur soit toujours tourné vers Dieu, en présence de Dieu qui l'habite. Travail et adoration se tiennent et sont le fondement de toute vie religieuse. Là on touche le travail en tant qu'il peut glorifier le Père, parce qu'il est fait avec amour. Si nous vivons dans le monde, l'amour qui nous lie à Jésus et au Père, s'il est assez fort, nous fera dépasser le contentement d'un travail bien fait (et lucratif) pour comprendre que le travail va nous permettre d'être liés à la volonté du Père²⁰ jusqu'au labour de la

20. Ce n'est pas toujours facile de bien voir la volonté du Père à travers le travail qu'on doit faire. Dans la vie religieuse, c'est facile, puisqu'on vit dans l'obéissance ; mais dans le monde, c'est beaucoup plus difficile. Quand on choisit librement un travail, telle ou telle orientation de vie, comment savoir si c'est bien la volonté de Dieu ? Quand on est religieux, on a choisi librement la vie religieuse, mais on ne choisit pas le travail qu'on fait. On n'entre pas dans la vie religieuse pour être toute sa vie tailleur de

Croix. « Mon Père travaille [œuvre] toujours, et moi aussi je travaille [j'œuvre] »²¹. Et l'œuvre que le Père a demandé à Jésus de faire, c'est l'œuvre de la Rédemption, l'œuvre de la Croix²². Voilà pourquoi notre travail, si nous le faisons vraiment en chrétiens, nous permet d'être plus donnés et d'être plus immédiatement en contact avec l'Eucharistie. Mais cela ne peut se faire que s'il y a en nous un très grand amour et donc un *désir* de contemplation.

Travailleur et père

Notons encore que si Joseph est « patron des travailleurs », c'est aussi parce qu'il a permis à Marie d'éduquer Jésus, a formé avec elle un milieu dans lequel l'enfant Jésus pourrait vivre, grandir, devenir un homme au regard de tous²³. Joseph a été père, et on sait ce que disent les psychologues quand ils s'interrogent sur la formation de la personne : l'atavisme y est pour 40%, et

pierres, pas plus que pour y être toute sa vie philosophe ou théologien. On entre dans la vie religieuse pour être totalement donné et accomplir la volonté du Père, et cette volonté se concrétisera de telle ou telle manière. Saint Benoît avait très bien compris que, dans le travail, l'obéissance passe avant l'efficacité. Mais c'est très déroutant aujourd'hui, où on cherche l'efficacité avant tout et où tous les critères sont des critères d'efficacité.

21. Jn 5, 17 ; cf. 9, 4.

22. Cf. Jn 17, 4 ; 4, 34 ; 5, 36 ; 9, 4 ; 10, 32 et 37.

23. Il est évident que Jésus, en tant que Fils de Dieu, n'avait pas besoin qu'on lui apprenne à travailler de ses mains ni à lire la Torah (selon les traditions juives, l'enfant, à l'âge de douze ans, passe de la mère au père ; la mère lui a appris à lire la Torah, et le père, désormais, lui apprend un métier artisanal). Grâce à sa science infuse, il aurait su le faire sans rien apprendre. Mais il a voulu se mettre à l'école de Joseph, comme à celle de Marie. Il a voulu « leur être soumis », « croître en taille et en sagesse » (cf. Lc 2, 51-52).

l'éducation pour 60%. C'est important ! (c'est pour cela qu'il faut encourager les parents qui ne peuvent pas avoir d'enfants à en adopter.) Saint Joseph est donc vraiment père, d'autant plus que c'est Dieu qui est passé devant lui, et que Dieu n'est jamais rival de sa créature²⁴.

Ce père travaille dans la pauvreté parce qu'il sait bien qu'il n'est pas père selon la chair et le sang : il a accepté de recevoir son fils de l'Esprit Saint et de Marie. Mais, parce que c'est l'œuvre de Dieu, il le reçoit encore plus qu'un père selon la chair ne reçoit de son épouse le fils qu'elle enfante. L'œuvre de Dieu en Marie et la pauvreté de Joseph le font plus père que n'importe quel père humain.

Si Dieu demande à Joseph une très grande pauvreté dans son travail, c'est pour que son travail ait une fécondité « divine », bien au-delà de ce que peut être le fruit normal du travail humain. Même s'il ne travaille pas explicitement pour l'Eucharistie, il travaille pour celui qui la donnera : Jésus. Joseph accepte d'être travailleur pour être père de celui qui est le Fils de Dieu ; c'est bien la paternité humaine la plus grande qui ait jamais existé.

C'est grand, de proclamer Joseph père et modèle des travailleurs, au point de départ de l'Eglise. L'Eglise repose sur Joseph et Pierre – ce sont les deux fondements : d'un côté, c'est le pain, et de l'autre c'est la pierre, le roc. Joseph, c'est bien le pain, puisque le pain est le fruit du travail. L'Esprit Saint se sert du travail de l'homme pour faire l'Eucharistie, autrement dit pour que l'Alliance avec Jésus, avec le Fils de Dieu, soit parfaite.

24. Transposons cela pour le théologien : il doit, pour être un vrai théologien, travailler dans la pauvreté. La gloire du théologien, c'est d'être pauvre pour laisser Dieu passer devant lui et opérer un « rapt » comme il l'a fait pour Joseph.

Le travail de la Croix

Dans le monde d'aujourd'hui, les hommes n'ont plus d'amour pour le travail parce qu'ils n'en voient plus la finalité et que le travail est vendu, acheté. Le chrétien doit donc, là où il est, donner l'exemple de la noblesse et de la grandeur du travail, et montrer que la nouvelle Alliance dans le Christ est une alliance de travailleurs, au sens fort, puisque Jésus donne son testament en se servant du pain et du vin. Jésus aurait pu faire son testament en pure sagesse divine et l'écrire de sa propre main. Il nous aurait laissé pour testament de rechercher la vérité. « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité »²⁵, dit-il à Pilate, et c'est un magnifique témoignage en face du pouvoir temporel. Mais le testament qu'il laisse à ses disciples, c'est le don de lui-même. Ne séparons jamais ce que Dieu a uni²⁶ : être témoin de la vérité et se donner soi-même dans le travail de la Croix. Et le travail de la Croix, c'est la sanctification ultime du corps humain. Le corps humain, qui est normalement source du travail, peut être offert en victime dans une passivité d'amour totale, radicale : on ne peut plus travailler, mais on est victime d'amour. Le labeur de la Croix n'est plus un labeur qui réalise une œuvre ; c'est Jésus qui offre son corps en victime d'amour²⁷.

25. Jn 18, 37.

26. Cf. Mt 19, 6. Mc 10, 9.

27. Cf. *Laborem exercens*, V, 27 : « Dans le travail de l'homme, le chrétien retrouve une petite part de la Croix du Christ et l'accepte dans l'esprit de rédemption avec lequel le Christ a accepté sa Croix pour nous. Dans le travail, grâce à la lumière dont nous pénétre la Résurrection du Christ, nous trouvons toujours une *lueur* de la vie nouvelle, du *bien nouveau*, nous trouvons comme une annonce des « cieux nouveaux et de la terre nouvelle » (cf. 2 Pe 3, 13 ; Ap 21, 1). »

Tout s'achève à la Croix. Joseph a connu cela lorsque l'enfant Jésus de douze ans s'est mis à travailler en enseignant les docteurs au Temple²⁸ – car enseigner est un travail, c'est évident ; c'est le travail de celui qui veut témoigner de la vérité. Mais ce travail n'est vrai que s'il est lié à la Croix, lié à l'Eucharistie.

Saint Joseph nous montre quel est le travail que Dieu aime : humble, caché, fervent, et un travail de pauvre. Il travaille uniquement pour la gloire de Dieu, dans la gratuité la plus grande qui soit.

Par là nous comprenons pourquoi Joseph a été proclamé par l'Eglise comme le saint qui devait nous aider à découvrir la valeur profonde du travail. L'Eglise aurait pu le proclamer modèle de tous les époux chrétiens, modèle de tous les pères et de leur responsabilité. Si elle a choisi Joseph « travailleur », c'est pour rappeler la dignité du travail humain²⁹ et le sens du travail chrétien³⁰ ; mais c'est aussi pour nous montrer que sa sainteté est une sainteté profondément incarnée. Il est certes un modèle d'amour et de pureté dans l'amour, un modèle de responsabilité et de prudence, mais tout cela se fonde sur la sainteté la plus cachée : celle du travailleur, d'un travailleur qui a eu le privilège unique de travailler auprès du Fils de Dieu fait homme, et pour lui.

28. Le mystère du Recouvrement au Temple est une épreuve qui anticipe pour Joseph le mystère de la Croix. Voir ch. 2, p. 107 et ch. 3, note 37.

29. Cf. *Laborem exercens* : « L'Eglise estime de son devoir de rappeler toujours la dignité et les droits du travailleur... » (I, 1), parce qu'elle « est convaincue que le travail constitue une dimension fondamentale de l'existence de l'homme sur la terre » (II, 4).

30. Voir *op. cit.*, V, 26 et 27.

Nous découvrons donc un aspect très fondamental et caché de la sainteté de Joseph. Il est saint dans la fidélité à son travail, dans la douceur qui imprégnait son travail, dans la pauvreté de son travail³¹. Il faut aller jusque-là pour comprendre comment l'amour divin a pris possession de son cœur et de toute sa sensibilité, de tout son labeur et de toute son énergie. C'est par là qu'il a été entièrement sanctifié par la grâce qu'il recevait de Jésus et de Marie.

31. Sur la pauvreté de Joseph, voir notamment ch. 5, p. 159 sq.

2

L'EPOUX DE MARIE

Si Joseph est bien le serviteur doux, fidèle et pauvre¹, et, comme tel, le modèle du travailleur chrétien, il est plus encore « l'époux de Marie ». C'est ainsi qu'il apparaît dans la Révélation, comme relatif à elle² : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, appelé Christ [ou Messie] »³.

Le premier choix de Joseph : Marie consacrée à Dieu

Joseph a choisi Marie, et il l'a choisie dans la joie. Pour le cœur de Joseph, cela a dû être un mystère de joie et d'épanouissement extraordinaire : découvrir Marie et être sûr qu'elle répondait à son choix ! Il l'a choisie, et

1. Voir ch. 6, p. 181.

2. Il est certes présenté comme « fils de David » (Mt 1, 20), « de la maison et de la lignée de David » (Lc 2, 4), mais au terme de la généalogie du Christ il est présenté relativement à Marie.

3. Mt 1, 16.

elle a répondu ; il y a eu là un premier *fiat* de Marie, adressé à Joseph. Le second, c'est à l'ange qu'elle le dira, mais le premier, c'est à Joseph, quand elle a dit « oui » pour cette orientation de sa vie. Il y a certes dans son cœur une orientation beaucoup plus fondamentale et beaucoup plus cachée – sa consécration à Dieu – mais celle-là n'est pas officielle : c'est en secret que toute sa vie est donnée à Dieu. Du point de vue communautaire, officiel, la première orientation de Marie est à l'égard de Joseph, c'est le *fiat* qu'elle lui dit et qui a dû mettre dans le cœur de Joseph un épanouissement merveilleux. Dans le cœur de cet homme juste et droit, « craignant Dieu »⁴, aimant Dieu, découvrir Marie et la découvrir comme la petite créature que Dieu avait mise sur sa route, cela a dû être très grand. Et le choix de Joseph a été cela : découvrir cette petite créature toute simple, toute cachée – « tes yeux sont des colombes, derrière ton voile »⁵ – et recevoir le sourire qui a exprimé son « oui ». Il y a eu là un lien qui a « noué » la vie de Joseph. C'est l'Esprit Saint qui, étant le « nœud »⁶, a noué leurs âmes, leurs cœurs et leurs sensibilités dans une extraordinaire pauvreté. C'est là, du reste, qu'on touche la grandeur et la noblesse de l'amour : un amour n'est noble que quand il est pauvre. Quand l'amour n'a pas cette pauvreté, il perd sa noblesse, parce qu'il accapare et que, de ce fait, le don n'est plus ce qu'il devrait être.

Marie, en acceptant ce choix et en y répondant, a forcément confié à Joseph son grand secret, sa consécration à Dieu. Elle ne pouvait pas faire autrement, elle y

4. Voir ci-dessous, ch. 5.

5. Cant 4, 1.

6. Voir ch. 6, p. 175 et note 5.

était obligée pour être vraie, car autrement il y aurait eu comme un mensonge entre eux puisqu'elle était totalement consacrée à Dieu⁷. Elle avait fait cette consécration « si tel était le bon plaisir de Dieu »⁸, avec le seul désir d'accomplir pleinement sa volonté, mais son don à Dieu était d'une telle profondeur qu'elle ne pouvait pas ne pas en parler à Joseph. C'est là qu'on saisit, théologiquement, la pauvreté du choix de Joseph et celle du choix de Marie : Marie choisit comme quelqu'un qui ne s'appartient plus et, par le fait même, son choix est entièrement remis au Saint-Esprit ; et un choix entièrement remis au Saint-Esprit a une très grande profondeur de pauvreté, de dépouillement. Quand nous choisissons humainement un ami, il y a toujours de notre part un peu d'accaparement, et la Providence se charge de faire disparaître cela, progressivement... mais cela prend du temps et il y a des larmes, il y a des blessures. Pour Marie, c'est tout diffé-

7. Voir ch. 3, p. 120.

8. Elle ne pouvait pas faire en toute rigueur vœu de virginité, puisqu'elle était « sujet de la Loi » (Ga 4, 4) et que celle-ci ne dispensait personne de la génération (cela en vue de la venue du Messie) : « Nul ne sera stérile chez toi, homme ou femme » (Deut 14, 17). Elle a donc fait vœu de virginité « sous condition : si cela plaisait à Dieu » (*Somme théol.*, III, q. 28, a. 4). Voir M.-D. PHILIPPE, *La Présentation de Marie*, pp. 12 sq. ; *Mystère de Marie*, pp. 75 sq. Cf. SAINT BERNARD, *Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption*, 9, in *Sermons pour l'année* (Brepols et Les Presses de Taizé 1990), pp. 688-689 : « Quant à la virginité de Marie et à sa décision de rester vierge, c'est surtout la nouveauté de cette décision qui les met en lumière. Car, en toute liberté d'esprit (cf. 2 Co 3, 17), Marie dépassait les commandements fixés par la Loi de Moïse pour faire le vœu d'offrir à Dieu la chasteté de son corps aussi bien que de son esprit. La preuve même du caractère inébranlable de sa décision, on la trouve dans la réponse ferme qu'elle objecte à l'ange quand celui-ci lui promet un fils : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* (Lc 1, 34).

Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle commença par être *bouleversée à ces mots* et qu'elle se demandait ce que signifiait cette salutation

rent : il y a eu tout de suite cette limpidité et cette pauvreté ; et puisqu'elle n'appartenait plus qu'à Dieu, elle a choisi Joseph dans une initiative d'amour encore beaucoup plus grande, parce que quand on appartient à Dieu on a une capacité d'aimer qui va bien plus loin que si on aimait humainement : c'est Dieu qui, à travers le cœur de Marie, aimait Joseph et le choisissait.

Pour recevoir cet amour de Marie, pour recevoir celle qui était totalement consacrée à Dieu, Joseph a dû lui-même entrer dans cette consécration. Ne peut-on pas dire qu'il s'est consacré à Dieu en choisissant Marie ? Quand Marie a communiqué à Joseph ce qu'elle était, il l'a reçue comme telle, et comme il l'aimait, il n'a pu que désirer vivre ce qu'elle vivait. Quand on aime quelqu'un, on reçoit ce qu'il y a de plus secret dans cette personne et on désire vivre cela. Autrement, on montrerait qu'on ne l'aime pas vraiment, puisque l'amour porte sur ce qu'il y a de meilleur, de plus intime et de plus secret dans la personne. Le vrai choix d'amitié, c'est d'aimer dans la personne ce qu'il y a de plus profond. Or ce qu'il y avait de plus profond en Marie, c'était son apparte-

(Lc 1, 29) : en effet, elle s'entendait proclamer bénie entre les femmes, alors que son désir de toujours était d'être bénie entre les vierges. Et si, dès lors, elle se demandait quel était le sens de cette salutation, c'est bien parce que déjà elle lui semblait suspecte. Mais lorsque la promesse d'avoir un fils parut en toute évidence mettre en péril sa virginité, elle ne parvint plus à taire ce qu'elle avait à dire : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?*

Ainsi est-ce à bon droit qu'elle obtint de recevoir la bénédiction promise à la maternité sans perdre celle qui revient à la virginité. Bien plus glorieuse devenait cette virginité du fait de sa fécondité, et beaucoup plus glorieuse cette fécondité de fait de la virginité : ces deux étoiles resplendissent ainsi en rayonnant l'une sur l'autre. Il est grand, en effet, de rester vierge ; mais d'être une vierge mère, voilà qui dépasse toute mesure. »

nance à Dieu ; Joseph a donc choisi cela en aimant Marie, et il s'est donc consacré à Dieu du fait même qu'il l'aimait. On pourrait dire que, d'une certaine manière, c'est la première médiation de Marie. Joseph, en l'aimant, en la choisissant, se donne totalement à Dieu ; sur le moment il n'en avait peut-être pas pleinement conscience, mais c'était l'exigence du Saint-Esprit, et il y répondait sans trop savoir jusqu'où irait cette totale consécration. Donné à Marie, il était, par le fait même, donné pleinement à Dieu. Voilà la médiation d'amour que le cœur de Marie exerce sur Joseph.

Le mystère de l'Annonciation

Dieu n'a pas tardé à purifier encore davantage le cœur de Joseph. Sans qu'il le sache, à Nazareth, Marie a répondu seule à l'ange qui venait la visiter seule. Elle a répondu dans un *fiat* d'amour où elle acceptait un don qui la dépassait infiniment. On ne peut pas dire que le don que Joseph lui faisait de son cœur la dépassait infiniment. Certes Marie, dans son humilité, considérait que Joseph passait devant elle et devait exercer l'autorité ; mais on ne peut pas dire qu'il ait aimé Marie plus que Marie ne l'aimait ; c'est même l'inverse qu'il faut dire. Joseph ne transcende pas Marie. Il l'a aimée, et Marie l'a aimé dans une très grande pauvreté et humilité, en le laissant passer devant elle, mais à l'Annonciation le choix que Marie fait à travers son *fiat* est tout autre, puisqu'il s'agit de choisir le don que le Père lui fait de son Fils. Là, cela la dépasse complètement, et c'est seulement dans une foi toute pure, une foi contemplative, que Marie peut recevoir ce don. C'est pourquoi ce don

la plonge dans le silence, un silence qui la lie à la volonté du Père, à l'Esprit Saint qui « survient en elle »⁹ et à celui qui lui est donné, son Fils. Ce secret, elle ne peut pas le communiquer, c'est impossible.

Marie va donc garder le secret de l'Annonciation, et elle peut le faire parce qu'elle a confiance en Joseph. On communique un secret parce qu'on a confiance, mais il peut arriver qu'on doive garder le silence et que ce soit la marque d'une confiance encore plus grande. Marie pouvait tout demander à Joseph, et elle lui a demandé de porter ce silence. Le premier secret, elle l'a communiqué à Joseph, mais pas le second. On voit là toute la différence qui existe entre cette consécration d'elle-même à Dieu et le don que Dieu lui fait de son Fils. Marie est prise par ce don, possédée par ce don, et donc son *fiat* l'engage dans une nouvelle voie de silence.

C'était si grand que, sur le moment, Marie n'a pas réfléchi à l'impasse dans laquelle elle se trouvait désormais, du point de vue prudentiel. La contemplation dépasse la prudence, et parfois Dieu nous met, en raison des exigences de la contemplation, dans des situations qui sont extrêmement difficiles du point de vue prudentiel : c'est ce que Marie a dû accepter. Si elle a pu le vivre, c'est grâce à la présence de Jésus, une présence qui était très forte ; et c'est aussi grâce à sa charité fraternelle à l'égard d'Elisabeth.

Mais Joseph, comment va-t-il pouvoir vivre cela ? Dieu peut-il briser les unions qu'il a faites ? Dieu a réalisé cette union extraordinaire de Joseph et de Marie, et voilà qu'il semble la briser. Si on regarde de l'extérieur, on dira que Dieu a tout fait pour briser, puisqu'il veut

9. Lc 1, 35.

que Marie soit seule lorsque l'ange Gabriel vient la trouver, et que Marie accepte l'annonce de l'ange – être la Mère du Fils du Très-Haut – sans demander à Joseph son consentement. Donc, humainement, il y a une brisure par rapport à Joseph. Quand on est profondément uni à quelqu'un, on ne choisit pas quelque chose de décisif pour sa propre vie sans demander conseil à celui qu'on aime. Dans l'amitié, les amis ont « même vouloir » (*idem velle*)¹⁰, et par là ils sont liés l'un à l'autre. Or il semble bien, d'après le texte de l'Écriture, que Dieu ait *demandé* à Marie de prendre sa décision à un moment où elle était seule. « L'ange entra chez elle (...) et l'ange la quitta »¹¹ : il n'est question que d'elle. Dans un regard surnaturel, on le comprend : il faut que Marie se décide seule. Mais on peut se demander pourquoi. N'eût-il pas été plus simple de venir visiter Marie quand Joseph était là ? Certes, ils n'avaient pas encore habité ensemble, saint Matthieu nous le dit¹², mais Joseph devait tout de

10. Voir SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 2 ; II-II, q. 29, a. 3 ; q. 104, a. 3. *Contra Gentiles*, III, ch. 95 et 151 ; cf. IV, ch. 22.

11. Lc 1, 28 et 38.

12. Mt 1, 18. Saint Jérôme souligne que « de cette expression il ne résulte pas qu'ils se sont unis ensuite ; l'Écriture montre seulement ce qui n'a pas eu lieu » (*Commentaire sur saint Matthieu*, I, 18, Sources chrétiennes 242, Cerf 1977, p. 79). Contre l'arien Helvidius qui attaquait la vie monastique et la virginité consacrée, saint Jérôme défend la virginité de Marie. Dire « avant de prendre un repas dans le port de Rome, j'ai navigué vers l'Afrique » ne veut pas forcément dire que le repas, je l'ai pris ; j'avais l'intention de le prendre, mais la navigation m'en a empêché. Cet exemple a dû amuser saint Thomas, qui le cite dans son *Commentaire de saint Matthieu*, I (éd. Marietti, n° 110) et dans la *Somme théologique* (III, q. 28, a. 3, ad 1). Dans la *Somme*, saint Thomas cite aussi un autre exemple donné par saint Jérôme dans son traité contre Helvidius : « “Jusqu'à ce que” n'a pas forcément un sens temporel déterminé (comme en Ga 3, 19). Quand le psalmiste dit : “Nos yeux sont tournés vers le Seigneur jusqu'à ce qu'il nous fasse miséricorde” (Ps 122, 2), cela ne veut pas dire que, après avoir obtenu de

même rendre visite à Marie, peut-être pour prier les psaumes avec elle et adorer. L'ange aurait pu venir à ce moment-là et Dieu aurait pu permettre à Joseph d'être témoin ; même sans entendre les paroles de l'ange, n'aurait-il pas pu être là, présent auprès de Marie ? Il s'agit de quelque chose de si important pour elle... Mais non, l'ange vient quand Marie est seule. Pourquoi cela, alors que Dieu les a si profondément unis ? L'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni¹³ ; Dieu va-t-il séparer Joseph et Marie, qu'il garde comme la prunelle de son œil¹⁴ ? Car cela, c'est sûr : à l'égard d'aucun autre être humain Dieu n'a eu une telle vigilance, puisque sa miséricorde prévenante¹⁵ enveloppe Marie d'une manière

Dieu miséricorde, nos yeux se détourneront de lui » (*loc. cit.*, ad 3). Notons encore ce passage de saint Ambroise : « Il ne faut pas (...) s'émouvoir des paroles de l'Évangéliste : « Il n'eut pas de rapports avec elle jusqu'à ce qu'elle mit au monde un fils ». Ou bien c'est là une locution scripturaire que vous rencontrez ailleurs : "Jusqu'à votre vieillesse, Je suis" (Is 46, 4) ; est-ce qu'après leur vieillesse Dieu a cessé d'être ? Et dans le Psaume : "Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds" (Ps 109, 1) ; serait-ce qu'après cela il ne sera plus assis ? Ou bien encore, c'est qu'en plaidant une cause on estime suffisant de dire ce qui a trait à la cause et on ne s'enquiert pas du surplus ; il suffit en effet de traiter la cause dont on s'est chargé, en ajournant l'incident. Ayant donc entrepris de montrer que le mystère de l'Incarnation fut exempt de tout commerce charnel, on n'a pas cru devoir pousser plus loin l'attestation de la virginité de Marie, pour ne point sembler défendre la Vierge plus qu'affirmer le mystère. Certes, en nous apprenant que Joseph était juste, on indique suffisamment qu'il n'a pu profaner le Temple de l'Esprit Saint, la Mère du Seigneur, le sein consacré par le mystère » (*Traité sur l'Évangile de S. Luc*, II, 6, Sources chrétiennes 45, Cerf 1956, p. 74).

13. Mt 19, 6 ; Mc 10, 9.

14. Cf. Deut 32, 10 ; Ps 17, 8 ; Zac 2, 12.

15. L'expression (voir *Somme théol.*, I-II, q. 111, a. 3) s'appuie sur le Ps 58, 11 selon la Vulgate : *Deus meus, misericordia ejus praeveniet me*, « Mon Dieu ! sa miséricorde me prévient [ou : viendra au devant de moi] ». Cf. M.-D. PHILIPPE, *L'Immaculée Conception*, p. 19 : « Le Père, parce qu'il est

unique. Et la rencontre avec Joseph, ce n'est pas rien, c'est quelque chose de décisif dans la vie de Marie ; c'est sûrement quelque chose de difficile puisqu'elle s'est consacrée à Dieu, mais c'est décisif.

Pourquoi, alors, Dieu envoie-t-il son ange quand Marie est seule ? Pour nous faire comprendre que l'alliance de Marie avec son Dieu est une alliance personnelle, au-delà de toute amitié humaine¹⁶ : elle est consacrée à Dieu, et par sa maternité elle va être consacrée d'une nouvelle manière, et d'une manière plus profonde encore, plus divine. Il y a là comme une double consécration : *elegit eam et praelegit eam*, disait la liturgie latine à l'office des vierges : « Il l'a choisie et préfé-

miséricordieux, prévient, et prévient toujours. Il est toujours celui qui est "devant", celui qui est "avant" nous. » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait un sens très aigu de cette miséricorde prévenante de Dieu. Voir la fin du *Manuscrit C*, in *Œuvres complètes*, p. 282 : « Votre amour m'a prévenue dès mon enfance » et p. 285 : « Ce n'est pas parce que le Bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon âme du péché mortel... ».

16. Même quand il unit très profondément deux personnes – ici deux saints – dans la charité fraternelle, Dieu reste toujours premier, et peut donc toujours réclamer la solitude. Et la solitude est toujours nécessaire pour qu'on aille plus loin. Dans le mystère de l'Annonciation, Dieu saisit Marie dans un rapt d'amour, donc dans une solitude. Non pas que Joseph en soit indigne, mais pour nous faire comprendre que l'amour à l'égard de Dieu est toujours premier. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont un seul et même amour, mais selon deux exercices différents et il y a un ordre entre les deux : l'amour à l'égard de Dieu est toujours premier, et dès qu'il n'est plus premier il y a une corruption de la charité fraternelle, elle n'est plus selon l'ordre de la sagesse de Dieu. Prise dans ce rapt d'amour, Marie ne se plaint pas d'être seule, ni de devoir garder le silence, d'être comme séparée de Joseph momentanément, affectivement, parce qu'elle est prise, attirée par le Père. C'est dans cette grande solitude qu'elle dit son *fiat*, ce *fiat* si personnel, si contemplatif – puisqu'elle « conçoit dans son cœur [ou : dans son esprit] avant de concevoir dans sa chair » (voir ch. 6, note 6). Elle ne peut prendre conseil de personne ; elle ne peut que se laisser saisir par l'Esprit Saint qui « survient en elle » et là elle se donne entièrement, jusqu'au bout.

rée... ». Il l'a choisie deux fois : dans le mystère de sa consécration virginale et dans le mystère de sa consécration maternelle. Et cela reste personnel. Il faut que le *fiat* de Marie soit dit quand elle est seule dans sa contemplation ; elle ne peut dire ce *fiat* que dans l'adoration et la contemplation, quand elle est seule en face de Dieu. Elle ne pouvait pas dire ce *fiat* comme si c'était l'œuvre commune d'elle et de Joseph, car ce n'est pas une œuvre commune qu'elle fait avec lui. C'est le *fiat* personnel de la vierge consacrée à Dieu qui accepte de devenir la Mère de Dieu ; c'est beaucoup plus fort. Ceux qui prétendent que Joseph était là (ce qui, du reste, est étranger à l'Écriture) oublient ce qu'est une relation théologale avec Dieu. Toute relation théologale avec Dieu nous saisit dans ce que nous avons de plus personnel et de plus individuel. Il n'y a rien de plus personnel que la foi et l'espérance, et la charité encore plus. Certes on peut proclamer sa foi communautairement, mais c'est d'abord quelque chose de personnel. L'acte intérieur de la foi – et la maternité divine de Marie est en premier lieu une maternité dans la foi, une maternité de foi – est un acte personnel que Marie réalise en disant son *fiat*. A cause de cela il faut qu'elle soit seule... comme dans la vision béatifique¹⁷.

17. Nous serons seuls avec Dieu dans la vision béatifique, et nos amis seront heureux que nous soyons seuls, comme nous-mêmes serons heureux qu'ils soient seuls avec Dieu, car c'est notre seule béatitude, et la béatitude absolue. Notre béatitude n'est pas d'être avec une créature que nous aimons beaucoup, elle est d'être seuls avec Dieu. On touche là ce qu'est l'esprit créé, qui réclame cette solitude, qui réclame d'être directement relié à Dieu.

Déjà sur la terre, dans l'adoration, nous sommes absolument seuls avec Dieu, car il y a au plus intime de nous-mêmes quelque chose qui est un secret absolu entre lui et nous : Dieu crée mon âme spirituelle unique, et dans l'acte d'adoration je reconnais cette dépendance radicale à l'égard du Dieu créateur qui est mon Père. L'esprit créé est, comme tel, seul avec celui qui le crée, et

Le nouveau choix de Joseph : Marie attendant l'enfant Jésus

Pendant que Marie était auprès d'Elisabeth, Joseph vivait dans l'espérance que bientôt elle reviendrait, et son espérance en la promesse de Marie était très forte. Il avait accepté cette séparation dans la charité fraternelle parce que Marie la lui demandait, mais c'était déjà lourd, comme épreuve. Et voilà que Marie revient en portant son trésor... Joseph, à ce moment-là, a dû connaître au plus intime de son cœur une épreuve bien

reconnaître ce don d'amour absolument gratuit (qui le fait *être*) est vital pour lui (d'où l'importance de l'adoration). Cette solitude de l'esprit créé avec son Créateur et son Père demeure fondamentale dans la béatitude. Certes la charité fraternelle demeure dans le ciel puisque la charité est, comme le dit saint Thomas, une « participation à la charité infinie qui est l'Esprit Saint » (voir *Somme théol.*, II-II, q. 24, a. 7 ; q. 23, a. 3, ad 3), mais ce n'est pas elle qui *constitue* la béatitude ; elle en est plutôt comme un rayonnement, une surabondance.

Sur la terre, il est clair que notre solitude avec Dieu dans l'adoration et le désir de contemplation n'exclut en rien l'amour du prochain, puisque Jésus est venu nous révéler le commandement nouveau qui est « semblable » au premier (cf. Mt 22, 39) : « *Comme* le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. (...) Aimez-vous les uns les autres *comme* je vous ai aimés » (Jn 15, 9-12). Et aimer *comme* Jésus nous a aimés, c'est-à-dire *comme* le Père l'a aimé (Jn 15, 9), ce n'est pas essayer tant bien que mal d'aimer notre prochain en nous conformant à un modèle. On ne peut aimer son frère comme Jésus l'aime que si l'on tend à être uni à Jésus au point de ne plus faire qu'un avec lui, de ne plus vivre que de lui, comme le dit saint Paul : « Je vis, mais non plus moi : c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20). La charité fraternelle, sur la terre, est le premier fruit de notre unité avec les trois personnes divines, et sans elle il n'y a pas de véritable contemplation. Tant que nous vivons encore dans la foi, nous ne devons jamais oublier que « celui qui n'aime pas son frère qu'il voit *ne peut aimer Dieu* qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20). « Dieu, jamais personne ne l'a contemplé ; *si nous nous aimons les uns les autres*, Dieu demeure en nous, et son amour se trouve accompli en nous » (4, 12). La charité fraternelle est un fruit de notre vie d'intimité avec Dieu (c'est le don de sagesse qui fait le lien entre les deux), et elle est aussi une disposition à entrer davantage dans l'intimité de Dieu.

plus profonde. Il n'a pas pu mettre en doute la fidélité¹⁸ de Marie –les Pères de l'Eglise l'ont bien compris¹⁹. Certes, le texte de l'Ecriture est difficile à comprendre, mais c'est parce qu'il cache un secret, et il cache Joseph. Joseph est un homme tout réservé à Marie ; le don qu'il fait de tout lui-même à Marie le cache et fait sa sainteté ; c'est en étant tout donné à Marie qu'il glorifie le Père.

Pour en revenir au texte de saint Matthieu, il n'est pas facile à comprendre, c'est vrai ; mais tout de même, si on le lit attentivement, n'y a-t-il pas une indication puisque, immédiatement après, la prophétie d'Isaïe est mentionnée ? Joseph, étant donné la noblesse de son intelligence et de son cœur, et la grandeur de sa foi, de son espérance et de son amour, n'avait-il pas le sens des Ecritures ? De plus, il était conduit par l'Esprit Saint (pour recevoir des visites angéliques la nuit, ne faut-il pas être proche de l'Esprit Saint ?). Si proche de l'Esprit Saint, et ayant ce sens de l'Ecriture, n'a-t-il pas compris

18. Quand on aime beaucoup quelqu'un, on ne met jamais en doute sa fidélité ; on ne le peut pas, ce serait contraire à l'amour. On commence à douter de la fidélité de quelqu'un quand l'amour n'a plus la ferveur du point de départ. Mais dans l'amour fervent, jamais celui qui choisit son épouse ne lui dira : « Tu ne me trahiras pas ! ». Dire cela, ce serait prouver qu'on n'aime pas. On est fidèle parce qu'on aime : la fidélité est une conséquence de l'amour, et tout amour vrai, profond, réclame la fidélité, une fidélité qui aille jusqu'au bout.

19. Citons encore ce très beau passage de saint Jérôme : « Dans la Loi, il est prescrit que non seulement les coupables, mais les témoins des fautes, portent le poids du péché. Mais alors, comment Joseph, qui cache la faute de son épouse, est-il appelé "juste" ? Voilà un témoignage en faveur de Marie : sachant qu'elle était chaste, et surpris de ce qui était arrivé, il cache par son silence ce dont il ignorait le mystère (...) Et si l'ange lui parle en songe avec une douce affection, c'est pour approuver et confirmer la justice de son silence » (*op. cit.*, I, 19 et 20, pp. 79-81). Origène aussi soutient avec force que Joseph n'a pas douté de Marie : cf. note 20.

que la prophétie d'Isaïe sur la vierge qui enfante se réalisait en Marie²⁰ ? Et dans sa pauvreté, son humilité, n'a-t-il pas compris que, ce mystère s'étant réalisé en dehors de lui, il devait s'effacer ? Les effacements ne sont-ils pas la grande loi de l'amour²¹ ? Devant celle qui est sous l'influence directe de l'Esprit de Dieu, il n'a plus qu'à disparaître, et donc à la renvoyer chez elle, chez ses parents. Puisqu'il n'a pas été averti par Dieu, n'est-ce pas cela qu'il doit faire ? Il a fait un faux pas, il est allé trop loin, trop vite, il n'aurait pas dû épouser Marie... Joseph s'accuse peut-être, mais en aucune manière il n'accuse Marie. Lui, si prudent, il a été imprudent ! On voit parfois cela : des hommes jeunes, merveilleux, qui se jugent indignes d'épouser une jeune fille qui leur semble bien supérieure à eux. Joseph a dû ressentir cela

20. Cf. SAINT THOMAS, *Commentaire sur saint Matthieu*, I, n° 117 : « Selon Jérôme et Origène, Joseph n'a eu aucun soupçon d'adultère car il connaissait la pudeur, la chasteté de Marie. De plus, il avait lu dans l'Écriture que la vierge concevrait (7, 14) et qu'"un rameau sortirait du tronc de Jessé, [que] de ses racines un rejeton pousserait" (11, 2). Et il savait aussi que Marie descendait de la lignée de David. Il lui était donc plus facile de croire que la prophétie d'Isaïe s'était accomplie en elle, que de penser qu'elle avait pu se laisser aller à la débauche. C'est pourquoi, se considérant indigne de cohabiter avec une si grande sainteté, il voulut la renvoyer en secret – comme lorsque Pierre dit à Jésus : "Sors d'auprès de moi, Seigneur : je suis un homme pécheur, Seigneur !" (Lc 5, 8). » Voir aussi SAINT BERNARD, *Deuxième homélie « Supra Missus est »*, 14 (*Œuvres mystiques*, pp. 924-925).

21. Ne confondons pas « s'effacer » et « se retirer ». Se retirer implique presque inévitablement un repli sur soi : on n'était bon à rien, la personne qu'on aimait n'avait rien à faire de nous – alors on se replie sur soi – ou (s'il s'agissait plus d'une réalisation ou d'une autorité que d'un amour) on démissionne, on abdique. S'effacer, non seulement c'est *encore aimer*, mais c'est *aimer plus*. Aimer plus la personne à qui on était lié (on lui est donc lié encore plus profondément, dans la pauvreté) et aimer ceux qu'elle aime *comme* elle les aime (dans la pauvreté et le silence).

d'une façon étonnante. Celle qu'il a choisie, celle qu'il a aimée d'une manière si héroïque puisqu'il a reçu et accepté son secret, voilà qu'elle lui échappe – du moins il le pense, car il se juge indigne. Et, dans sa prudence, il juge que les seuls qui puissent être gardiens du secret de Marie, ce sont ses parents : ils sont si saints ! Joseph pense qu'il ne pourra pas avoir la prudence nécessaire pour être le gardien de celle que Dieu a choisie. Il n'a pas la finesse qu'il faut, ce travailleur, il n'a qu'à s'effacer ! Il y a quelque chose de très grand dans cette « kénose » de Joseph... C'est rude, quand on a eu le bonheur de rencontrer Marie, de voir qu'on n'a qu'à se retirer sans se plaindre, en comprenant que c'est normal : Dieu a tous les droits²². Voilà ce que fait l'homme « juste » : il reconnaît que Dieu a tous les droits. Quand Marie lui a communiqué son secret, il aurait dû comprendre qu'elle était totalement pour Dieu, et il aurait dû s'effacer...

On peut dire que cette épreuve plonge le cœur de Joseph dans une souffrance à laquelle « l'ange du Seigneur »²³

22. Voir ch. 5.

23. Mt 1, 20. Cet ange est-il Gabriel, comme pour Marie à l'Annonciation ? Saint Thomas, à la suite de certains Pères de l'Église, dit qu'on peut le penser (voir *Commentaire sur saint Matthieu*, I, n° 120). A Marie il dit : « Sois sans crainte, tu as trouvé grâce auprès de Dieu » (Lc 1, 30) ; à Joseph : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie... ». Marie « voit » l'ange qui la salue, elle a une « apparition corporelle », sensible (et non imaginative), accompagnée d'une illumination intérieure de son intelligence (cf. *Somme théol.*, III, q. 30, a. 3, ad 1). A Joseph l'ange, par quatre fois (Mt 1, 20 ; 2, 13, 19 et 22), « apparaît en songe » – ce qui fait dire à saint Thomas que Joseph « n'a pas eu une apparition aussi excellente que la Bienheureuse Vierge », puisque c'est au niveau sensible que la connaissance humaine (conditionnée par les sens) a la plus grande certitude (*loc. cit.*, ad 2).

vient l'arracher pour le faire entrer dans une joie immense, toute nouvelle, bien plus grande encore que la première joie des fiançailles. Au moment où il comprend qu'il faut abandonner totalement Marie à Dieu, la remettre entre les mains du Père en s'effaçant, voilà que le Père le choisit, lui, Joseph. Mais doit-on en rester là ? Ce serait oublier que Joseph, même si le *mystère* de la Croix ne lui est pas encore révélé (et il ne vivra pas l'événement de la Croix), vit déjà de la grâce chrétienne. Il peut donc déjà comprendre qu'au-delà de la tristesse humaine il y a une joie qui vient de Dieu²⁴ et qui peut coexister avec ce qui, humainement, nous fait souffrir, parce que l'amour divin se sert de la souffrance pour se communiquer davantage²⁵. On peut donc penser que

24. On peut être plongé dans un climat psychologique triste (cela arrive pour toute sorte de raisons humaines) et cependant avoir une joie divine. Quand saint Thomas se demande si l'on peut être simultanément joyeux et triste (cf. *Somme théol.*, I-II, q. 35, a. 3 et 4 ; III, q. 84, a. 9, ad 2), il répond qu'on le peut, dans deux domaines différents : on peut être joyeux divinement et triste humainement. C'est très important pour la vie commune, où on se blesse souvent les uns les autres, et où pourtant il faut être toujours joyeux – saint Paul nous le dit avec insistance (Phi 3, 1 ; 4, 4 ; 2 Co 6, 10 ; 1 Th 5, 16, etc.) La vie commune permet l'exercice de la charité fraternelle, l'amour qui vient de Dieu ; et la joie est la conséquence de l'amour (cf. II-II, q. 28, a. 4 ; III, q. 70, a. 3). Et l'amour se sert des difficultés, de la souffrance, pour grandir. On ne s'arrête pas à la souffrance, on ne s'arrête qu'à l'ami. Quand on reste dans un état de susceptibilité et de tristesse, cela prouve que notre amour ne rejoint pas l'ami en lui-même, que notre amour s'arrête à ses gestes et à ce qui nous atteint, nous. Notre amour n'est pas assez fort, pas assez vrai, pas assez pur. Il y a là une manière très sûre, pour nous, de vérifier si notre amour est « divin » (c'est-à-dire s'il relève de la charité et est vraiment exercé en dépendance de l'Esprit Saint) ou s'il reste à un niveau sensible, trop humain.

25. Cf. Lettre apostolique *Salvifici doloris* (*Le sens chrétien de la souffrance*) (11 février 1984), n° 26 : « Au fur et à mesure que l'homme prend sa croix, en s'unissant spirituellement à la Croix du Christ, le sens salvi

durant la nuit, avant que l'ange ne lui apparaisse en songe, Joseph, plongé comme Abraham dans la nuit de la foi et « espérant contre toute espérance », croit « et par là devient père »²⁶. Il souffre très profondément, mais il n'est pas triste de cette tristesse humaine qui implique toujours un repli sur soi, car en lui l'espérance et l'amour sont victorieux de la souffrance.

Cette purification divine de l'amour d'amitié qui unissait le cœur de Joseph et le cœur de Marie serait-elle un des premiers fruits de l'Incarnation ?

Le premier fruit de l'Incarnation est pour Marie, et c'est normal ; c'est la purification radicale de son cœur ou, plus exactement, le fait que Marie ait été, grâce à une miséricorde prévenante, totalement préservée de la tache originelle²⁷. Saint Thomas, dans sa *Somme théologique*, n'a pas osé parler du mystère de l'Immaculée Conception, puisque l'Eglise ne s'était pas prononcée. Le père Mandonnet, un Dominicain qui était un bon historien (on ne pouvait pas le soupçonner d'avoir des intuitions mystiques) et qui connaissait très bien ce que dit saint Thomas dans la *Somme*, ajoutait que saint Thomas

fique de la souffrance se manifeste davantage à lui. L'homme ne découvre pas cette signification au niveau humain, mais au niveau de la souffrance du Christ. Mais, en même temps, de ce plan où le Christ se situe, ce sens salvifique de la souffrance descend *au niveau de l'homme* et devient en quelque sorte sa réponse personnelle. C'est alors que l'homme trouve dans sa souffrance la paix intérieure et même la joie spirituelle. » Et n° 27 : « *Surmonter le sentiment de l'inutilité* de la souffrance, impression qui est parfois profondément enracinée dans la souffrance humaine, devient une source de joie. » Le fruit de la conversion d'hommes comme François d'Assise ou Ignace de Loyola « est non seulement le fait que l'homme découvre le sens salvifique de la souffrance, mais surtout que, dans la souffrance, il devient un homme totalement nouveau » (n° 26).

26. Ro 4, 18.

27. Voir ch. 7, note 19.

devait sûrement, étant donné son amour pour Marie, prêcher le mystère de l'Immaculée Conception dans ses sermons ! C'est très possible ; mais dans la *Somme*, il montre que si Marie, en raison d'une miséricorde de prévenance, n'a jamais eu dans son âme la tache du péché originel, elle en a cependant connu les conséquences dans sa nature humaine jusqu'à l'Annonciation, et que c'est seulement au moment de son *fiat* qu'elle est devenue immaculée par rapport à ces conséquences du péché²⁸. Saint Thomas voyait là le premier effet de l'Incarnation en Marie, et c'est très beau. Ainsi, le premier effet de l'Incarnation aurait été pour Marie, sous forme de la purification radicale de son âme par rapport à toutes les conséquences du péché originel. N'y a-t-il pas là une intuition qu'on peut garder en la corrigeant et en allant plus loin ? Marie est immaculée dès sa conception, comme l'Eglise nous l'enseigne, mais au moment de l'Incarnation, quand elle a dit son *fiat* et que le Verbe est « devenu chair » en elle, il y a eu sûrement un fruit de cette présence du Verbe incarné en elle, comme un don très particulier pour elle. Ce don ne serait-il pas pour Marie d'être celle qui, portant la source de toute grâce, la source de la grâce chrétienne, va pouvoir coopérer à cette source ?

De fait, on voit que cela se réalise d'abord à l'égard d'Elisabeth et de Jean-Baptiste, puis à l'égard de Joseph. On est en présence d'un amour d'amitié, d'un amour d'époux et d'épouse radicalement purifié dans une totale pauvreté, pour que l'amour du Père puisse s'exercer pleinement et d'une façon plus parfaite que si Marie et

28. Voir *Somme théol.*, III, q. 27, a. 3, c. et ad 3.

Joseph vivaient seuls, chacun de son côté. Leur amour d'amitié permet une docilité encore plus grande à l'Esprit Saint. C'est, dans leur cas, une marche vers une sainteté plus grande, puisque cela permet à l'amour divin de s'incarner dans toute la sensibilité de Marie et de Joseph, en respectant leur don plénier à Dieu dans un esprit de virginité, dans une docilité plénière à l'Esprit Saint et, pour cela, dans un esprit de pauvreté. On est en présence d'une première communauté qui est l'ultime communauté de l'Ancien Testament et qui dispose parfaitement à la grâce chrétienne. Quand Joseph reçoit de l'ange l'ordre, la mission, de jouer le rôle d'époux et de père, il comprend que l'alliance d'époux et d'épouse n'est pas brisée mais qu'elle prend, avec la maternité divine de Marie, une nouvelle dimension ; et cette nouvelle dimension, c'est que Marie peut demander à l'enfant Jésus qu'elle porte en elle de rayonner sur Joseph.

Marie a eu cette expérience dans le mystère de la Visitation ; son acte de charité fraternelle à l'égard d'Elisabeth, l'Esprit Saint s'en sert, grâce à la présence de l'enfant Jésus qu'elle portait en elle, pour sanctifier le petit Jean-Baptiste. Elisabeth elle-même a reçu le fruit de cette sanctification et, à partir de là, elle a été éclairée sur Marie : « Bénie es-tu entre les femmes, et béni le fruit de ton ventre ! Et d'où m'est-il donné que vienne vers moi la mère de mon Seigneur ? (...) Et bienheureuse, celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! »²⁹ Marie a expérimenté divinement cette présence de l'enfant Jésus en elle, cette présence capable de purifier, de sanctifier le petit Jean-Baptiste et

29. Lc 1, 42-45.

sa mère. Quand Marie a retrouvé Joseph – « Joseph fit comme l'ange lui avait prescrit. Il prit avec lui son épouse » –, n'y a-t-il pas eu à ce moment-là quelque chose de très mystérieux qui a lié d'une manière encore plus profonde le cœur de Joseph au cœur de Marie, quelque chose qui les a liés dans une amitié encore plus libre et plus forte, à travers et dans la présence de Jésus ? Ce que l'Esprit Saint avait réalisé pour Elisabeth, l'Esprit Saint ne doit-il pas le réaliser d'une manière toute particulière pour Joseph ? Joseph sait qu'elle est la Mère de Dieu, il le sait par l'ange ; mais en rencontrant Marie et en la « prenant chez lui », il va le « savoir » d'une manière beaucoup plus intime, beaucoup plus profonde, d'une manière très personnelle et individuelle. L'Écriture ne nous dit rien de cette nouvelle rencontre, mais n'est-ce pas à nous de comprendre ?

« Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse... »³⁰ « Ton épouse » : elle l'est doublement puisque, choisie une première fois par Joseph, elle est choisie de nouveau par Dieu alors que les événements semblaient avoir annulé ce magnifique projet. On retrouve bien ici l'épreuve d'Abraham à l'égard de son fils Isaac : Dieu demande à Abraham d'offrir l'œuvre qu'il avait faite jusque-là. A Joseph aussi, Dieu demande d'offrir l'œuvre qu'il avait faite jusque-là, et de l'offrir radicalement ; c'est-à-dire de l'offrir non pas en grinçant des dents ni en murmurant, mais de l'offrir en allant jusqu'au bout de son amour pour Marie et pour son Dieu. C'est quelque chose de très grand dans la sainteté de Joseph.

30. Mt 1, 20. Le texte grec dit *gunaika* (cf. ch. 7, note 4).

A partir de là, à partir de cet amour nouveau pour Marie, un autre amour nouveau naît dans le cœur de Joseph : son amour pour l'enfant Jésus, fils véritable de celle qui est son épouse. Cet Enfant que le Père lui donne et engendre avec elle, Marie l'aime... et tout ce qui est à Marie est à Joseph dans la lumière de sa consécration à Dieu (c'est-à-dire « si tel est le bon plaisir de Dieu »). Et voilà que le Père a reçu l'acte d'abandon de Joseph, son acte de remise totale, et il veut qu'il coopère à sa manière à l'œuvre réalisée en Marie par l'Esprit Saint.

Sachons que chaque fois que nous remettons tout à Dieu dans cette simplicité et cet absolu, il y a toujours une réponse de Dieu infiniment plus grande, une réponse qui vient confirmer et tout reprendre en allant infiniment plus loin. Nous devons demander à saint Joseph de nous faire vivre ce secret.

L'édit de César et l'arrivée à Bethléem

Une autre épreuve attend Joseph : le fameux édit de César³¹. Dieu qui, dans sa Sagesse et sa Providence, connaissait tout et avait envoyé l'ange auprès de Marie, n'aurait-il pas pu faire que l'édit de César ait lieu avant ce moment-là, ou après ? Non ; Dieu savait ce qu'il faisait en laissant l'édit de César paraître au moment où Marie attend la naissance de son fils. Joseph, dans sa prudence éclairée par l'Esprit Saint, comprend qu'il doit partir pour Bethléem, la ville de David, avec Marie. Elle

31. Lc 2, 1.

aussi, sans doute, est de la race de David³², mais de toute façon elle aurait accompagné Joseph comme étant son épouse, et aussi parce qu'elle attendait l'enfant.

On ne dit rien sur ce voyage de Nazareth à Bethléem. La fatigue de Marie, l'aide de Joseph, tout cela se comprend sans peine. Mais ce voyage est sans doute permis aussi pour que l'intimité entre Joseph et Marie grandisse encore. C'est parfois dans des voyages comme cela, imprévus, dans des moments difficiles, que l'on peut se rencontrer de la manière la plus forte, et là Joseph peut montrer à Marie toute sa tendresse et l'aider. Comme il devait souhaiter d'être une fois dans une situation où il pourrait aider Marie ! Et la Providence lui permet de le faire dans cette attente. Il n'aurait pas pu l'aider de la même manière s'ils étaient restés à Nazareth ; c'est donc un peu pour lui aussi, cet édit de César. Et c'est beaucoup pour Marie, pour qu'elle attende l'enfant Jésus dans une plus grande solitude, pour que l'intimité entre elle et le tout-petit qu'elle porte puisse être plus grande. A Nazareth, elle aurait été entourée de sa mère, de ses proches ; grâce à l'édit de César, ils peuvent partir au loin, seuls.

Et quand ils arrivent à Bethléem, on ne prête aucune attention à cette jeune maman qui attend son enfant, et

32. D'après saint Jérôme, « Joseph est dit fils de David pour montrer que Marie descend également de David » (*Commentaire sur saint Matthieu*, I, 20, p. 81 ; cf. ci-dessus, note 20). Voir aussi SAINT THOMAS, *Somme théol.*, III, q. 28, a. 1, ad 2 et q. 31, a. 2, ad 1 (citant saint Jérôme et saint Augustin). De toute façon, si être de la race de David met bien dans le cœur de Joseph quelque chose de royal, Marie a en elle quelque chose d'encore plus royal et n'a pas besoin, pour cela, d'être de la race de David : elle est immaculée, et donc la plénitude de sa grâce la fait être, éminemment, « de la race de Dieu » (Ac 17, 29). Peut-être est-ce pour cela que l'Écriture ne dit pas qu'elle est de la race de David ?

d'une manière imminente. Les descendants de David manquent d'élégance, c'est le moins qu'on puisse dire (sans parler de la charité). Plus de place pour eux à l'hôtellerie, plus de place dans la salle commune : ils sont obligés de s'éloigner. Pour Joseph, c'est très dur et très humiliant. Il n'a pas dû accepter d'un seul coup de quitter ainsi Bethléem ! C'est très rude pour lui, parce qu'il est responsable de Marie et de celui qui va naître, qui est le fils de Marie mais dont lui aussi est responsable. Double responsabilité : à l'égard de l'enfant parce que Dieu l'a désigné pour cela, et à l'égard de Marie parce qu'il est son époux ; et Joseph, homme juste et prudent, prend à cœur cette double responsabilité. Il quitte donc la ville pour trouver un abri, y passer la nuit et y attendre l'heure de la naissance du Fils de Dieu.

Il fallait que Noël se passe dans cette solitude, pour que Joseph soit l'unique gardien du secret de Marie, la Vierge mère. Il fallait que Marie soit seule pour recevoir son fils, et dans cette pauvreté, afin de lui manifester tout son amour. Noël a été pour Joseph, pour Marie et pour l'enfant Jésus, un mystère de présence extraordinaire dans sa force et sa tendresse. Avant d'introduire les bergers auprès de Marie, puis les mages, Joseph connaît avec Marie une nouvelle intimité. En ces premiers moments de la présence de l'enfant Jésus, Marie est tout attentive à cet enfant, et Joseph épouse cette attention et y entre pleinement. C'est là qu'on découvre Joseph contemplatif, à l'école de Marie et en présence de l'enfant Jésus. Non seulement il a soin de ne pas troubler la contemplation de Marie, d'être gardien de ce silence et de cette intimité, mais il le *vit* lui-même ; il n'est pas spectateur mais témoin (le témoin étant celui qui *vit* du mystère dont il témoigne).

La prophétie de Syméon et ses réalisations

Puis Joseph accompagne Marie au Temple, pour la présentation de l'enfant et la purification. Joseph est là, et il entend le vieillard Syméon exulter de joie en reconnaissant qu'il n'a plus qu'à disparaître : « Maintenant, ô Maître, tu peux congédier ton esclave, selon ta parole, en paix, car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière qui se révélera aux nations et gloire de ton peuple Israël »³³.

C'est merveilleux, pour Joseph comme pour Marie, cette confirmation ! Mais immédiatement après, les ayant bénis l'un et l'autre, le vieillard Syméon se tourne vers Marie et lui dit : « Vois, cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction. Et toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que de bien des cœurs soient révélés les secrets ». Le glaive qui atteint le cœur de Marie atteint, par le fait même, le cœur de Joseph : il a eu le cœur blessé, prophétiquement. On oublie trop cela ; on voit la force de Joseph, on voit sa tendresse, mais il ne faut pas oublier qu'il a connu cette prophétie douloureuse.

Essayons de pénétrer un peu dans ce mystère. Si un glaive doit transpercer l'âme de Marie, ce glaive doit aussi transpercer l'âme de Joseph, autrement il ne serait plus l'ami. Les amis veulent porter ensemble la même souffrance, la même douleur, les mêmes exigences (chacun les portant à sa manière). Evidemment la prophétie est en premier lieu pour Marie, mais il est impossible que Joseph ait eu à son égard une « sainte indifférence » :

33. Lc 2, 29-32.

« Cela te regarde, c'est pour toi. J'ai bien vu que le vieillard Syméon te regardait et ne me regardait pas... » Ce serait quelque chose de complètement faux ! La prophétie de Syméon regarde l'enfant Jésus, dont Joseph est le gardien. Tout ce qui regarde l'enfant Jésus regarde donc Joseph, et tout ce qui blesse le cœur de l'épouse blesse le cœur de l'époux. Joseph a alors mieux compris qu'il était vraiment l'époux de Marie (comme l'ange le lui avait dit) et le père de celui qui était né d'elle, Jésus. Pas plus que Marie il ne pouvait savoir ce que représentait cette blessure par le glaive, mais pas plus qu'elle il n'en a eu peur. Sans savoir, bien sûr, jusqu'où irait la réalisation de la prophétie, il a compris que si ce glaive existait, c'était pour que leur amour aille plus loin, qu'il soit plus divin (car il y a une tentation permanente de s'arrêter à un exercice humain de l'amour, qui nous est plus connaturel)³⁴.

A propos de ce quatrième mystère « joyeux », saint Jean Eudes dit que cette prophétie qui regarde d'abord l'enfant Jésus – « Vois ! cet enfant est là... » –, s'achève dans le cœur de Marie – « et toi... » – et que, par le fait même, on peut dire que toutes les prophéties de l'ancien Testament qui regardent le Messie s'achèvent dans le cœur de Marie. C'est un très beau principe d'exégèse mystique par rapport à Marie. Ne pourrait-on pas y ajouter que cette prophétie qui regarde Marie s'achève mystiquement dans le cœur de Joseph ? Comment en serait-

34. Quand on vit la même souffrance, même si c'est dans le silence le plus total et, d'une certaine manière, l'absence, on s'unit plus profondément que si on était proche l'un de l'autre, vivant uniquement ce qu'on aurait soi-même déterminé dans la joie. La souffrance vécue ensemble, dans la même action de grâces et dans l'unité, approfondit les cœurs et permet à l'action de l'Esprit Saint d'aller beaucoup plus loin.

il autrement puisque Dieu les a unis comme l'époux et l'épouse ? Ne pourrait-on pas dire, alors, que toutes les prophéties de l'ancien Testament qui regardent le cœur de Marie nous aident à comprendre le cœur de Joseph ?

La première réalisation de cette prophétie douloureuse aura lieu après le passage des mages, quand Joseph devra emmener l'enfant Jésus en Egypte parce qu'on le poursuit. Et la seconde réalisation, ce sera quand l'enfant Jésus, âgé de douze ans, montera à Jérusalem pour la fête de la Pâque avec ses parents. C'était certainement pour Joseph une joie extraordinaire, de vivre cette Pâque avec l'enfant Jésus de douze ans. Mais lorsque Joseph et Marie quittent Jérusalem, l'enfant Jésus, sans rien leur dire, reste au Temple. Il y a là quelque chose d'inexplicable pour Joseph. Pour Marie aussi, mais peut-être plus encore pour Joseph à cause de l'autorité qu'il a reçue de Dieu : a-t-il manqué à son devoir, à sa responsabilité ? aurait-il dû être plus attentif ? Voilà ce qu'il pense. Et pourtant, il a fait ce qu'il devait faire... L'enfant Jésus n'aurait-il pas pu avertir ? cela aurait été tellement simple ! Marie aurait accepté, Joseph aurait accepté. Mais non, il fallait qu'il y ait cette très grande souffrance dans le cœur de Marie et celui de Joseph ; il fallait que l'un et l'autre coopèrent à leur manière à cette première œuvre apostolique de Jésus auprès des théologiens. C'est difficile, d'enseigner à des théologiens ! Il fallait que Jésus s'y prenne à l'âge de douze ans, pour pouvoir donner l'enseignement le plus humble qui soit, le plus pauvre, le plus doux : un enseignement par mode d'interrogation.

C'est étonnant, cette première prédication de Jésus, celle d'un enfant de douze ans qui interroge pour obliger ces docteurs de la Loi à aller plus loin, pour les éveiller

à quelque chose qu'ils avaient oublié ou ignoraient. Jésus veut les préparer (c'est une préparation lointaine, certes, mais toute miséricordieuse) à recevoir ce qu'il a « entendu de son Père »³⁵. Et pour cela il fallait que Joseph pâtisse avec Marie, afin de coopérer à sa manière. Acceptant de ne rien comprendre et offrant ses désirs les plus profonds, de nouveau il « espère contre toute espérance », comme Abraham. C'est la première réalisation du mystère de la Compassion ; Joseph la vit avec Marie. Anticipant en quelque sorte le mystère de la Croix dans cette absence incompréhensible, il est, par avance, uni à ce mystère et il en vit³⁶.

35. Jn 8, 26 ; cf. 12, 49. Bien peu d'entre ces docteurs le recevront... mais il y aura au moins Nicodème, dont on peut penser qu'il était ce jour-là dans le Temple à écouter Jésus.

36. Il y a un parallélisme impressionnant entre le « pourquoi » de Marie (« Pourquoi nous as-tu fait cela ? »), le « pourquoi » par lequel Jésus répond (« Pourquoi me cherchez-vous ? ») et le dernier « pourquoi », celui de la Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46 ; Mc 15, 34). De même entre le « *ton père* et moi, nous te cherchons » et la réponse de Jésus : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de *mon Père* ? » (Lc 2, 49). Et saint Luc souligne : « ils ne comprirent pas... » (2, 50). A ce « ton père » fait écho le « mon Père » de Jésus. Mais Joseph n'a pas pensé une seconde que Jésus corrigeait cette parole de Marie qui le désignait, lui. Parce que, à travers les paroles de Jésus, il adhère à la *personne* du Fils de Dieu, la réponse de Jésus a dû le plonger dans un grand silence, celui où l'Esprit Saint, « en nos cœurs, (...) crie : "Abba ! Père !" » (Ga 4, 6 ; cf. Ro 8, 15-16). Jean Paul II note qu'à travers cette réponse Jésus « dévoile à Marie et à Joseph, de façon inattendue et imprévue, le mystère de sa Personne, les invitant à dépasser les apparences et leur ouvrant des perspectives nouvelles (...). Marie et Joseph ne comprennent pas le contenu de sa réponse ni la façon, qui semble avoir l'apparence d'un refus, avec laquelle il réagit à leur inquiétude de parents. A travers cette attitude, Jésus veut révéler les aspects mystérieux de son intimité avec le Père ; des aspects dont Marie [et nous pourrions ajouter : Joseph] a l'intuition, sans savoir cependant les relier à l'épreuve qu'elle traverse » (Audience générale du 15 janvier 1997).

La vie cachée

Il faudrait aussi regarder la vie cachée de Joseph à Nazareth, depuis le retour d’Égypte jusqu’au moment où Dieu décidera que Joseph doit quitter cette terre. On ne sait rien de cette vie cachée, mais d’une certaine manière on sait tout en disant que c’est une vie « cachée avec le Christ en Dieu »³⁷. C’est une vie de prière, de contemplation, de travail (là on ne chôme pas, et c’est un travail bien fait, un travail qualitatif). C’est aussi une vie de charité fraternelle, cette extraordinaire charité fraternelle qui devait exister entre Marie et Joseph, ainsi qu’entre chacun d’eux et Jésus.

Ces années d’intimité à Nazareth constituent bien la trame de la vie de Joseph ; c’est là qu’on découvre ses vertus très cachées mais très profondes. Joseph est un contemplatif, c’est sûr³⁸. C’est un silencieux, à la fois parce qu’il est travailleur, parce qu’il est contemplatif, et parce qu’il aime intensément (le vrai silence provient de l’amour). Or on ne peut pas aimer intensément Marie sans entrer dans son silence, et la présence de l’enfant Jésus auprès de Joseph dans son travail l’a introduit dans un silence encore plus intime et plus profond. Joseph est un homme de silence qui allie merveilleusement la contemplation, le travail, la charité fraternelle et le service... Serviteur fidèle, serviteur doux, serviteur pauvre³⁹, il est entièrement donné dans ce service qu’il fait avec tant d’amour puisqu’il le fait pour Marie et pour l’enfant Jésus. Il doit exercer l’au-

37. Col 3, 3.

38. Voir ch. 6.

39. Voir ch. 6, p. 181.

torité⁴⁰, mais il sait que Marie, à cause de l'amour du Père et de Jésus pour elle, doit l'éduquer, lui, à une vie divine toujours plus profonde. Il reconnaît en Marie quelqu'un qui est plus proche de Dieu que lui, et c'est sa grande joie. Quand on aime profondément quelqu'un, on est heureux d'être enseigné par lui ; Joseph a été heureux d'être enseigné par Marie, et bien sûr par l'enfant Jésus, tout en gardant la responsabilité de cette Sainte Famille.

Comme c'est simple, la sainteté de saint Joseph ! Comme c'est proche du cœur de l'homme, et comme c'est grand, parce que c'est caché, c'est quelque chose qui se réalise dans le silence, dans le don total de lui-même, entièrement donné à Marie comme époux et acceptant d'elle et de Dieu cette pauvreté dans son cœur d'époux. Pauvreté pour aimer plus, mais pauvreté tout de même, qui lui est imposée par la sagesse de Dieu. Pour un homme c'est rude, mais si l'homme sait dépasser la pauvreté pour aimer plus, alors c'est grand. Joseph est l'époux par excellence et le père par excellence, père de Jésus dans une extraordinaire pauvreté, sans avoir aucun droit sur son fils, mais en se donnant entièrement à lui parce qu'il est le Fils bien-aimé que le Père lui a confié.

Dans ce don total de lui-même à Jésus enfant, Joseph est bien le « gardien » – *Redemptoris Custos*, « appelé à veiller sur le Rédempteur » –, comme il a été gardien de la virginité de Marie, la cachant non seulement aux yeux des hommes, mais même au démon, comme l'ont dit les Pères de l'Eglise. « Le prince de ce

40. Voir ci-dessous, ch. 3.

monde, écrivait déjà saint Ignace d'Antioche, a ignoré la virginité de Marie, et son enfancement, de même que la mort du Seigneur, trois mystères retentissants qui furent accomplis dans le silence de Dieu⁴¹. » Citant ce passage, Origène ajoutera : « La virginité de Marie (...) fut cachée grâce à Joseph, elle fut cachée grâce aux noces, elle fut cachée parce qu'on pensait qu'elle était mariée. Si elle n'avait point eu de fiancé et, comme on le pensait, de mari, cette virginité n'aurait jamais pu être cachée "au prince de ce monde" »⁴². Et saint Ambroise : « La virginité de Marie devait tromper le prince de ce monde, qui, la voyant unie à un époux, n'a pu se méfier de son enfancement »⁴³. Joseph cache ainsi la divinité de Jésus, que tous considèrent comme « le fils du charpentier ». Il semble donc qu'on puisse dire que Joseph a, durant toute la vie cachée, empêché le démon de s'infiltrer dans la Sainte Famille. C'est au désert que Jésus sera « emmené par l'Esprit pour être tenté par le diable »⁴⁴. Dans la maison de Nazareth il ne peut pas s'attaquer à Jésus – « Sur tes remparts, Jérusalem, j'ai posté des gardes... »⁴⁵.

41. *Lettre aux Ephésiens*, XIX, 1, Sources chrétiennes 10, 3^e éd. 1958, p. 89.

42. *Homélie sur S. Luc*, VI, 4, Sources chrétiennes 87, 1962, p. 145.

43. *Traité sur l'Évangile de S. Luc*, II, 3, p. 72.

44. Mt 4, 1.

45. Is 62, 6. Citons encore saint Jean Damascène. Marie, dit-il, est remise « aux mains d'un époux comme à un gardien de sa virginité, à Joseph, qui, jusque dans son âge mûr, mieux que tout autre gardait la Loi dans sa pureté. C'est chez lui que vivait cette jeune fille sainte et tout irréprochable, occupée des affaires domestiques, et sans rien savoir de ce qui se passait devant sa porte » (*Homélie sur la Nativité et la Dormition*, Première homélie sur la Dormition, § 6, Sources chrétiennes 80, Cerf 1961, p. 97).

3

LE SERVICE DE L'AUTORITE

A une époque comme la nôtre où beaucoup de désordres viennent de ce que l'on confond *autorité* et *pouvoir*, saint Joseph vient sans cesse rappeler au chrétien que l'autorité est un *service* que Dieu lui confie. Plus que tout autre, saint Joseph l'a exercée en serviteur pauvre, fidèle et doux. « Noble descendant de David », « lumière des patriarches », comme le disent ses litanies¹, Joseph est aussi serviteur, et « le serviteur n'est pas plus grand que son maître »², qui « s'est anéanti jusqu'à prendre la condition d'esclave »³.

En effet, il y a bien chez Joseph un mystère d'autorité, à l'intérieur d'une paternité toute divine. Comme le dit saint Paul, toute paternité vient du Père⁴, et Joseph, c'est la paternité du Père qui nous est donnée, d'une manière très pauvre mais en même temps très absolue.

1. Ci-dessous, p. 215.

2. Jn 13, 16 et 15, 20. Cf. Mt 10, 24 ; Lc 6, 40.

3. Phi 2, 7.

4. Eph 3, 15.

C'est là un des grands aspects du mystère de Joseph. Certes son lien avec Marie est encore plus important et est le fondement ; cependant Joseph reste toujours l'autorité, et en ce sens il est vraiment celui qui achève tous les patriarches.

L'autorité du père

Les trois premiers patriarches : Abraham, Isaac et Jacob, représentent la première Alliance, qui est une alliance avec des *pères*. Cela, c'est très compréhensible, parce que dans la Très Sainte Trinité, c'est le Père qui est la source de tout amour. Mais comme, dans la première Alliance, rien n'est parfait, cette triple alliance avec les pères va être complétée par l'alliance avec Moïse ; celle-ci reste enracinée dans les pères, mais Moïse est *législateur*. Enfin le peuple d'Israël réclamera une troisième modalité d'alliance, avec les *rois*. Les hommes ont beaucoup de peine à comprendre l'autorité du père, et c'est une des attaques les plus nettes du démon dans le monde d'aujourd'hui : ne pouvant pas supporter l'autorité du père il veut la détruire, et pour cela tuer le cœur du père. On sait la place que tient, dans la psychanalyse freudienne, le « meurtre du père »... Et une fois qu'on a tué le père, on tue la mère, parce que la mère ne peut être gardée que par le père ; elle ne peut plus être mère si elle n'est pas gardée par le père.

Dieu avait donc voulu que la seule autorité, pour son peuple, soit la paternité ; mais le peuple d'Israël s'est laissé prendre par la séduction du Pharaon, il s'est laissé séduire par l'Egypte (qui représente symboliquement le bien-être et l'efficacité). Il a donc été nécessaire

de remettre Israël, par la Loi, devant sa véritable vocation : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi. (...) Tu ne te prosterner pas devant eux et tu ne les serviras pas »⁵. « Tu aimeras Yahvé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir⁶. » « Tu aimeras ton prochain comme toi-même⁷. » Le peuple d'Israël, à cause de la dureté de son cœur, oublie que l'amour qui unit les fils au Père doit suffire... Alors Dieu, qui ne se lasse jamais⁸, lui « envoie Moïse comme chef et rédempteur »⁹, pour lui donner de sa part une Loi dont la première exigence est l'adoration.

Moïse représente une autorité très différente de l'autorité paternelle ; c'est une autorité beaucoup plus visible, tellement visible qu'au bout d'un certain temps le peuple d'Israël ne verra plus que l'autorité de la Loi. Là est le drame. Si Israël avait été plus fidèle à l'autorité paternelle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, si la Loi avait été davantage relativisée et non pas vue comme un absolu, les Juifs auraient pu recevoir le « rejeton de David », descendant d'Abraham, ils auraient pu reconnaître en Jésus le Messie. C'est la Loi *prise comme un absolu* qui les en a empêchés.

Moïse, « le serviteur de Yahvé »¹⁰, qui « a trouvé grâce à ses yeux »¹¹, est très grand ; ce sont ses disciples qui ont été insupportables. Moïse est un homme mer-

5. Ex 20, 3 et 5.

6. Deut 6, 5.

7. Lev 19, 18.

8. Voir Jr 7, 13 et 25 ; 11, 7 ; 25, 3-4 ; 26, 5 ; 29, 19 ; 32, 33 ; 35, 14-15 ; 44, 4...

9. Ac 7, 35. Cf. 1 Sam 12, 6.

10. Nomb 12, 7 ; Jos 1, 1-2. 7, etc.

11. Voir Ex 33, 12-17 ; Nomb 12, 6-8 ; Sir 45, 4, etc.

veilleux que Dieu a suscité pour redonner à son peuple le sens de sa vocation par l'*adoration*. C'est en effet par l'adoration que le peuple d'Israël aurait dû redécouvrir le sens de sa vocation et, par le fait même, l'autorité paternelle, parce que seule l'adoration peut nous donner le sens de l'autorité de Dieu-Père, source de toute vie et de tout amour. Cette autorité paternelle est évidemment au-delà de la Loi ; elle peut, certes, donner des commandements individuels, mais elle n'est pas proprement et formellement à l'origine de la Loi. Elle est plus que la Loi ; c'est une loi vivante, puisque c'est l'Amour. Mais le peuple d'Israël, en raison de son infidélité, a besoin d'une loi écrite, d'une autorité juridique, que Dieu donne par l'intermédiaire d'un législateur.

Enfin, dans son désir de gloire, le peuple d'Israël a réclamé un roi¹², une autorité royale, alors que Dieu aurait voulu que la seule autorité fût celle du père...

Ce survol de l'histoire d'Israël, avec la distinction des trois autorités successives : paternelle, légale et royale, doit nous aider à comprendre le rôle de Joseph dans l'Eglise. Dans la nouvelle Alliance Dieu reprend tout radicalement, et il reprend tout dans une famille. L'économie divine est liée à la famille. Nous, nous aurions pensé que la reprise devait se faire au désert... Au milieu de notre vie quotidienne avec ses multiples activités, il nous arrive de rêver du désert. Le désert exerce sur nous une séduction : « Si j'étais seul, je pourrais adorer Dieu, je pourrais vraiment vivre cette alliance d'amour... ». Mais non : Dieu veut tout reprendre à l'intérieur d'une famille.

12. 1 Sam 8, 5 ; 12, 12.

Et ce qu'il y a d'extraordinaire dans la Sainte Famille, c'est que tout y est repris par la Femme. L'Alliance nouvelle se fait dans le cœur de Marie, alors que l'Alliance première s'était faite dans le cœur d'Abraham. Abraham est père dans sa foi qui le justifie¹³. Si sa paternité est bien « divine », et doublement – en raison de *sa* foi et à l'égard de *notre* foi (il est « le père des croyants »¹⁴) –, cependant sa paternité selon la chair et le sang est miraculeuse, elle n'est pas en elle-même « divine ». Le fruit de cette paternité est le « fils de la promesse », mais il n'est pas le Fils de Dieu. L'Alliance nouvelle a une exigence beaucoup plus profonde : il faut qu'elle se termine au mystère même du Fils de Dieu. C'est pourquoi elle se réalise dans une maternité virginale, divine, pour montrer l'au-delà de la chair et du sang ; mais cet au-delà ne va pas *contre* la chair et le sang. La nouvelle Alliance se réalise dans une incarnation. Si Dieu reprend tout, il ne supprime rien de ce qu'il avait fait précédemment. Marie doit vivre une maternité divine dans sa foi et selon la chair.

La Sainte Famille représente donc une reprise radicale dans le cœur de Marie ; et Marie est gardienne de l'autorité paternelle, qui avec elle reprend toute sa force. Il y a donc un ordre qui n'est plus le même. Il faut être très attentif au fait que dans l'ancienne et la nouvelle Alliances on retrouve les mêmes éléments, mais selon un ordre différent. L'ordre du Saint-Esprit est un ordre d'amour et non un ordre de logique cartésienne ; la logique du Saint-Esprit, c'est l'amour s'épanouissant selon un ordre de sagesse. Tout est repris par le cœur de

13. Gn 15, 6 ; Ro 4, 3-22.

14. Cf. Ro 4, 16 ; Ga 3, 7-9 ; Ja 2, 21, etc.

Marie, et l'autorité paternelle de Joseph s'inscrit dans le cœur de Marie. Il y a là quelque chose de tout à fait nouveau : l'autorité paternelle est liée au mystère d'une source, d'une fécondité maternelle qui vient directement de Dieu. Dans sa maternité virginale Marie est immédiatement reliée au Père ; c'est en lui qu'elle est « source ».

Essayons de comprendre cette autorité paternelle de Joseph. Elle est beaucoup plus grande que celle des patriarches, puisqu'il a eu autorité sur le Fils de Dieu. En effet, l'autorité est plus ou moins grande selon les personnes à l'égard de qui elle s'exerce. N'est-ce pas pour cela que l'Écriture nous dit que « le Seigneur glorifie le père dans ses enfants »¹⁵ ? On voit alors quelle a pu être l'autorité de Joseph, qui sera glorifié par le sacerdoce du Christ, par le Fils bien-aimé du Père ! Joseph a autorité sur celui qui est le Fils bien-aimé. Et pourquoi ? Parce qu'il est lié à Marie. On voit la différence entre la relation d'Abraham et de Sara, et celle de Marie et de Joseph... Marie est celle qui est la Femme, celle qui est totalement relative à Dieu, immaculée, toute pure, tout aimante. Parce qu'elle est totalement reliée à Dieu, elle est plus femme que n'importe quelle autre femme. Elle a un cœur plus tendre, plus aimant, plus capable d'aimer, et est donc liée à Joseph plus que n'importe quelle autre épouse n'a été liée à son époux. Elle lui est liée de façon beaucoup plus profonde, beaucoup plus forte, et l'autorité de Joseph vient de ce lien avec Marie et de cette intimité voulue par Dieu entre eux. En ce sens on pourrait presque dire qu'elle est « médiatisée » par Marie, mais en même temps c'est une autorité qui représente directe-

15. Sir 3, 2.

ment celle du Père. C'est donc une autorité qui, d'une certaine manière, a son absolu, et c'est peut-être cela le secret de la médiation de Marie : c'est qu'elle ne relativise rien. Nous, nous sommes habitués aux médiateurs qui relativisent ce dont ils sont médiateurs en s'imposant eux-mêmes. La médiation de Marie est si peu de ce genre-là que Marie elle-même peut, en même temps, être soumise à l'autorité de Joseph. L'autorité de Joseph lui vient de Dieu par Marie, et Marie est soumise à Joseph...

Les deux secrets

Joseph est premièrement l'époux de Marie. C'est la première révélation qui nous est faite. Il est relatif à Marie, et elle est relative à lui. On ne sait pas comment s'est faite cette rencontre mais elle a eu lieu et elle est telle que Marie est « fiancée à Joseph » : une rencontre si absolue que, de fait, ils s'aiment et se sont choisis mutuellement. Lequel des deux a choisi l'autre le premier ? Si nous nous en tenons au conditionnement normal du peuple d'Israël en ce temps-là, c'est Joseph qui a choisi Marie, et Marie a répondu en lui confiant un premier secret, celui de sa consécration¹⁶. Le choix de Joseph ne pouvait donc être que l'œuvre du Saint-Esprit, et Joseph a eu là une audace extraordinaire. Il ne savait pas très bien ce qu'il faisait, et en même temps il savait que c'était une grâce extraordinaire. Vivant dans la foi, il pressentait qui était Marie, et devait le pressentir très

16. Voir ch. 2, p. 84.

profondément, puisqu'elle lui avait révélé sa totale consécration à Dieu. L'Eglise a tenu à maintenir cette vérité en fêtant la Présentation de Marie au Temple. Historiquement nous ne savons rien, nous n'avons à ce sujet aucun détail¹⁷, et la manière dont les peintres ont représenté la Présentation de Marie au Temple, si admirable soit-elle, reste de l'ordre de la dévotion. Mais dans la foi nous devons affirmer que Marie s'est consacrée totalement à Dieu, selon son bon plaisir. Or *ce secret de Marie a été communiqué à Joseph*, parce qu'autrement il n'aurait pas pu choisir Marie en vérité. Il devait savoir que tout son être était remis à Dieu, sinon il y aurait eu « erreur sur la personne », comme dirait le Droit canon. Or il ne pouvait pas y avoir erreur sur la personne, parce que Joseph n'avait qu'un seul désir : faire pleinement la volonté de Dieu ; et quand on veut faire pleinement la volonté de Dieu, et qu'on ne veut *que* cela, Dieu nous éclaire et nous fait comprendre la vérité.

Le réalisme de l'amour demande d'aller jusque-là. Marie est un être unique. Quand on pense au mystère de l'Immaculée Conception ! Ce mystère n'a sûrement pas été révélé explicitement à Joseph ; mais il lui a été révélé que Marie était unique pour Dieu, qu'elle était le trésor de Dieu et que Dieu l'aimait d'une manière telle qu'en elle toute la création était reprise. Quand on aime, on a des audaces extraordinaires. Devant cette révélation de Marie, Joseph a eu l'audace extraordinaire de continuer et de dire « oui ». Il y a eu un *fiat* mutuel. Ce qui est important, c'est de comprendre que Joseph, qui n'a pas

17. Ceux que donne le *Protévangile de Jacques* (apocryphe) ne nous avancent pas beaucoup. Voir R. LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, Lethielleux 1967, p. 58.

encore d'autorité, choisit Marie dans un acte libre. Et Marie éclaire Joseph. Dans l'humilité de son cœur, elle lui fait comprendre qu'elle est la plus pauvre de toutes les créatures, la plus petite. Elle ne lui dit pas : « Tu ne sais pas le trésor que tu prends chez toi ». Non, Marie dit au contraire : « Tu ne sais pas la pauvreté en laquelle je suis. Je ne m'appartiens plus et donc je ne peux me donner que comme une pauvre, quelqu'un qui, totalement relié à Dieu, ne s'appartient plus... »

Il a dû y avoir là un moment merveilleux que nous pouvons vivre dans la foi, la foi des tout-petits qui, à cause de leur petitesse, ont tous les droits. Il faut y pénétrer pour découvrir le cœur de Joseph, ce que l'Esprit Saint a mis dans son cœur à ce moment-là, son regard sur Marie – regard qui vient de Dieu puisque c'est Dieu qui a permis à Joseph de choisir vraiment Marie et de recevoir le secret de celle qui s'était totalement livrée à Dieu selon son bon plaisir. Joseph reçoit ce secret de la consécration de Marie, il le garde et *il prend Marie chez lui*.

Ensuite il y a un second secret, le rapt d'amour du mystère de l'Annonciation. Ce secret est pour Marie, qui est fiancée à Joseph. Dieu aime réaliser ses chefs-d'œuvre à travers des complications humaines parfois assez extraordinaires. Quand on voit comment s'est réalisé le mystère de l'Annonciation, on pourrait dire que l'ange aurait dû être envoyé à Marie avant qu'elle ne soit fiancée à Joseph : cela aurait été plus simple ! Mais Dieu a voulu qu'il en soit autrement : il fallait qu'elle lui soit promise et donnée, que Joseph l'ait pleinement acceptée. Il fallait que Joseph soit lui-même, par Marie, totalement consacré à Dieu, qu'il soit entré dans la pauvreté de Marie, qu'il ait accepté de recevoir ce don merveilleux

de Dieu, et de l'offrir à Dieu. *Joseph est celui qui offre toujours Marie*, et qui l'offre parce qu'elle lui est totalement donnée. En ce sens il vit éminemment le sacerdoce royal des fidèles.

Mais pourquoi, alors, Joseph ne peut-il pas être présent auprès de Marie quand l'ange lui annonce qu'elle sera la Mère du « Fils du Très-Haut » ? Il n'a pas à proprement parler « autorité » sur elle, mais n'est-il pas *responsable* d'elle, dans l'amour ? Si Marie doit être seule à ce moment-là, c'est que la communication de ce secret ne peut se faire que dans l'adoration contemplative ; or dans l'adoration contemplative on est toujours seul avec Dieu. C'est pour cela que Joseph ne peut pas être présent. Un secret comme celui qui est communiqué par l'ange est un secret de vie contemplative. C'est le secret même du Père, le Verbe, fruit de sa contemplation, qui est communiqué à Marie ; un tel secret ne peut donc être communiqué que dans le réalisme d'une foi toute contemplative, participation à la vie même de Dieu¹⁸. Certes, les liens de charité fraternelle qui unissent Marie à Joseph sont très grands, très « divins », ils sont comme le fruit ultime de l'ancienne Alliance, son terme ; mais l'attente radicale, la disposition ultime à la contemplation chrétienne, au premier moment de la nouvelle Alliance en le « Verbe devenu chair », reste l'adoration et le désir de contemplation.

Il faut souligner cela, parce qu'aujourd'hui on exalte souvent une *fausse* charité fraternelle – fausse parce que la véritable charité fraternelle, enracinée dans l'adoration aimante, en est le fruit le plus excellent. En

18. Voir M.-D. PHILIPPE, *L'Annonciation*, pp. 23 sq.

dégradant la charité, en la ramenant à un niveau humain, on ne considère plus que son aspect extérieur : l'efficacité des relations humaines qu'elle implique normalement. On tombe dans le quantitatif et on ne peut plus comprendre l'absolu de la solitude de celui qui adore avec amour et qui, par son adoration, porte le monde entier à Dieu. On pense alors que la présence de Joseph est nécessaire à l'Annonciation parce que Joseph, du point de vue communautaire, est l'autorité, la « partie principale » de cette communauté et devrait donc, pense-t-on, permettre à Marie d'être plus disponible à l'Esprit Saint.

Non. Du point de vue de Dieu, Marie est première ; c'est donc à elle, dans la solitude de son adoration aimante et contemplative, que le Père (par l'ange, pour laisser Marie plus libre) demande si elle accepte d'être la Mère du Fils du Très-Haut ; et ce second secret plonge Marie dans le silence. Mais l'ange lui donne un signe : « Et voici qu'Elisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi... »¹⁹. C'est toujours ce que fait Dieu : quand il nous met dans des situations très difficiles, il nous demande la coopération de notre prudence. Il donne à Marie un signe, non pas pour sa foi mais pour sa prudence. Or la prudence divine exige de garder les secrets de Dieu quand Dieu nous demande de les garder. C'est sûrement un des actes les plus éminents de la prudence chrétienne, et c'est une des choses les plus difficiles dans le monde d'aujourd'hui, qui est un monde de propagande... Beaucoup de journalistes sont des arracheurs de secrets ; à ces moments-là il faut une prudence

19. Lc 1, 36.

divine, une astuce extraordinaire : « Montrez-vous prudents comme les serpents et simples comme les colombes »²⁰. Cette prudence divine nous fait comprendre qu'on doit tout faire pour garder le secret ; Marie l'a compris même à l'égard de Joseph. Ce n'est pas un manque de confiance, c'est parce que Dieu le veut – cela relève des droits souverains de Dieu...

Et Dieu donne ce signe à Marie, pour Joseph : elle doit aller auprès d'Elisabeth, et rester là pendant trois mois. Il faut souvent penser à ces trois premiers mois de l'attente de Marie, parce que c'est quelque chose d'assez extraordinaire. Dieu demande cette pauvreté à Joseph, et il la demande à Marie ; car c'est rude, pour elle, de ne pas être avec Joseph. Elisabeth, c'est très bien, mais tout de même une vieille cousine, ce n'est pas Joseph ! Or il est pour Marie un soutien, une aide, un appui. Elle a une telle confiance en lui ! Mais il faut qu'elle soit privée de cet appui pour rester davantage dans le secret, en exerçant auprès d'Elisabeth la charité fraternelle.

L'épreuve de l'autorité

C'est quand Marie revient auprès de lui, à Nazareth, que Joseph s'aperçoit qu'elle attend un enfant ; et là encore, Marie se tait : elle ne peut pas communiquer le secret de Dieu. Elle est tellement liée à la contemplation du Père ! et la contemplation du Père a comme fruit le Verbe de Dieu... Marie vit le silence de la Très Sainte Trinité, cette communication d'amour dans le silence.

20. Mt 10, 16.

Liée à cette contemplation du Père, cachée dans ce silence de la Très Sainte Trinité, Marie, non seulement continue d'aimer Joseph, mais l'aime avec un amour encore beaucoup plus grand ; plus elle est unie à Dieu, plus elle aime Joseph. Mais elle ne peut rien lui dire ; tout ce qu'elle peut faire, c'est de supplier Dieu de l'éclairer. Ne serait-ce pas grâce à la prière de Marie que l'ange est venu éclairer Joseph ? Mais c'est aussi grâce à la prière de Joseph, à sa droiture et à son désir d'accomplir pleinement la volonté de Dieu.

On se trouve alors devant ce moment si émouvant que nous avons déjà regardé mais auquel nous revenons ici sous l'angle de l'autorité. Car chez cet homme prudent, et cet homme jeune, qui doute de son jugement, qui doute de sa prudence, on voit bien l'épreuve de l'autorité²¹. Joseph a été éprouvé dans son autorité et dans son

21. Ces deux grands fondements de l'Eglise que sont Joseph et Pierre (Pierre est « colonne » [cf. ch. 7, note 31], mais c'est aussi *sur lui* que Jésus bâtit son Eglise : cf. Mt 16, 18) se trouvent, dès le point de départ de leur gouvernement prudentiel, devant quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Pierre pose à Jésus la question : « Et lui [Jean], que va-t-il devenir ? » et Jésus répond : « Ne t'inquiète pas. Si je veux qu'il demeure, que t'importe ? » Pierre ne peut pas comprendre. Quand on commence à gouverner, on aime voir clair ; or la première chose que Jésus réclame de Pierre est d'accepter de ne rien comprendre – et, qui plus est, à l'égard de celui qu'il aime le plus ! Si c'était à l'égard de Thomas, de Philippe, ou de Jude, cela aurait été plus facile ; mais c'est à l'égard de Jean, de celui que Jésus aime tant... Quant à Joseph qui est le patriarche des patriarches, il est aussi un homme de gouvernement, un homme fidèle et très prudent. Il commence à avoir cette responsabilité qui est la plus grande de toutes : être gardien de Marie dans l'amour. Il a choisi Marie, et Marie l'a choisi, et il est responsable d'elle en face des hommes et en face de Dieu. Or la première chose qu'il constate est que Marie attend un enfant, et ne lui a rien dit. C'est encore plus difficile à accepter que ce que Pierre a accepté. Il est intéressant de voir que la prudence du chrétien responsable dans l'Eglise (prudence transformée par la foi sous la motion du don de conseil), se trouve en

amour pour Marie. Ce n'est pas une tentation, c'est une épreuve (ce qui est tout à fait différent), pour purifier son cœur, pour que son cœur devienne plus pauvre et se mette directement sous la conduite du Saint-Esprit. En effet, quand on exerce l'autorité, on a tendance à ne plus se fier qu'à sa propre prudence (au grand sens du mot « prudence »²²), parce que celui qui a l'autorité exerce éminemment la prudence. Marie laisse Joseph complètement libre ; elle se tait, elle garde le silence. Elle aime Joseph, elle le porte dans son cœur, mais elle ne dit rien. Comme Joseph aurait voulu que Marie dise quelque chose ! Mais elle ne dit rien, elle ne peut rien dire... Alors il faut que ce soit l'ange qui éclaire Joseph. C'est une purification pour le cœur de Joseph, mais cela montre aussi que Dieu lui laisse toute autorité. Si Marie avait dit à Joseph ce qu'il devait faire, l'autorité de Joseph se serait fondée sur le *dire* de Marie ; mais Dieu

premier lieu devant quelque chose d'incompréhensible ; or accepter quelque chose qui le dépasse est bien, pour quelqu'un qui doit gouverner, la chose la plus difficile à admettre. Pierre aurait pu dire : « S'il en est ainsi, je ne peux pas faire paître les brebis du Christ, puisque j'ignore ce qu'il va advenir de la brebis par excellence, Jean ; or "le bon pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent" » (cf. Jn 10, 14). Joseph, patriarche, se trouve aussi devant cette épreuve, et il faut voir la manière dont l'Esprit Saint creuse son cœur. L'Esprit Saint, qui est le « Père des pauvres », choisit toujours bien son moment. C'est au moment où il est fiancé à Marie, donc au moment de la ferveur du premier amour, que l'Esprit Saint creuse en lui une pauvreté dans son gouvernement à l'égard de celle dont il est responsable. Il doit accepter de ne pas comprendre. C'est une grande épreuve, mais une épreuve divine, donc en vue de quelque chose de positif. Quand Dieu nous éprouve, ce n'est jamais négatif, c'est toujours pour que nous allions plus loin dans l'amour. C'est cela qui est merveilleux dans le gouvernement divin. Quand un homme éprouve un autre homme, cela peut être négatif ; quand Dieu éprouve, ce n'est jamais négatif.

22. Voir ci-dessous, ch. 4, p. 137 sq.

veut ici que l'autorité de Joseph se fonde directement sur la sienne. Telle est l'autorité que Joseph doit exercer sur Marie.

Il est toujours très difficile de devoir exercer l'autorité sur quelqu'un de plus saint que soi. On se dit : « Puisqu'elle est plus sainte, elle reçoit des grâces et des lumières extraordinaires que je n'ai pas... » Non, Dieu ne veut pas cela, ce ne serait plus l'exercice de l'autorité. Mais Marie, plus sainte que Joseph, prie Dieu de l'éclairer directement pour que son autorité soit divine. C'est alors que l'ange vient éclairer Joseph. De même que Dieu avait envoyé l'ange Gabriel à Marie pour la laisser plus libre, de même ici il envoie « l'ange » à Joseph pour le laisser plus libre. Les anges sont là pour sauvegarder leur liberté²³.

Sous la lumière de Dieu, Joseph doit prendre lui-même la décision de garder Marie. Il y a là, de sa part, un nouveau choix²⁴, et dans cette réponse de Joseph à la volonté de Dieu sur lui on voit *la naissance de l'autorité de Joseph à l'égard du Fils de Dieu*.

23. Evidemment, si on ne croit plus aux anges, on ne comprend plus rien à cela. C'est là qu'on touche du doigt les contradictions du démon : le jour où l'humanité plaide la liberté, elle rejette les anges ; le jour où les théologiens ne voient plus que la liberté, ils rejettent les anges, en oubliant que les anges sont des frères aînés qui nous permettent de vivre dans une liberté plus grande. Grâce à ses intermédiaires, Dieu nous laisse la liberté. On le voit ici pour Joseph comme on l'a vu pour Marie.

24. Jusque-là, Joseph était lié à Marie pour elle-même. Désormais il y a un nouveau lien, avec Marie portant en elle le Fils de Dieu qui est *son* Fils. Il y a en Marie quelque chose de tout à fait nouveau : ce mystère de sa maternité divine. Joseph n'a pas choisi la Mère de Dieu, il ne le pouvait pas ; il pouvait seulement choisir Marie dans sa consécration à Dieu. Il fallait donc une grâce nouvelle pour qu'il puisse regarder Marie comme Mère de Dieu.

Joseph aurait pu dire : « Non, c'est impossible, on me met dans une situation fausse ». C'est ce qu'on aurait répondu aujourd'hui au nom de la sincérité : « Je ne peux pas. Tout le monde me considérera comme le père de cet enfant qui est vraiment le Fils de Dieu ; c'est impossible ». Mais l'autorité ne repose pas sur la sincérité ; il faut se le rappeler constamment, parce que constamment nous la jugeons au niveau de la sincérité et, de ce fait, nous ne comprenons plus rien ; l'autorité ne repose pas sur la sincérité, elle repose sur la vérité de l'ordre de la sagesse de Dieu sur nous.

C'est ce que Joseph a compris dans sa prudence éclairée par la foi. Il a compris qu'il fallait faire cet acte héroïque ; car c'était un héroïsme d'amour. Dans la joie certes, et une immense joie ; mais il peut y avoir un héroïsme de joie (il n'y a pas que des héroïsmes de douleur, il y a aussi, parfois, des héroïsmes de joie, des dépassements extrêmes qui nous sont demandés dans une très grande joie). Joseph fait un acte héroïque en prenant chez lui celle que Dieu a choisie pour être la Mère du Fils du Très-Haut, en prenant celle en qui l'Esprit de Dieu a œuvré, celle qui est habitée par Dieu, celle qui est aimée de cette manière unique. Joseph n'a pas été jaloux de Dieu ; il n'a pas considéré Dieu comme un rival qui lui aurait pris celle qui lui appartenait, sa fiancée.

En disant que « ce qui a été engendré en elle est de par l'Esprit Saint », l'ange souligne que Marie a obéi à l'Esprit Saint, qu'elle a obéi à une volonté de Dieu, et qu'à l'égard de Joseph elle reste exactement la même. Ce n'est pas elle qui a choisi d'être Mère de Dieu, c'est Dieu qui a choisi pour elle, et elle a accepté. L'ange permet donc à Joseph de recevoir et aimer Marie d'une

manière nouvelle mais en continuité avec son premier amour. Rien n'a été brisé (Dieu seul peut faire cela). Le premier lien est intensifié ; il prend une orientation nouvelle, mais dans une continuité, sans brisure. « Elle enfantera un fils, tu l'appelleras du nom de Jésus » : là – délicatesse merveilleuse de Dieu – l'ange donne à Joseph autorité sur l'enfant. Puisque cet enfant va naître « de par l'Esprit Saint », on pourrait concevoir que Joseph soit auprès de Marie gardien de la Mère et de la Vierge, mais que l'enfant Jésus soit entièrement et uniquement remis à Marie. Ce n'est pas parce que Joseph a choisi Marie pour être son épouse que, nécessairement, il aura autorité sur celui qui va naître de Marie sous l'action directe de Dieu. Cela ne va pas de soi, et c'est pourquoi l'ange souligne le rôle que Joseph devra jouer : « tu l'appelleras du nom de Jésus ». Chacune de ces paroles de l'ange a son poids²⁵ et nous fait comprendre la place que Dieu donne à Joseph. Donner un nom à l'enfant nouveau-né relève de l'autorité du père, et en faisant cela le père agit un peu comme instrument de Dieu ; car nommer un tout petit enfant, n'est-ce pas déjà l'orienter ? Et voici comment Joseph doit appeler l'enfant : « Tu l'appelleras du nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés ».

Joseph doit donc prendre chez lui Marie qui attend son Fils, et comprendre qu'il doit exercer l'autorité sur celui qu'elle mettra au monde sous l'action de l'Esprit Saint. Il devra exercer sur lui une autorité de père, dans la foi, dans l'espérance et la charité. Il devra donc l'éduquer et être responsable de lui.

25. C'est normal : un ange ne bavarde pas, puisque sa mission se réalise à l'intérieur de sa contemplation.

Autorité et pauvreté

Joseph entre alors dans une nouvelle pauvreté, et on peut dire qu'il représente l'alliance de l'autorité et de la pauvreté. Là est peut-être le point principal qu'il faudrait creuser, à savoir que *la nouvelle Alliance réalise l'autorité dans la pauvreté*. Laisser passer Dieu devant nous, ne pas nous arrêter à notre propre jugement, voilà l'exigence de la pauvreté. Nous sommes riches en fonction de notre propre jugement, tandis que nous sommes pauvres quand nous laissons Dieu passer devant nos opinions, nos désirs, nos projets, nos aspirations... Pensons à saint Jean-Baptiste au désert : il laisse l'Agneau passer devant lui²⁶. Joseph, lui, est dans un désert très particulier, mais ce désert de son cœur est tout de même un grand désert ; quand Joseph est dans l'angoisse, quand il ne sait plus ce qu'il doit faire, n'est-ce pas un terrible désert ? Il aime Marie, et devant ce qu'il a constaté il ne peut pas la prendre chez lui... Que faire ? On voit bien le désarroi de cet homme juste qui reste fidèle à Marie et qui est dépassé par les événements. C'est une très grande pauvreté, pour un homme, d'accepter une situation qui le dépasse complètement. Or exercer une autorité « divine », c'est accepter d'être placé dans une situation où, de fait, les événements nous dépassent tout le temps. C'est l'autorité du pauvre, de celui qui, au lieu de chercher à dominer comme on le fait facilement, n'exerce son autorité que comme un service d'amour, sans avoir aucun droit (et donc sans avoir aucun pouvoir).

Ainsi, il est l'époux de Marie tout en étant complètement dépouillé en tant qu'époux. Dans le sacrifice

26. Cf. Jn 1, 29-30.

qu'il fait de son lien avec Marie (quand il s'aperçoit qu'elle est enceinte), c'est l'espérance même de son cœur d'époux qui est offerte.

Mais c'est cette pauvreté, précisément, qui lui permet de demeurer l'époux de Marie. Ce qui aurait pu être vécu comme une brisure est vécu comme un lien nouveau. Seuls les pauvres peuvent comprendre cela. Il y a des événements qui peuvent être interprétés comme des ruptures, ou au contraire comme des moyens divins permettant d'aller plus loin. C'est ce qu'a été pour Joseph le mystère de l'Annonciation : un moyen que Dieu lui donnait pour aller plus loin. Il y a eu un moment où Joseph s'est demandé si c'était la volonté de Dieu. Mais comprenons bien : cela n'a pas été une tentation à laquelle il aurait succombé ; il s'est simplement demandé ce qu'était la volonté de Dieu sur lui. Puis, dans un premier temps, il a choisi la pauvreté, il a résolu de s'effacer ; et, dans un second temps, quand l'ange lui dit de dépasser cette crainte – « Ne crains pas de prendre chez toi Marie, *ta* femme » –, il « fait ce que l'ange lui a prescrit », mais dans un véritable choix : il *choisit* de la prendre et de garder son secret, ce secret communiqué dans le silence. Sans doute y a-t-il eu un sourire de Marie à Joseph. Elle ne pouvait pas lui communiquer elle-même le secret, mais Joseph pouvait lui parler ; il pouvait lui dire qu'il avait eu un songe, un message de l'ange, qu'il avait été secoué pendant la nuit et qu'il avait tout compris. Joseph est alors source de joie pour Marie, parce qu'il est docile à la volonté de Dieu. Et Joseph *reçoit Marie*, il la reçoit chez lui, comme Jean plus tard recevra Marie chez lui²⁷.

27. Jn 19, 27. Cf. ch. 7, p. 184 sq.

Jean-Baptiste, Joseph et Jean, trois relations différentes avec le mystère de Marie, avec son silence, avec son secret. Mais l'autorité, c'est Joseph. C'est lui qui a eu l'autorité, dans une très grande pauvreté. Il a été gardien du secret de Marie. La plus grande œuvre de l'autorité, c'est de garder le secret de Dieu ; et c'est ce qui exige le plus de force, pour permettre à l'œuvre de Dieu de se réaliser pleinement.

C'est ici qu'il faudrait comprendre les différentes étapes de ce silence de Joseph. Il garde le secret pour permettre à Marie d'attendre son enfant dans la paix ; il permet la paix dans le cœur de Marie – l'autorité doit toujours pacifier. Et il permet à Marie, la petite Vierge Mère, d'attendre son Fils dans la joie.

Ensuite Joseph accompagnera Marie à Bethléem. Là, l'exercice de son autorité se manifeste d'abord dans la décision qu'il prend de se rendre à Bethléem à cause du recensement : « Tous allaient se faire recenser, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, vers la Judée, vers la ville de David, qui s'appelle Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David – pour se faire recenser avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte »²⁸. Il y a là un acte d'autorité de la part de Joseph, acte d'autant plus courageux que, « comme ils étaient là, furent révolus les jours où elle devait enfanter »²⁹. Malgré cela, à l'approche de la naissance, Joseph prend la responsabilité d'emmener son épouse à Bethléem. Il respecte l'édit de César – « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est

28. Lc 2, 3-5.

29. Lc 2, 6.

à Dieu »³⁰. Joseph aurait pu considérer qu'étant donné les circonstances particulières de cette naissance, il pouvait se dispenser d'obéir à l'édit de César... mais ces édits devaient être quelque chose de très impératif. Et s'il prend cette responsabilité, c'est parce qu'il pense qu'il doit accepter cette obéissance malgré les circonstances qui, humainement parlant, l'auraient exempté de ce recensement. Joseph obéit à l'édit, et Marie obéit à Joseph. Joseph a ici une triple autorité : en tant qu'il est fils de David, en tant qu'il est choisi par Dieu, et en tant qu'il a choisi Marie comme épouse.

Une fois arrivé à Bethléem, Joseph va pâtir profondément dans son autorité de père : rejeté par ceux qui, comme lui, sont descendants de David, il n'a plus qu'à abriter Marie dans une étable, une grotte réservée aux animaux, pour qu'elle y mette au monde « ce tout-petit que [les descendants de David], dans leur manque de foi, ont jugé méprisable »³¹. Par là Dieu éprouve l'autorité de Joseph pour qu'il l'exerce dans la douceur.

Il l'exerce aussi dans la discrétion la plus totale. Quand les sages venus d'Orient, arrivés « au lieu où était l'enfant », pénètrent dans la maison, ils n'ont de regard que pour Jésus et Marie : « entrés dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa Mère et tombèrent, prosternés, devant lui »³². Joseph, ils ne le voient même pas. En cela il est bien déjà l'enfant³³ de Marie qui, chaque fois que Dieu ne lui demande pas de se manifester, reste

30. Mt 22, 21 ; Mc 12, 17 ; Lc 20, 25.

31. SAINT AMBROISE, *Traité sur l'Évangile de S. Luc*, II, 44, p. 93.

32. Mt 2, 11.

33. Voir ci-dessous, ch. 7, p. 195.

si cachée³⁴... Aux « petits », Joseph est moins caché : les bergers le voient³⁵. « Père, dira Jésus, je te rends grâce d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux tout-petits »³⁶. N'est-ce pas comme cela que Dieu a regardé saint Joseph ? Il est vraiment de la race des « tout-petits »... et c'est cela qui fait sa grandeur.

A Noël, donc, la pauvreté de Joseph n'est plus seulement pour son cœur d'époux, mais aussi pour son cœur de père. Le pauvre, c'est celui qui *permet* que certaines choses se fassent, mais sans jouer lui-même aucun rôle, sans rien « faire » lui-même. Que tout se fasse en sa présence comme s'il y était pour quelque chose alors qu'il n'est rien. C'est très difficile, de voir une œuvre se réaliser sans qu'on n'ait rien fait alors que, normalement, on aurait pu coopérer et que tout le monde nous considère comme y coopérant ! Il y a là une pauvreté extrêmement profonde. Nous sommes tellement sensibles au fait d'avoir une responsabilité visible, une charge, une fonction... et nous avons beaucoup de peine à être pauvres dans la fonction que Dieu nous donne. Parfois il nous faut accepter que les choses qui devraient se faire avec nous se fassent sans nous, et par l'intermédiaire de quelqu'un qui, apparemment, n'a rien à voir avec cela. Là, dans le cas de Joseph, celui qui a agi à sa place, c'est le Saint-Esprit ! et donc c'est infini. A la place de Joseph, aurions-nous gardé le silence ? Car c'est une

34. L'Eglise aimant appliquer à Marie les paroles qui concernent la Sagesse, on peut sans doute lui appliquer ces versets de Job : « Elle se dérobe aux yeux de tout vivant, elle se cache aux oiseaux du ciel (...). C'est Dieu qui discerne son chemin, et lui connaît son lieu » (Jb 28, 21 et 23).

35. Lc 2, 16.

36. Mt 11, 25 ; Lc 10, 21.

pauvreté, de garder le silence : on aime tellement raconter ses petites histoires...

Joseph garde le silence et il n'y a en lui aucune amertume. Il a au contraire une grande joie d'être celui qui accompagnera Marie et Jésus pour les cacher, les garder au sens fort.

Joseph devra ensuite décider de partir pour l'Égypte, puis de revenir à Nazareth. Dans les deux cas Dieu, par l'ange, lui donne un ordre, et c'est dans cette lumière qu'il exerce son autorité de père et d'époux, autorité qui s'appuie sur son amour pour Marie, et qui provient de sa docilité totale à la volonté du Père.

Cette dépendance totale à l'égard du Père des cieux dans l'exercice de son autorité, Joseph en fera aussi l'expérience, d'une manière très purifiante, dans le cinquième mystère « joyeux »³⁷. Après quoi l'Écriture nous

37. Pour la première fois depuis la naissance de Jésus, Joseph et Marie se retrouvent seuls. Ils ne s'accusent pas l'un l'autre, comme on aurait fait humainement : « Tu aurais dû me prévenir ! tu aurais pu me le dire ? je croyais qu'il était avec toi », etc... On voit ce qu'aurait été le dialogue dans un foyer ordinaire. Ici il y a un grand silence d'amour. Mais l'inquiétude, la souffrance étreignent leur cœur, parce qu'ils ne comprennent pas cette attitude de l'enfant Jésus, et ils ne *peuvent* pas la comprendre. Si Jésus les avait prévenus, s'il leur avait dit : « Acceptez que pendant quelques jours je reste auprès des docteurs de la Loi, et veillez avec moi pendant ce temps-là », ils l'auraient accepté très facilement, avec beaucoup d'amour. Mais il n'a rien dit. C'est toujours cela qui est le plus dur quand on souffre : ne pas comprendre la signification de la souffrance. Et pour le cœur d'un homme c'est particulièrement dur, parce qu'un homme veut voir clair, un homme aime comprendre ce qui se passe. Il y a donc eu pour le cœur de Joseph une purification qui est allée très loin et qui l'a lié au cœur de Marie d'une manière très forte, parce que c'est dans la souffrance vécue en commun que deux êtres qui s'aiment se rapprochent le plus. Ensemble ils retournent à Jérusalem et cherchent Jésus. Et quand ils le retrouvent, ce n'est pas Joseph qui lui fait une observation, c'est Marie. Pourtant, c'est

dit que l'enfant Jésus redescend avec lui, avec eux, à Nazareth et qu'il « leur est soumis »³⁸...

Mais la prophétie de Syméon a connu sa première réalisation. Le glaive – le « Pourquoi ? » – qui a transpercé l'âme de Marie a transpercé celle de Joseph. C'est le même glaive qui transperce leurs deux âmes. C'est pourquoi Joseph est tellement grand ; lui aussi a participé à la vocation du Christ prêtre : cet enfant qui immole leur cœur en enseignant les docteurs d'Israël et qui, par là, les unit déjà à sa propre offrande au Père sur la Croix.

Cela nous fait bien comprendre que la vocation de Joseph ne se limite pas à la Sainte Famille ; que, par le cœur du Christ, elle est ouverte au mystère de la Rédemption et que Joseph devient, avec Marie, celui qui coopère au mystère de la Croix.

Joseph qui a l'autorité ! Mais il se tait, il ne dit rien. C'est Marie qui interroge Jésus : « Pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! *Ton père* et moi, *nous* te cherchions... » Et Joseph, à qui était confiée la garde de l'enfant, entend Jésus répondre : « Pourquoi me cherchez-vous ? », alors que c'était si normal, de leur part, de le chercher ! La Croix est toujours quelque chose que notre intelligence ne peut pas saisir ; si Jésus avait donné une explication, s'il s'était excusé, Joseph et Marie auraient dit : « N'en parlons plus, c'est très bien, nous comprenons ». Mais non, Jésus ne s'excuse pas. Il veut entraîner Joseph et Marie vers le Père : « Ne fallait-il pas que je sois tout entier aux affaires du Père ? » Il veut les entraîner là où *lui* demeure : « Ne crois-tu pas que je suis dans le Père ? (...) Croyez-m'en : Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 10 et 11). Cf. ch. 2, note 36.

38. Lc 2, 51. Origène, en commentant ce verset, souligne que Joseph ne se méprenait pas devant la soumission de l'enfant Dieu et que « c'est en tremblant qu'il lui commandait ».

L'HOMME PRUDENT

Il n'est peut-être pas inutile de commencer par rappeler en quoi consiste la prudence. Car dans le langage courant, on parle de l'homme prudent d'une manière un peu négative : est prudent celui qui n'aime pas prendre de décisions et qui finit par ne jamais s'engager (la prudence « normande »...) On dira facilement aujourd'hui : « Cet homme est beaucoup trop prudent ! » – alors qu'on n'est jamais trop prudent, parce que la prudence est un sommet, un sommet entre deux contraires relevant des passions¹. La prudence nous rend lucides, elle nous permet de grandir dans l'amour, que ce soit au niveau humain ou au niveau chrétien. C'est elle aussi qui nous permet d'être fidèles.

1. Nous prenons ici le terme « passion » au sens où l'emploie saint Thomas. Voir *Somme théol.*, I-II, qq. 22 à 30. L'élan passionnel peut être soit simplement le fruit de l'attraction du bien sensible (c'est ce qu'on appelle le domaine du « concupiscible »), soit le fruit de l'attraction d'un bien sensible difficile à acquérir, auquel cas il y a lutte (c'est le domaine de l'« irascible »). On pourra consulter : M.-D. PHILIPPE, *Lettre à un ami*, pp. 83 sq. ; *De l'amour*, pp. 101 sq. Voir aussi *L'éducation : un art au service de la personne humaine dans sa croissance*, in : *Aletheia* (Revue de formation philosophique, théologique et spirituelle), n° 9 (juin 1996), p. 17.

La prudence humaine

La prudence est cette sagesse pratique qui nous permet de choisir les moyens en vue de notre fin humaine. On n'est prudent que si on a choisi une véritable fin humaine, c'est-à-dire non seulement un but, mais un *bien* qu'on aime et qui est capable de nous perfectionner. Donc, en définitive, on n'est prudent que si on a découvert l'existence de Dieu, du Créateur, et si, dans cette lumière, on essaie de tout ordonner. Il ne peut pas y avoir de prudence s'il n'y a pas de finalité.

Les deux grandes fins, dans l'ordre humain, sont la contemplation et l'amitié. Et la prudence consiste à prendre conscience de nos capacités intellectuelles, de nos capacités affectives (au grand sens), volontaires, et des capacités que nous avons acquises et de toutes nos forces humaines, pour orienter notre vie de la manière la plus nette possible vers la fin que nous poursuivons. C'est cela, la vertu de prudence. Cette vertu s'acquiert : on *devient* prudent (et c'est ce qui manque le plus aux jeunes d'aujourd'hui, il faut le reconnaître).

La vertu de prudence est au cœur de ce que les anciens appelaient les « vertus cardinales » : la prudence, la justice, la force et la tempérance². Ces quatre

2. Ces vertus dites « cardinales » constituent le grand patrimoine humain. Le jour où on les détruit, on détruit le fondement de la personne humaine. L'acquisition des vertus est donc quelque chose de très important. Aujourd'hui, il ne faut pas trop dire que l'éducation est ordonnée aux vertus, parce que cela fait fuir tout le monde ; mais il faut le savoir. On peut dire autre chose, par exemple « les valeurs » (c'est une manière de s'en tirer), parce que le mot « vertu » est trop abîmé, il a perdu son sens original qui, lui, n'avait rien de repoussant : *aretè*, en grec, désigne une capacité d'opérer d'une façon qui soit juste, vraie et profonde. Il faudrait trouver un mot « neuf » qui exprime bien cela.

vertus se tiennent. Par exemple, on ne peut pas poser un acte juste sans un acte de prudence, ni un acte d'obéissance sans un acte de prudence. Il faut toujours se le rappeler. Quand Joseph obéit à l'ange, ou à l'édit de César, il n'obéit pas comme un automate : il obéit en exerçant sa prudence. C'est pour cela que prétendre que la vertu nous met dans un état d'esclavage, c'est tout à fait faux ; c'est juste l'inverse. Si être dépendants de réalités inférieures à nous, nous diminue, être dépendants de réalités (de personnes) supérieures à nous, nous ennoblit. Depuis Nietzsche et Freud la vertu d'obéissance est très méprisée ; il faut donc la réhabiliter en montrant qu'elle nous donne une force nouvelle. On découvre cela dans la vie de saint Joseph. Quant à Jésus, il est mort dans l'obéissance³ et donc, du point de vue chrétien, l'obéissance a quelque chose de capital. D'une manière générale, elle nous permet de coopérer avec quelqu'un de plus grand que nous ; et coopérer avec quelqu'un de plus grand que nous, c'est nous agrandir, et faire quelque chose qui nous dépasse.

La personne humaine, comme telle, se fonde sur l'acquisition de la prudence. On ne peut être une vraie personne humaine si on n'a pas acquis une certaine prudence. Et du point de vue humain, la prudence consiste d'abord à se connaître – le « Connais-toi toi-même » de Socrate, se connaître objectivement, savoir ce qu'on est, quelles sont nos capacités. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme peu intelligent qui veut paraître plus intelligent qu'il n'est ; tandis qu'un homme doué d'une intelligence moyenne (et qui le sait) peut, par sa prudence,

3. Cf. Jn 14, 31 ; Phi 2, 8 ; Ro 5, 19 ; He 5, 8.

s'en servir merveilleusement. Car pour être prudent, il n'est pas nécessaire d'être génial ; il faut avoir été très attentif aux habitudes qu'on a eues et aux échecs qu'on a subis. Quand on a été, de fait, malheureux dans telle ou telle circonstance, on cherche pourquoi ; et on cherche comment on a manqué de justice, ou de force, ou de tempérance. On s'est laissé aller à la passion, et la passion a pris le dessus (ce sont les passions liées à l'imagination qui font la plupart des échecs). Dans un monde où tout développe l'imagination et, par le fait même, les passions, on en arrive alors à cette prétendue libération des passions qui, en réalité, consiste à n'agir que d'une manière passionnelle – et à ce moment-là il n'y a plus aucune prudence, elle est complètement étouffée.

Dans un langage psychologique, on dirait que la prudence consiste à gérer tout notre capital d'énergie. L'homme prudent s'engage à bon escient, au bon moment, et il s'engage pleinement, jusqu'au bout, avec ses passions, pour pouvoir réaliser ce qu'il a l'intention de faire. La prudence nous permet donc de ne pas perdre de temps et d'être suffisamment attentifs aux circonstances de droite et de gauche, bonnes et mauvaises, pour engager la lutte quand il le faut : c'est cela, le propre de la prudence.

Il y a donc une prudence au niveau humain, en vue de l'amour, en vue de l'amitié. La plus grande éducation, c'est à l'égard de l'amour d'amitié ; cela, c'est capital. Il faut bien reconnaître que dans les bonnes familles chrétiennes, on a été éduqué à être vertueux, mais on a été très peu éduqué à aimer. Au sens strict, du reste, on n'éduque pas quelqu'un à aimer. Pourquoi ? Parce que l'amour implique une auto-éducation, c'est-à-dire une connaissance de ce qu'on est. Et dans l'ordre

humain, ce qui donne un sens à notre vie, c'est cette auto-éducation à l'égard de l'amour d'amitié, parce que l'amour demande de toujours grandir. L'amitié porte toujours sur une personne humaine, et consiste à aimer la personne *pour elle-même* – il faut donc la découvrir. Au point de départ, on a aimé quelqu'un pour ses yeux, pour son regard, son élégance, son intelligence... et puis, peu à peu, on aime sa *personne*, et c'est là qu'on commence à la découvrir. L'amour d'amitié, c'est-à-dire le véritable amour spirituel, consiste à aimer une personne humaine pour elle-même, au-delà de ses capacités, de ses qualités. L'amour demande d'aller toujours plus loin et d'atteindre la *personne* que j'aime, et de l'atteindre au sens où elle est mon *bien*. La personne que j'aime est mon *bien*, c'est-à-dire que c'est elle qui donne un sens à toute ma vie ; et je peux l'aimer toujours plus. Etre prudent, du point de vue humain, c'est ordonner toute ma vie de manière à permettre à cet amour humain, cet amour d'amitié, d'aller toujours plus loin. C'est là le cœur de toute éthique humaine⁴.

La prudence chrétienne

La prudence du chrétien assume la prudence humaine, car l'éthique chrétienne ne détruit rien de ce qui est humain. Tout ce qui est humain peut devenir chrétien, et tout ce qui est chrétien est souverainement humain ; cela, les Pères de l'Eglise l'affirmaient, eux qui

4. Sur les trois niveaux d'éthique : fondamentalement humaine, religieuse et chrétienne, voir M.-D. PHILIPPE, *Quelques réflexions pour une philosophie éthique*, in : *Aletheia* n^{os} 1-2 (novembre 1992), pp. 20 sq.

comprenaient que la grâce chrétienne, qui est comme un levain⁵, ne détruit pas la pâte humaine mais la purifie et, normalement, apporte quelque chose de plus grand. Tout ce qui est humain demande d'être assumé par la charité, et donc aussi l'amour d'amitié qui finalise l'homme. Dans le monde d'aujourd'hui, comprendre ce qu'est l'amour d'amitié est capital pour l'éducation humaine et pour l'éducation chrétienne, car c'est toujours par l'amitié que les choses se corrompent ou au contraire s'élèvent (on sait l'importance que peuvent avoir les rencontres).

L'Esprit Saint nous demande donc d'*acquérir* la prudence. Ce n'est pas parce qu'il nous donne la charité qu'il va se substituer à notre prudence. Ne disons pas : « Je suis chrétien, donc je serai prudent ». Pas du tout ! Nous sommes chrétiens, donc nous avons la grâce, donc nous avons les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, cela nous est donné comme un cadeau merveilleux de Dieu ; mais nous sommes responsables en face de Dieu de la *croissance* de notre foi, de notre espérance et de notre charité. Nous devons comprendre qu'au niveau chrétien, notre personne, c'est d'être relié au Christ, de devenir l'ami du Christ en étant son serviteur, et d'aimer le prochain en tendant à ce que cette charité s'incarne, si possible, dans une amitié avec lui. Et nous devons aussi prendre conscience que notre foi nous permet d'avoir une *prudence chrétienne*, c'est-à-dire d'orienter le plus possible toutes nos activités vers le Christ (en sachant que les vertus morales de justice, de prudence, de force, de tempérance, sont toujours à acquérir).

5. Cf. Mt 13, 33 ; Lc 13, 20-21.

Suivre ainsi le Christ, c'est aller avec lui vers le Père : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu... »⁶. La prudence chrétienne oriente donc toute notre vie, par la foi, vers la vision béatifique. Saint Thomas, quand il se pose la question de la nécessité de la foi, rappelle qu'elle est nécessaire pour orienter toute notre vie vers la vision béatifique. *Nous sommes faits pour voir Dieu* ; voilà la nécessité de la foi. Autrement dit, la grâce chrétienne nous donne une nouvelle finalité, au-delà de la vie terrestre⁷.

La prudence chrétienne assume la prudence humaine acquise, mais elle a un regard beaucoup plus profond, qui va beaucoup plus loin, parce que notre prudence transformée par la grâce (donc par la foi et la charité) est au service de notre regard vers Dieu. *Nous sommes faits pour la vision béatifique*, il faut se le redire souvent, car c'est cela, l'espérance. Il faudrait, chaque fois que nous prions le « Notre Père », comprendre tout de suite que nous sommes faits pour voir Dieu face à face. Cela, c'est la grandeur de la grâce chrétienne. Nous sommes faits pour vivre la vie trinitaire, la vie même de

6. Jn 17, 3.

7. Cf. ch. 1, note 18. La foi n'est pas nécessaire pour connaître ce qu'est l'homme, autrement dit pour développer une philosophie – et c'est là qu'il faut se corriger de cette paresse qu'on peut avoir en prétendant que la foi suffit à tout. La foi présuppose que tout ce que notre intelligence peut atteindre par elle-même, elle cherchera à l'atteindre ; c'est beaucoup plus fort et beaucoup plus vrai. Il y a, dans ce respect que la grâce a de la nature, quelque chose de très grand. Jésus n'a pas supprimé le premier Adam, alors qu'il aurait pu être lui-même l'Adam d'une nouvelle humanité. Il a gardé ce regard du Créateur sur les hommes, il n'a pas changé la nature humaine. Notre nature humaine, nous la tenons de notre premier père, de nos premiers parents, Adam et Eve ; et cette nature humaine connaît, à cause des conséquences du premier péché, un déséquilibre qui durera toute notre vie.

Dieu ; pour la vivre en dépendance de Dieu, certes, mais la vivre *comme Dieu la vit*. C'est cela qui est inouï, et c'est cela qui donne son sens à la vie contemplative. Car choisir la vie contemplative, c'est justement comprendre que nous sommes faits pour la vision béatifique, et donc vouloir prendre la voie la plus rapide pour y parvenir⁸.

La prudence chrétienne peut avoir un exercice qui reste humain, mais elle peut aussi être transformée par le don de conseil, qui permet alors un exercice tout à fait « divin » de la prudence. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que la fin, ce vers quoi on tend, devient beaucoup plus proche des moyens, et que tous les moyens sont ordonnés dans la lumière de la fin. Voilà ce que fait le don de conseil, et ce n'est pas réservé aux religieux ! La prudence d'un chrétien, d'un père ou d'une mère de famille, est encore une prudence qui conduit à la vision béatifique, et donc immédiatement à la prière, à l'oraison. L'oraison est chose normale pour le chrétien ; le chrétien *doit* faire oraison. On sait ce que dit Thérèse d'Avila : aux moments de crise, il faut prendre des moyens particulièrement forts ; et ces moyens particulièrement forts, c'est la prière intérieure, l'oraison. Or nous sommes bien dans un moment de crise. Le Saint-Père,

8. Sachant qu'on est fait pour la vision béatifique et qu'elle se réalise, selon l'Apocalypse (Ap 19, 7-9 ; 21, 2 sq.), dans l'union nuptiale de notre âme avec Jésus, on choisit la vie religieuse contemplative pour répondre à ce choix d'amour du Christ sur nous, et par là on oriente tout vers la vision béatifique. Saint Thomas disait que la vie contemplative est une anticipation de la vision béatifique (*Somme théol.*, II-II, q. 180, a. 4) ; et pour tout chrétien l'oraison est cette anticipation, à travers ces fiançailles de notre âme avec Jésus, à travers ce choix d'amour entre notre âme et Jésus. Jésus nous conduit vers le Père, il nous fait vivre son propre « retour vers le Père », son *Vado ad Patrem* (Jn 14, 12 et 28 ; 16, 17 et 28 ; 17, 11 et 13 ; 20, 17), et le Père nous « taille » (Jn 15, 2 sq.) en vue de cela.

dans son encyclique *Veritatis Splendor*, a déclaré qu'il y avait actuellement une crise de la vérité, et c'est vrai. C'est pourquoi tout chrétien qui veut aujourd'hui mener une vie pleinement chrétienne doit réserver un peu de temps à la prière intérieure, à l'oraison. C'est *nécessaire*. Certes, aujourd'hui, les hommes très engagés dans leur travail sont surchargés ; il peut donc leur être bien difficile de réserver des moments pour l'oraison ; mais dès qu'ils le peuvent ils doivent le faire. Les vrais chrétiens profitent de leurs vacances pour consacrer plus de temps à la prière, afin d'approfondir leur vie chrétienne : mieux connaître l'Évangile, mieux connaître Jésus, découvrir ce qu'est la prière intérieure, l'oraison.

Qu'est-ce que l'oraison ? Saint Thomas, en commentant l'Évangile de saint Jean, nous dit que « mystiquement », c'est-à-dire dans la lumière du Saint-Esprit, les noces de Cana nous font comprendre le mystère de l'oraison, c'est-à-dire l'union de notre âme avec Jésus⁹. L'oraison, c'est vivre l'alliance la plus secrète, la plus profonde de notre vie chrétienne, l'union de notre âme avec Jésus, exprimée dans l'Ancien Testament par le Cantique des cantiques, et qu'on peut découvrir dans l'Évangile de Jean à travers toute la vie apostolique de Jésus. L'oraison transforme notre cœur dans le cœur du Christ, et cela grâce à l'exercice divin des vertus de foi, d'espérance et de charité, qui permettent et réalisent la transformation de notre cœur dans le cœur du Christ, l'unité de notre cœur avec son cœur.

Saint Thomas souligne qu'à Cana, Marie est invitée. Chaque fois que nous essayons de prier en silence, de

9. Voir *Commentaire sur saint Jean*, II, nos 338 à 343.

« faire oraison », Marie est invitée, elle est là, et c'est même là qu'elle exerce son rôle de mère de la manière la plus parfaite. Elle nous apprend à vivre notre vie chrétienne, c'est-à-dire à découvrir la présence de Jésus auprès de nous et en nous. La vie chrétienne, c'est découvrir le regard actuel du Christ sur nous ; c'est découvrir ce premier amour du Christ – « Il nous a aimés le premier »¹⁰ – et c'est répondre à cet amour. Si Jésus ne nous regardait pas, nous ne pourrions pas le contempler. Mais parce qu'il nous regarde – « Jésus, le regardant, l'aime »¹¹ – nous sommes portés vers lui par la charité et attirés à vivre ce que lui-même vit à l'égard du Père, mais dans l'obscurité de la foi¹². Découvrir ce regard de Jésus sur nous, c'est bien le mystère de l'oraison, anticipation de la vision béatifique : on la devance. Un jour nous verrons en pleine lumière combien Jésus nous aime et comment nous sommes portés par lui, enveloppés de son amour, et enveloppés de son sang. Mais ce que nous ver-

10. 1 Jn 4, 19 ; cf. 4, 10.

11. Mc 10, 21. Déjà au niveau naturel, dans l'ordre de notre dépendance radicale à l'égard du Créateur, nous vivons de ce regard de Dieu qui nous donne d'être. « Je t'aime pour toi » : le Créateur nous dit cela à chaque instant. A chaque instant nous rejoignons, par l'adoration, par la soif de contemplation, ce regard du Père sur nous : « Je t'aime pour toi ». Cela enlève toute espèce de malaise à l'égard de ce qu'on est, dès qu'on sait que Dieu nous aime pour nous... Et son amour sur nous, c'est *lui* qui se donne entièrement et qui nous aime entièrement. Il nous aime pour nous-mêmes, puisqu'il nous aime gratuitement, avec une capacité infinie d'amour ; et il attend de nous un geste de reconnaissance, l'adoration par où nous reconnaissons qu'il est notre Créateur et qu'il a tout fait pour nous.

12. Nous pouvons contempler Dieu parce que nous savons que *lui* nous regarde. C'est une contemplation extrêmement pauvre, une contemplation de réceptivité : puisque Dieu nous regarde, nous désirons recevoir son regard. Et recevoir le regard de Dieu, c'est recevoir Dieu, c'est recevoir son amour.

rons alors en pleine lumière, nous le voyons déjà, dès cette terre, à travers le voile de la foi ; nous *savons* que c'est comme cela. Marie est donc invitée pour porter notre âme vers Jésus, pour nous aider à aller plus directement à Jésus, sans avoir peur ; et nous devons demander à Marie de nous apprendre à aimer Jésus et le Père.

La prudence de Joseph

Voyons maintenant comment saint Joseph est pour nous le modèle de la prudence chrétienne. S'il a toujours été considéré comme tel, c'est sans doute parce qu'il s'est trouvé bien des fois dans des circonstances très difficiles, très délicates, où il lui fallait bien discerner la *fin* et les *moyens* à prendre pour l'atteindre. Il faudrait donc regarder (ce serait très intéressant pour une théologie de saint Joseph) toutes les fois où il a dû *choisir*, parce que c'est dans le choix que la prudence se noue, le choix de tel moyen en vue de la fin, en vue de ce qu'on doit réaliser, en vue de la fidélité à la volonté du Père.

Le premier choix de Joseph porte sur la personne de Marie. Joseph a choisi Marie ; et c'est admirable, même si, de ce temps, le choix qu'un homme faisait d'une épouse n'était pas tout à fait le même que pour nous¹³. Les familles y jouaient un rôle déterminant, parce que le mariage n'était pas considéré uniquement comme un

13. Il nous est cependant impossible de penser que Joseph n'a pas choisi Marie. Comme tous les grands saints, Joseph et Marie dépassent le conditionnement de leur époque. Essayer de les comprendre, de découvrir le secret de leurs cœurs, en regardant uniquement l'époque à laquelle ils ont vécu, c'est se condamner à ne rien comprendre.

acte personnel ; c'était aussi un acte familial. Aujourd'hui on a une conception de la personne qui est terriblement individualiste et très souvent, dans les choix personnels, on cherche l'originalité. On n'aime pas suivre un chemin tracé, alors qu'avant c'était l'inverse – ou du moins on y était obligé, et dans le cas du mariage il n'y avait guère de place pour un choix personnel. Au Concile de Trente, une grande discussion s'est élevée, pour savoir si l'autorité des parents, et donc leur acceptation, intervenait dans la légitimité du mariage. Certains théologiens français prétendaient que les parents avaient un droit de *veto*, alors que les théologiens espagnols, fidèles à Thomas d'Aquin, soutenaient que les parents n'avaient qu'un droit de conseil ; de sorte que même s'ils n'étaient pas d'accord, les enfants pouvaient se marier légitimement. Ainsi, dès le Concile de Trente, l'Eglise a défendu la liberté personnelle et individuelle. Saint Thomas avait affirmé cette liberté de choix qui s'exerce au maximum dans l'ordre de l'amitié. Dans l'amitié, en effet, on choisit son ami, et l'amitié humaine atteint un sommet dans le mariage¹⁴. La grâce du mariage s'enracine dans un choix amical libre, de sorte que, si on peut prouver que le choix n'était pas libre, il n'y a pas de mariage. Tout choix amical demande d'être libre. C'est dans le choix que se voit la liberté.

Si donc on veut comprendre la liberté de Joseph, et sa prudence, il faut les regarder dans les choix qu'il a

14. Disons bien « *un* sommet » (et non pas « *le* sommet »), en ce sens qu'elle s'étend au don des corps et implique une vie commune intense et durable. C'est en ce double sens que, dans le *Contra Gentiles* (IV, ch. 123), saint Thomas parle du mariage comme de « la plus grande amitié », *maxima amicitia*.

faits, et d'abord dans le premier qui est le choix de Marie. Joseph a rencontré Marie et il a su la discerner, et c'est bien à eux qu'on peut appliquer, éminemment, ce que saint Thomas dit du mariage : *maxima amicitia*, la plus grande amitié. Certes, cette amitié entre Joseph et Marie n'a pas inclus le don des corps, mais il y a cependant eu entre eux « un mariage tout à fait vrai (*omnino verum*) », dit encore saint Thomas, puisqu'il a impliqué la perfection essentielle du mariage qui est « l'union indissoluble des âmes »¹⁵. Et on peut dire à juste titre qu'il n'y a jamais eu d'autre amitié humaine aussi grande que celle qui a uni Joseph et Marie¹⁶. C'est très important, parce que pour l'économie divine, l'économie du salut, la rencontre de Joseph et de Marie, et le choix de Joseph, sont décisifs¹⁷.

Cette rencontre a été tout à fait particulière puisque, comme nous l'avons vu, la tradition de l'Eglise affirme que Marie s'était consacrée totalement à Dieu, et très jeune. Si Marie « ne connaît pas d'homme » (et donc s'est totalement consacrée à Dieu) et qu'en même temps elle est « fiancée à Joseph », c'est donc que Joseph, après avoir accepté ce don total à Dieu, a *choisi* de s'unir à Marie pour faire la volonté de Dieu.

Marie ne défend pas à Joseph de l'aimer ! Car être donné totalement à Dieu n'empêche pas d'aimer quelqu'un ; mais on l'aime dans la lumière de sa consécration à Dieu. Et Marie répond à l'amour de Joseph avec

15. *Somme théol.*, III, q. 29, a. 2.

16. Voir ch. 5, p. 169.

17. C'est pour cela que la liturgie des fiançailles de Joseph et de Marie, cette fête que l'on célébrait autrefois le 23 janvier, était une belle tradition.

une très grande intensité d'amour. Si elle avait été moralisante, elle aurait dit : « Non, non ! je suis consacrée à Dieu ». Mais Marie n'est pas moralisante ; elle est la petite enfant bien-aimée de Dieu, et donc elle a une grandeur de cœur et d'intelligence à la dimension de Dieu. La morale est au niveau de l'homme, les vertus théologiques sont au niveau de Dieu ; et donc, par les vertus théologiques, le cœur s'agrandit à la dimension de Dieu. On sait que Dieu est Amour et que c'est l'amour qui agrandit notre cœur, et que chaque fois que nous manquons d'amour notre cœur se rétrécit et devient un cœur de pierre, alors qu'un cœur de chair¹⁸ est fait pour aimer et aller le plus loin possible dans l'amour.

Quand on essaie de comprendre un peu ce choix, on voit la grandeur de la prudence de Joseph. Il n'a pas eu peur d'engager sa vie avec une personne marquée par Dieu d'une manière aussi forte que l'était Marie, parce qu'il a compris que plus on aime Dieu, plus notre cœur s'agrandit. Mais il s'agit d'un véritable amour pour Dieu, et non pas d'une petite dévotion. Les petites dévotions, cela rétrécit notre cœur, alors que la charité l'agrandit. Si Dieu permet la déliquescence actuelle au niveau moral (il faut appeler les choses par leur nom), et si cela s'est accentué au cours de ce siècle d'une façon invraisemblable (surtout depuis ces vingt dernières années), ne serait-ce pas pour mieux nous faire découvrir la grandeur des vertus théologiques de foi, d'espé-

18. « Je vous donnerai un cœur nouveau et c'est un esprit nouveau que je mettrai au-dedans de vous ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai *mon* esprit au-dedans de vous » (Ez 36, 26-27 ; cf. 11, 19).

rance et de charité, et nous faire comprendre que l'amour de Dieu ne peut qu'agrandir notre cœur ?

Il y a dans l'ancien Testament une préfiguration étonnante qu'on doit très souvent regarder : c'est l'alliance de Dieu avec Abraham. Dieu parle à Abraham et lui demande de tout quitter pour lui. Abraham quitte donc tout ; mais quand il doit traverser l'Égypte, la situation étant très grave, il dit à son épouse Sara, qui est encore belle : « Tu diras que tu es ma sœur »¹⁹. Autrement dit : « Parce que tu es belle, le Pharaon, en te voyant, tombera amoureux de toi, et comme je suis ton mari il va me tuer ; alors il vaut mieux dire que tu sois ma sœur, ainsi tu seras un lien entre lui et moi, tu auras un rôle de médiatrice. » Un beau mensonge, du point de vue de l'amour conjugal ! Abraham croit en Dieu et il commet ce mensonge ! On voit ici l'abîme qui existe entre les vertus théologiques et les vertus morales. La prudence nous fait découvrir cet abîme ; elle nous fait comprendre aussi qu'il n'y a pas d'opposition, qu'il y a au contraire une continuité, mais que les vertus théologiques ont des exigences que les vertus morales n'ont pas. Il faut accepter d'être chrétien, et les chrétiens sont ceux « qui suivent l'Agneau partout où il va »²⁰. Ce qui se passe actuellement dans le monde, Dieu le permet ; cette débâcle au niveau éthique, moral, Dieu la permet. Pourquoi ? Pour que nous comprenions mieux la puissance divine des vertus théologiques et leur grandeur. On est fils de Dieu avant d'être un homme parfait, et c'est parce qu'on est fils de Dieu qu'on devient progressivement un

19. Cf. Gn 12, 13.

20. Ap 14, 4.

homme qui tend vers la perfection. On tend vers la perfection humaine, on sait qu'on n'y est pas arrivé et on doit accepter des chutes ; tout cela, on doit l'accepter dans la lumière de la foi, de l'espérance et de la charité. Le grand danger, on le sait bien, c'est « l'humanisme intégral », selon lequel il faut être parfait pour être enfant de Dieu. Non. C'est l'inverse qu'on voit dans l'Écriture. La rencontre de Joseph et de Marie, de ce point de vue-là, est quelque chose d'extraordinaire.

Vient ensuite l'épreuve de Joseph : Dieu est intervenu auprès de Marie pour lui demander son consentement, il lui a parlé en époux. On peut employer le terme, puisque l'Écriture nous dit que Dieu est l'Époux d'Israël²¹ et que le Cantique des cantiques nous révèle ce mystère d'épousailles avec Dieu. Joseph, nous l'avons vu, n'a pas mis en doute la limpidité du cœur de Marie : elle ne pouvait pas le tromper, elle l'aimait trop. Mais elle aimait Dieu plus que Joseph ; elle aimait Joseph *en Dieu*. Devant cette situation inédite, nouvelle, que doit-il faire ? Un acte d'humilité, un acte d'une extraordinaire pauvreté : accepter la volonté de Dieu, du Père, au-delà de son amour pour Marie : « Elle est pour Dieu, et non pour moi ». Et on peut penser qu'il a dit à Marie : « Tu es libre, agis selon le bon plaisir de Dieu ; je me suis trompé, mais je continue de t'aimer, et je t'aime même encore plus parce que Dieu t'a choisie ; tu es digne de Dieu, c'est à lui que tu dois être et non pas à moi ». C'est alors que l'ange avertit Joseph pendant la nuit. Dieu récompense Joseph de cet acte héroïque, de

21. Cf. Is 54, 5 ; 62, 3-5 ; Os 2, 21-22 ; 3, 1 etc.

cette prudence toute divine : « Prends chez toi Marie, ta femme... ». Notre prudence réclame une sainte pauvreté. Nous devons comprendre que nos décisions humaines doivent toujours être relatives au bon plaisir du Père sur nous et sur ceux que nous aimons, et nous devons consentir à cette volonté en nous effaçant.

N'oublions jamais que, comme le dit Thomas d'Aquin, quand Dieu permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien. Nous ne le voyons pas toujours, certes, mais nous n'avons pas à contrôler l'action de Dieu ; et nous pouvons être *sûrs* que chaque fois c'est pour un plus grand bien. Devant tout le mal qui se fait actuellement, ce mal que Dieu permet, il faut avoir une espérance suffisamment grande pour se dire que si Dieu permet tout cela, c'est pour quelque chose qui doit être très grand, comme un don d'amour que nous n'avons pas encore vécu. Qu'est-ce qui nous décourage ? Qu'est-ce qui nous met dans le désespoir ? C'est d'être en face d'un mal auquel on ne voit pas de solution : chemin sans issue... Il faut alors se dire que si Dieu a permis ce mal autour de nous, et toutes les souffrances que nous pouvons vivre, c'est toujours pour un plus grand bien. Pour Joseph il ne s'agissait pas d'un mal, mais c'était tout de même une très grande souffrance. Dieu aurait pu le prévenir ! Mais il ne l'a pas fait, et cela en vue d'un plus grand bien pour Joseph, pour qu'il comprenne mieux que Marie était pour lui, de la part de Dieu, un don royal inouï. Cela, nous ne le voyons pas assez. Nous ne comprenons pas assez que le don de la Vierge Marie, dans notre vie, est un don extraordinaire. Avoir la même Mère que le Christ !...

Continuer à « relire » les épreuves de Joseph sous l'angle de la prudence nous entraînerait dans trop de répétitions. Revenons seulement, pour terminer, à ce en

quoi se révèle le plus la prudence de Joseph. S'il est pour nous le modèle de la prudence, d'une prudence à la fois humaine et divine, c'est *dans le choix humain* qu'il a fait (il n'y a pas de choix plus humain que celui de l'époux à l'égard de son épouse, et Joseph a choisi Marie sans savoir d'avance qui elle était), mais aussi dans sa *fidélité à l'Esprit Saint*. Car c'est sous la motion du don de conseil et du don de crainte qu'il a choisi et re-choisi Marie. Le don de conseil, en venant mettre toute notre intelligence au service de l'amour, instaure dans nos activités un ordre nouveau, qui n'est plus seulement celui de la justice et de la prudence humaines, mais celui de l'amour divin, de la charité. Le don de conseil, qui assume la prudence sans la supprimer²², donne une lucidité nouvelle qui permet à l'amour d'être premier. Quant au don de crainte (la crainte divine²³), qui est à la source de toute pauvreté « en esprit », il nous fait comprendre qu'un des aspects les plus importants de notre vie, c'est de ne pas faire obstacle à la conduite de l'Esprit Saint sur nous et sur ceux que nous aimons. Autrement dit, d'avoir cette politesse divine qui consiste à laisser toujours le Saint-Esprit passer devant nous, devant toutes nos décisions ; et à accepter, par le fait même, d'être parfois laissé de côté (au moins en apparence) – être « la petite balle du Bon Dieu »²⁴, comme Thérèse de l'Enfant-Jésus.

22. Le don de conseil nous fait parfois poser des actes qui dépassent la prudence humaine, mais la vertu de prudence demeure et nous ne devons pas la dépasser sans être sûrs (autant que possible) que c'est bien de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint nous demande *habituellement* de vivre en hommes prudents, et parfois il nous demande – et nous donne – de faire des actes héroïques qui sont au-delà de la prudence « normale ».

23. Voir ch. 5, p. 161.

24. Voir *Manuscrit A*, in *Œuvres complètes*, pp. 177 et 184 ; *Lettres* 34, 36, 74, 76, 79.

L'HOMME « JUSTE ET CRAIGNANT DIEU »

La seule qualité personnelle de Joseph qui nous soit explicitement révélée, c'est qu'il « était un homme juste »¹. L'Écriture nous le révèle à propos du second choix que fait Joseph à l'égard de Marie ; mais déjà dans son premier choix Joseph nous apparaît comme « le juste », le juste par excellence de l'ancienne Alliance, car il ne pouvait pas choisir Marie sans avoir demandé à Dieu si c'était bien sa volonté, son bon plaisir. Le juste, en effet, même celui de l'ancien Testament, n'est pas l'homme moral parfait ; il n'est pas seulement l'homme « qui pratique le droit »², « celui dont la conduite est parfaite »³ au sens d'une perfection morale, celui qui accomplit parfaitement son devoir. Il est, certes, celui qui veut se conduire d'une manière intègre⁴, mais il est aussi celui

1. Mt 1, 19. Ses autres qualités, nous les découvrons à travers ses actes, en particulier son obéissance.

2. Ez 18, 5.

3. Ps 15, 2.

4. Cf. Prov 20, 7.

qui, tombant sept fois, se relève aussitôt⁵ parce qu'il met sa confiance en Dieu et non en lui-même⁶ :

« ... Si tu t'avances pour servir le Seigneur, prépare ton âme à l'épreuve (...). Sois patient, car c'est au feu qu'on éprouve l'or. (...) Aie *foi* [dans le Seigneur] et il te viendra en aide, fais-toi des chemins droits et *espère* en lui (...). Vous tous qui le craignez, *espérez* sa miséricorde (...), ayez *foi* en lui, et votre récompense ne saurait faillir »⁷.
« Qui se fie au Seigneur ne subira aucun dommage. A qui craint le Seigneur il n'arrive aucun mal et même dans l'épreuve il sera préservé »⁸.

Le vrai « juste » de l'ancien Testament, loin d'être de ces faux « justes » que sont les Pharisiens, est celui qui, comme Abraham⁹, « vit par sa foi »¹⁰ et « craint le Seigneur »¹¹ ; et cette crainte, loin d'être la peur du

5. Prov 24, 16.

6. Voir Ps 27, 3 ; 22, 5-6 ; 44, 7-9. 2 Mac 8, 18, etc.

7. Sir 2, 1-8.

8. Sir 32, 24 à 33, 1.

9. Ro 4 ; Ga 3, 6-7. L'auteur de l'Épître aux Hébreux, en rappelant que les justes, ceux qui auront « fait la volonté de Dieu », « bénéficieront de la promesse », souligne le lien entre la foi et l'espérance eschatologique (l'espérance du retour du Christ) : « Car encore un peu, bien peu [de temps] ; celui qui doit venir arrivera, et il ne tardera pas. Mon juste vivra par la foi ; mais s'il se dérobe, il n'aura pas ma faveur » (10, 37-38).

10. Hab 2, 4. Le mot hébreu que le chanoine Osty traduit par « sincérité » avait été traduit en grec (Septante) par *pistis*, mot auquel saint Paul a reconnu le sens précis de *foi*, la foi théologique. Voir Ro 1, 17 ; Ga 3, 11. C'est également par cette affirmation d'Habaquq que l'auteur de l'Épître aux Hébreux (10, 38) introduit son grand chapitre (11) sur la foi et ceux qui, dans l'ancien Testament, l'ont éminemment vécue.

11. Voir (entre autres) Ps 103, 112, 115... Job est bien une grande figure du juste de l'ancien Testament, lui à qui Yahvé rend ce témoignage : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a pas son pareil sur la terre : homme intègre et droit, craignant Dieu et s'écartant du mal » (Jb 1, 8 ; cf. 2, 3).

tyran, est à la fois « le commencement [la racine] de la sagesse »¹² et « sa plénitude », sa « couronne »¹³.

L'adoration

Il faudrait ici relire les Psaumes (que saint Joseph a dû prier avec tant de foi et d'amour) et l'Ecclésiastique pour y découvrir la sainteté de cet homme « juste et craignant Dieu » qu'est Joseph. Cette expression ne lui est pas littéralement appliquée, on ne la trouve même qu'une seule fois dans l'Écriture¹⁴. Mais si on lit bien l'Ancien Testament, on voit que le juste est celui qui vit pleinement l'exigence de la « crainte de Dieu », c'est-à-dire *l'adoration*, et en second lieu (comme une conséquence de l'adoration) l'humilité et *la pauvreté du cœur*¹⁵. Le premier commandement, celui de l'adoration – « C'est le Seigneur que tu adoreras... »¹⁶ –, s'exprimait en effet dans l'ancienne Loi en termes de « crainte » et de « service » : « C'est Yahvé ton Dieu que tu craindras, c'est lui que tu serviras »¹⁷. Et le premier « service » que l'homme, en toute justice, doit à Dieu, n'est-il pas l'adoration ? A la suite de Platon et d'Aris-

12. Ps 111, 10. Prov 1, 7 ; 9, 10 ; 15, 33. Sir 1, 14 et 20.

13. Sir 1, 16 et 18.

14. Dans les Actes des Apôtres, à propos du centurion Corneille (10, 22), qui est qualifié aussi de « pieux et craignant Dieu » (10, 2).

15. On sait que saint Thomas (à la suite de saint Augustin dans son *Explication du Sermon sur la montagne*), rattache la béatitude de « ceux qui ont une âme de pauvre » (Mt 5, 3) au don de crainte. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 19, a. 12.

16. Mt 4, 10 ; Lc 4, 8.

17. Deut 6, 13.

tote, on a toujours défini la justice comme le fait de « rendre à chacun ce qui lui est dû ». Or la première chose que nous devons à Dieu, c'est tout simplement d'être, d'exister. Dieu, dans un acte de pur amour, absolument gratuit (car rien ne lui manque et je n'ai rien à lui apporter), me crée (crée mon âme spirituelle), il me donne d'être. « Que rendrai-je au Seigneur pour [ce] bien qu'il m'a fait ? »¹⁸ La première chose n'est-elle pas de reconnaître ma totale dépendance à son égard, cette dépendance qui, loin de m'aliéner, est toute ma noblesse ?

Joseph a dû vivre avec une très grande ferveur le premier précepte de la Loi : *l'adoration*. On peut dire que déjà il adore « en esprit et en vérité »¹⁹. C'est un fervent de l'adoration, et c'est cela qui développe en lui cette crainte divine, don de l'Esprit, qui d'abord conduit à l'adoration puis devient, à partir de l'adoration, une crainte « chaste » (et non servile), aimante, filiale²⁰.

Si le juste de l'ancienne Alliance – et donc éminemment saint Joseph – respecte les droits de Dieu, il doit aussi respecter le droit des autres, et cela ne se limite pas à : « Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas

18. Ps 116, 12. Voir ch. 4, note 11.

19. Jn 4, 23-24.

20. A la suite, là encore, de saint Augustin, saint Thomas distingue la crainte « servile » ou « mondaine » de la crainte « filiale » ou « chaste ». Voir saint Augustin, *Commentaire de la Première Epître de saint Jean*, IX, 4-8, Sources chrétiennes 75, Cerf 1994, pp. 385-395 ; *La Cité de Dieu*, XIV, 9, 5, Bibliothèque augustinienne 35, pp. 395-397. – Nous ne pouvons pas résumer ici la très belle analyse de saint Thomas (II-II, q. 19, a. 2 à 9). Notons seulement que la crainte chaste, filiale, a deux actes : révérencer Dieu et craindre d'être séparé de lui (voir I-II, q. 67, a. 4, ad 2) et que, à mesure que l'amour grandit, la crainte filiale grandit aussi et la crainte servile disparaît (II-II, q. 19, a. 10).

l'adultère, tu ne voleras pas... »²¹. Le juste de l'ancienne Alliance fait plus que cela : il est déjà, même sous la Loi, « compatissant et miséricordieux »²². Mais Joseph, recevant Marie, est l'aurore de l'Alliance nouvelle et vit déjà de ce que Jésus révélera au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait [de la perfection de l'amour, qui ne peut venir que d'en haut²³], va, vends tes biens, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux »²⁴.

Pauvreté et humilité

Joseph, homme juste, doit donc entrer dans la *pauvreté*. Pas seulement la pauvreté matérielle, qui ne lui aurait sans doute pas beaucoup coûté ; mais la pauvreté du cœur sous toutes ses formes, celle qui accompagne ou

21. Mt 19, 18. Mc 10, 19. Lc 18, 20.

22. Voir Ps 112.

23. Puisqu'il s'agit d'être parfait « comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48), cette perfection de l'amour ne peut être qu'un don de Dieu œuvrant en nous, mais c'est un don auquel nous nous disposons en vivant l'esprit des conseils évangéliques (cf. le décret *Perfectae caritatis* du concile Vatican II, 1). Disons bien : *l'esprit*, car tendre à la perfection de la charité, tendre à « aimer jusqu'à la fin » comme le Christ (Jn 13, 1), n'est pas réservé aux religieux. Ceux que le Christ « rend parfaits » en les unissant à l'offrande qu'il fait de lui-même au Père, ce ne sont pas seulement les religieux. C'est à tous les chrétiens que saint Paul dit : « la volonté de Dieu, c'est votre sanctification » (1 Th 4, 3). Et tout chrétien qui le désire peut se laisser attirer par le Christ qui, « par une offrande unique, a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés » (He 10, 14). L'acte le plus parfait que nous puissions faire sur la terre, c'est d'offrir toute notre vie, tout ce que nous sommes, dans un acte d'adoration et une soif de contemplation – par où nous rejoignons Jésus s'offrant au Père.

24. Mt 19, 21.

même permet de vivre en vérité le second commandement, celui qui est « semblable » au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »²⁵. Il s'agit là d'amour, mais la justice à l'égard de l'autre présuppose un amour de sa personne²⁶, amour qui nous entraînera, au-delà des exigences de la justice, jusqu'à un don total de nous-mêmes pour l'autre. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », dira Jésus²⁷. Joseph aurait volontiers donné sa vie pour Marie ! Mais Dieu va en quelque sorte lui demander *plus*. Mourir physiquement eût sans doute été plus facile

25. Mt 22, 39.

26. C'est à partir de l'amour qu'on a pour la personne humaine qu'on découvre ses droits. Il faut aimer beaucoup quelqu'un pour le respecter, et le respect consiste justement à reconnaître qu'il est autre que moi et donc qu'il a ce droit fondamental à exister. Voilà le droit le plus fondamental : respecter l'autre dans ce qu'il *est* et dans son altérité par rapport à moi, reconnaître que je ne suis pas seul au monde. Nous avons une propension instinctive à nous considérer comme le nombril du monde et à estimer que tout doit nous être relatif. L'égoïsme fait que nous avons beaucoup de peine à considérer l'autre comme *autre* ; nous le considérons à partir de nous-même et nous devenons ainsi la mesure des autres.

L'acte de justice est donc un acte qui implique une très grande lucidité à l'égard du droit fondamental de l'autre à exister comme personne, comme individu, dans son originalité, son altérité, dans sa fragilité et aussi dans sa puissance. Je dois respecter aussi bien celui qui m'apparaît dans une extrême fragilité que celui qui apparaît comme ayant le pouvoir de me détruire. Ce n'est pas le respect de l'autorité, c'est le respect de la *personne*, le respect de l'autre comme *autre* ; or on ne découvre la personne de l'autre qu'en l'aimant. La reconnaissance de son altérité, avec son droit à exister, présuppose un certain amour, cet amour à l'égard de tous les hommes qu'on appelle la philanthropie. Il y a en nous un appétit naturel à aimer l'homme comme homme, c'est-à-dire comme ayant ce droit fondamental au respect. C'est très important, parce qu'on a facilement tendance à ne respecter que celui qui a un pouvoir, celui qui risque de nous dominer. Ce respect-là n'est pas le respect dû à la personne humaine.

27. Jn 15, 13.

pour Joseph que ces « morts » successives du cœur qu'il aura à vivre et dont nous avons déjà parlé.

Continuons à réfléchir sur la « crainte » divine que vit Joseph. Cette crainte, qui est un don de l'Esprit, est une crainte aimante, qui permet de garder les secrets de Dieu (c'est le don de crainte qui nous permet de garder les secrets de Dieu). Joseph, en voyant Marie enceinte, n'a pas mis en doute une seconde sa fidélité : il avait sa parole, il savait qu'elle l'aimait. Douter de l'amour de quelqu'un qui nous a déclaré son amour, c'est déjà un outrage terrible (l'amour réclame la confiance). Mais douter de celle qui lui avait confié sa totale consécration à Dieu, et l'avait entraîné lui-même dans cette consécration, cela aurait été insensé. Car Marie, toute consacrée à Dieu, ne s'appuyait pas sur elle pour être fidèle, mais sur Dieu : « C'est sur Yahvé que compte notre âme (...), c'est en son saint Nom que nous avons confiance. Que ta fidélité [ta miséricorde], Yahvé, soit sur nous, comme nous espérons en toi »²⁸. Cette crainte toute filiale de Marie, Joseph va la vivre à sa manière en entrant dans une pauvreté nouvelle : il offre à Dieu la ferveur de son premier amour, son amour pour Marie. Si tel est le bon plaisir de Dieu, si Dieu demande que Marie ne soit plus sa fiancée, qu'elle soit la vierge qui attend le Messie²⁹,

28. Ps 33, 20-22. La crainte filiale (le don de crainte) est très liée à l'espérance. Seuls les vrais pauvres ont de grands désirs et savent qu'ils doivent tout recevoir de Dieu.

29. Etant un « homme juste », Joseph, lui aussi, attendait la venue du Messie. Ce que saint Luc dit du vieillard Syméon est vrai aussi de Joseph : « Homme juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était sur lui » (Lc 2, 25). Joseph attendait le Messie comme les chrétiens attendent – ou devraient attendre – le retour du Christ. La liturgie eucharistique nous le rappelle : « Nous attendons ta venue dans la gloire »,

alors Joseph accepte pleinement ce que Dieu veut. Il l'accepte dans la souffrance, dans la brisure de son cœur, même s'il ne pleure pas. Un homme jeune pleure difficilement ; et surtout, quand on a le cœur brisé, on ne pleure pas, on porte tout intérieurement. Mais il se trouve dans une sorte de nudité, de pauvreté radicale...

Dieu n'écarte pas Joseph mais il sonde son cœur, pour voir jusqu'où il sera magnanime³⁰, jusqu'où il sera fidèle. C'est une purification radicale, d'être prêt à tout reprendre à zéro, de dire à Dieu qu'on veut faire sa volonté *comme lui-même* le veut, et non pas selon nos petits plans à nous. Joseph avait peut-être fait des plans lorsqu'il avait rencontré Marie et qu'elle avait dit « oui ». Dans sa prudence humaine, au fond de son cœur, n'avait-il pas rêvé quelque chose de grand, de beau ? Il faut que tout cela soit balayé, pour qu'il soit pauvre. On ne peut être l'époux de Marie et le père de Jésus que dans une très grande pauvreté. Joseph n'était sûrement pas orgueilleux, puisqu'il était « juste et crai-

« Nous attendons que tu viennes », « Viens, Seigneur Jésus ! » C'est pourquoi Joseph doit nous apprendre à attendre le retour du Christ ; cela fait partie de l'espérance des pauvres, et cela exige une purification très radicale du cœur : que tous les liens d'amour que Dieu nous a donnés, nous les lui offrons, pour ne plus désirer qu'une seule chose, son bon plaisir sur nous.

30. De fait, la magnanimité de Joseph, sa grandeur d'âme, est royale (il y a un lien étroit entre la vraie humilité et la magnanimité). En cela il est bien « fils de David », ce roi dont le prophète Samuel dit : « Yahvé s'est cherché un homme selon son cœur » (1 Sam 13, 14) – à quoi fait écho le Psaume 89, 21 : « J'ai trouvé David, mon serviteur... ». Comme le disait Bossuet, « le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer entre ses mains ce qu'il avait de plus cher, je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte Mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre » (*Premier panégyrique de saint Joseph*).

gnant Dieu » ; mais n'être pas orgueilleux et être pauvre, ce n'est pas la même chose.

Ne pas être orgueilleux, c'est la vertu d'humilité, qui s'exerce selon notre prudence : Joseph s'effaçait devant Marie parce qu'il l'aimait, et dans sa prudence même il était heureux de s'effacer devant elle. L'exercice prudentiel de l'humilité, on voit à peu près ce que c'est. La vie de tous les jours nous maintient dans l'humilité, parce que dans une famille, dans un groupe ou dans une communauté religieuse, il y a toujours un autre qu'il faut laisser passer devant nous. Parfois cela exige un acte héroïque, mais cela relève tout de même de la prudence. La prudence exige de nous cette humilité « normale », qui n'est pas encore la pauvreté du cœur de Jésus³¹. « Des pauvres vous en aurez toujours avec vous,

31. Précisons un peu plus ce qui distingue l'humilité de l'*esprit de pauvreté*. L'humilité est une vertu qu'on acquiert, alors que l'esprit de pauvreté (à ne pas confondre avec nos pauvretés « de fait », qui peuvent nous venir de notre atavisme, etc.) est le fruit d'un don du Saint-Esprit, le don de crainte ; et le don de crainte, dans l'ordre de l'exercice, va plus loin que l'humilité quand elle s'exerce selon un mode humain.

L'humilité aide l'esprit de pauvreté, mais l'esprit de pauvreté naît de l'amour et fait que tous les « manques » que nous pouvons avoir deviennent positifs pour nous unir à la Croix du Christ. C'est pour cela que l'esprit de pauvreté va plus loin ; mais, encore une fois, il réclame l'acquisition de la vertu d'humilité. Tant qu'on n'a pas acquis l'humilité, il y a des repoussées d'orgueil, parce qu'on est naturellement (conséquence du péché originel) porté à l'orgueil. Il n'y a rien d'original à être orgueilleux, tandis qu'être humble est très original ! L'humilité est chose rare, alors que l'orgueil est le défaut le plus commun.

Pour mieux comprendre pauvreté et humilité, il faut regarder leurs contraires : l'esprit de possession et l'orgueil. Il y a une béatitude de la pauvreté, il n'y a pas de béatitude de l'humilité, ce qui fait bien comprendre que la pauvreté est plus immédiatement liée à l'amour. L'humilité aussi est reliée à l'amour, mais pour empêcher les obstacles, car l'orgueil est l'obstacle majeur à l'amour. L'orgueilleux veut toujours être premier, et donc il n'accepte pas que, dans l'amour, on devienne relatif à l'autre.

mais moi... »³². Le Pauvre par excellence, c'est Jésus. Pour pouvoir être le père du Pauvre, il a fallu que Joseph entre dans une très grande pauvreté, et une pauvreté dont il ne pouvait parler à personne. Quand la pauvreté touche ce qu'il y a de plus intime dans notre cœur, on ne peut pas en parler, ou du moins on ne peut s'en ouvrir qu'à très peu de personnes ; et là on est sûr que, lié comme il l'était à Marie, Joseph ne pouvait ouvrir son cœur à personne d'autre.

La pauvreté divine atteint toujours en nous ce qu'il y a de plus vulnérable, puisqu'elle est le fruit de l'amour et que c'est l'amour qui nous rend vulnérable. On est alors comme écorché vif, et on dit au Seigneur qu'on aurait supporté n'importe quelle autre épreuve, mais pas celle-là. Mais il ne nous demande pas notre avis, heureusement. Il vise exprès ce qu'il y a de plus vulnérable en nous, là où nous sommes le plus capables d'aimer, et cela pour que nous puissions devenir les mendiants de son cœur et être tout proches de sa pauvreté. Car la pauvreté de Jésus est une pauvreté substantielle, radicale, qui le met dans une dépendance totale à l'égard du Verbe de Dieu, du Père, de l'Esprit Saint. C'est une pauvreté qui introduit l'humanité de Jésus dans la Sainte Trinité ; et la pauvreté est pour nous la « porte étroite »³³ qui nous introduit dans la Très Sainte Trinité. On comprend alors pourquoi Dieu a voulu que Joseph, qui devait être le père de Jésus, soit si éprouvé.

32. Jn 12, 8.

33. Mt 7, 13 ; Lc 13, 24. Cf. Mt 19, 24 (Mc 10, 25 ; Lc 18, 25) : « Il est plus facile à un chameau d'entrer par un trou d'aiguille à coudre qu'à un riche [d'entrer] dans le royaume de Dieu ».

La pauvreté de l'époux et du père

Joseph, dans cette épreuve, n'est pas seulement resté l'homme « juste et craignant Dieu » qu'il était déjà. Il est allé plus loin dans la foi et l'espérance, et dans l'amour. On peut dire que dans sa foi il a pressenti ce qui s'était passé entre Marie et son Dieu, il a pressenti que Dieu avait œuvré en Marie sans lui demander son avis, sans coopérer avec lui. Cela, c'est très rude pour un homme (pour une femme aussi, mais peut-être plus encore pour un homme). C'est très éprouvant, parce que quand on aime quelqu'un, on n'a qu'un seul désir : faire œuvre commune avec lui, avec elle – que son œuvre soit aussi notre œuvre. Joseph, aimant Marie comme il l'aimait, avait un très grand désir de pouvoir œuvrer avec elle. Même s'il savait bien qu'ils n'auraient pas d'enfants puisqu'ils ne devaient pas avoir de relations conjugales, ne pouvaient-ils pas avoir en commun quelque chose de plus grand, comme de coopérer à un travail dans le domaine religieux ? Peut-être est-ce cela que Joseph désirait ? Et voilà que, subitement, tout tombe ; et Dieu a agi de telle façon qu'il met Joseph de côté. Comme c'est humiliant ! Mais ce n'est pas cela qui arrête Joseph ; il ne se laisse pas abattre par cet aspect affectif, émotif, de brisure, qui est pourtant très rude. Il y a pour lui quelque chose de bien plus important, parce qu'il est un homme « juste » : c'est de savoir quelle est la volonté de Dieu sur lui et quelle est la volonté de Dieu sur Marie³⁴. Or Marie garde le silence... il n'y a donc qu'une seule solution : remettre Marie à sa famille.

34. L'homme « juste » reconnaît que Dieu a tous les droits (cf. ch. 2, p. 96). Bien qu'il aime son épouse comme jamais aucun autre époux

Joseph en a le cœur brisé, mais il n'y a pas en lui de révolte contre Dieu. Dans une très grande pauvreté, il accepte cette situation de quelqu'un qui est mis à l'écart. Un psychanalyste dirait qu'il y a là un refoulement effrayant, un des refoulements les plus effrayants qui soient ! Mais non : Joseph a accepté pleinement, parce que la volonté du Père pour lui était quelque chose de bien plus grand que tout le reste. C'est sa première rencontre avec Marie qui lui a permis de faire cela ; parce que, si vraiment il a accepté que Marie soit totalement consacrée à Dieu et que lui-même doive l'être par Marie (et il l'a accepté), alors on comprend que la première chose que Dieu réclame de lui soit ce dépassement à l'égard d'un projet, si grand, si merveilleux soit-il – le plus noble des projets humains : œuvrer avec Marie dans l'ordre spirituel.

C'était bien le plus grand des projets humains ; et voilà qu'il faut renoncer à cela pour quelque chose d'encore plus grand : se remettre entièrement au bon plaisir de Dieu, dans une totale pauvreté. Là on touche le fond de l'âme de Joseph : au lieu de se durcir lorsque le magnifique projet d'une coopération spirituelle avec Marie s'écroule, ce pauvre, ce vrai pauvre, se remet totalement entre les mains de son Dieu pour qu'il fasse de lui tout ce qu'il voudra. Car se remettre entre les mains

n'aimera la sienne, Joseph comprend que son amour pour Marie ne lui donne *aucun droit*. Nous, très facilement, dès que nous aimons quelqu'un, nous pensons avoir des droits : « Il est mon ami, je peux tout lui demander » – et nous possédons, nous accaparons. Joseph n'a jamais possédé Marie. Il a compris que moins il aurait de droits (autrement dit : plus il serait pauvre intérieurement), plus l'amour divin pourrait tout prendre ; et il savait que l'amour divin n'est jamais rival de l'amour humain, et que loin de le détruire il lui permet au contraire d'aller jusqu'au bout de ses exigences. N'est-ce pas cela, le grand secret de Joseph ?

de Dieu, pour lui, c'est bien cela, et c'est la conséquence du vœu de Marie. Si Joseph a accepté le vœu de Marie, sa consécration virginale, il sait que la conséquence de ce vœu est l'*abandon* au très grand sens, c'est-à-dire la remise totale de soi-même à Dieu. N'est-ce pas ce que tout chrétien devrait vivre ? Tout chrétien ne doit-il pas vivre de l'esprit des conseils évangéliques, puisqu'il doit vivre de l'esprit des béatitudes et que les trois conseils évangéliques de pauvreté, chasteté et obéissance sont comme un « résumé » des béatitudes ? Or tout chrétien vivant de l'esprit des béatitudes est entraîné dans cette attitude d'abandon qui consiste à laisser toujours la volonté du Père passer devant – « Messire Dieu premier servi », disait Jeanne d'Arc. Ce n'est pas notre volonté que nous cherchons, ce n'est pas notre exaltation, ce n'est pas la réussite, c'est *la volonté du Père*. Il faudrait vraiment que ce soit la seule chose inscrite au plus intime de notre cœur³⁵.

Pour que cette pauvreté puisse aller jusqu'au bout, Dieu a permis divers moments qui semblent tout

35. C'est alors que Dieu nous donnera la lumière. C'est au moment où Joseph est plongé dans un abîme de pauvreté – et une très grande solitude, puisque demander conseil à quelqu'un serait trahir Marie –, que l'ange vient l'éclairer. Dieu ne vient éclairer que les pauvres : il faut descendre dans des pauvretés très profondes pour que Dieu vienne nous éclairer directement. Tant qu'on croit pouvoir se débrouiller seul, il ne le fait pas. Or nous sommes toujours un peu comme cela. Nous disons : « J'arriverai à me débrouiller, je fais déjà des progrès, cela va déjà mieux que l'année dernière... ». Mais de temps en temps, Dieu nous balaie, pour nous faire comprendre que les petits progrès qu'on fait, ce n'est pas fameux ! On entre alors dans la pauvreté, une pauvreté qui va très loin, et c'est à ce moment-là que Dieu nous éclaire. Nous n'aurons pas nécessairement, comme saint Joseph, une visite de l'ange pendant la nuit ! Mais dans la foi, nous n'aurons pas moins.

compliquer. En réalité, c'est très simple : c'est la voie directe de Dieu pour que Joseph soit un père pauvre. Il ne l'aurait pas été s'il n'avait pas connu cette épreuve, puisque toute paternité implique un amour d'épousailles. Sans les épousailles, sans ce lien d'amitié entre Joseph et Marie, il ne pouvait pas y avoir de paternité, et c'est pour cela que l'ange dit à Joseph : « Prends Marie, ton épouse ». Joseph l'a choisie deux fois : avant l'épreuve et après l'épreuve. Pourquoi ? parce que Dieu voulait que le lien entre Joseph et Marie soit tout à fait divin. Nous reviendrons plus loin sur les deux manières dont la charité s'exerce en nous³⁶. Dans le premier lien de Joseph et Marie, le mouvement va de l'amour d'amitié vers la charité divine, et dans le second, de la charité divine vers l'amour d'amitié. Il est rare que Dieu fasse entre deux personnes ce double lien. Le premier lien, on le comprend facilement : Joseph a choisi Marie parce qu'il l'a aimée, mais dans un respect absolu à l'égard du bon plaisir de Dieu sur elle et sur lui. La seconde fois, c'est Dieu qui dicte à Joseph son choix : « Prends Marie comme épouse » – cela vient donc d'en haut. N'est-ce pas extraordinaire ? Quand, à partir de l'amour d'amitié, nous rejoignons le désir de Dieu, c'est déjà très beau, c'est une amitié humaine qui se purifie, qui se divinise. Mais quand c'est Dieu lui-même qui indique son bon plaisir, c'est le choix de Dieu, un choix d'amour divin, qui va assumer l'amour humain, l'amour d'amitié : il y a là quelque chose d'encore beaucoup plus grand.

C'est toujours comme cela qu'on discerne si une amitié est vraiment divine : si Dieu a devancé notre cœur

36. Voir ch. 7, pp. 192-194.

humain. Si Dieu nous demande d'abord d'aimer quelqu'un divinement, dans la charité, et qu'ensuite il nous demande de l'aimer avec notre cœur humain et notre sensibilité, c'est l'amour divin qui assume l'amour humain. A ce moment-là c'est plus simple (même si cela exige, dans le cas de personnes consacrées, l'offrande totale qu'exige l'esprit de virginité), parce que c'est Dieu qui assume tout. Entre Joseph et Marie il y a eu les deux, et c'est finalement pour cela qu'on peut dire qu'il y a eu entre eux la plus grande amitié qui ait jamais existé entre deux créatures ; et il fallait cette terrible épreuve pour que l'amour divin puisse vraiment tout transformer du dedans.

La paternité de Joseph sur l'enfant Jésus repose sur cet amour ; et pour qu'elle soit toute divine, il fallait que cet amour soit tout à fait divin. Quand Marie lui avait fait comprendre qu'elle était totalement consacrée à Dieu, Joseph avait accepté d'offrir sa paternité à Dieu. Or, pour un homme jeune, n'est-ce pas la plus grande offrande ? Si Dieu, dans sa sagesse, a voulu réaliser son chef-d'œuvre dans l'homme et la femme, c'est en vue de la fécondité, et donc il n'est pas étonnant que cela nous tienne tant à cœur. Offrir cette paternité à Dieu, c'est lui dire, non pas en paroles mais « en œuvre et en vérité »³⁷, que notre cœur veut l'aimer, lui, d'une façon unique.

Si la grandeur de l'esprit de virginité vient de ce qu'il est totalement ordonné à la contemplation, comme le montre saint Thomas³⁸, cela entraîne qu'il ne puisse

37. 1 Jn 3, 18. Saint Jean emploie ici le mot *ergon*, œuvre, qui revient souvent dans son Evangile, et avec une très grande force, puisqu'il s'agit finalement d'œuvrer avec le Père, de coopérer à l'œuvre du Père.

38. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 152, a. 2 à 5. Saint Thomas se réfère évidemment à saint Paul, notamment 1 Co 7, 32-38.

être vécu pleinement que s'il y a ce désir de contemplation. On comprend alors que l'offrande de la paternité ne puisse être reçue par Dieu que si nous avons soif de contemplation. Sinon, ce sera toujours vécu (plus ou moins) comme quelque chose de négatif, et Dieu n'aime pas cela ; il n'aime pas les êtres qui vivent dans la négation, parce que c'est contraire à l'amour. Il faut au contraire comprendre que l'offrande de la paternité est pour quelque chose de plus grand, pour être plus immédiatement lié à Dieu.

Joseph avait donc offert sa paternité pour laisser Dieu absolument libre sur Marie et sur lui. Et voilà que l'épreuve qu'il connaît à l'égard de Marie – elle a conçu – va l'obliger à offrir son amour pour Marie, le *fondement* de la paternité, qu'il n'avait pas encore offert ; ici il doit l'offrir, pour être pauvre de la pauvreté même du Christ. Offrir complètement son cœur, c'est la pauvreté propre à la vie chrétienne, parce que c'est la pauvreté du Christ, la pauvreté de celui qui vient pour être immolé à la Croix, la pauvreté de la victime. Cela va loin, la pauvreté de la victime, parce que c'est accepter d'être réduit à rien par le feu du ciel qui descend sur nous, comme dans le sacrifice d'Elie³⁹. Quand on s'offre à Dieu en victime d'amour, comme la petite Thérèse, c'est au-delà de l'humain, c'est le feu du ciel, le feu de la contemplation, le feu de l'Esprit Saint, qui consume la victime. Joseph doit offrir à Dieu son cœur d'homme en acceptant d'être seul pour Dieu. Et c'est au moment même où il fait ce geste d'amour, dans une très grande solitude, qu'il lui est *donné*, divinement, d'être l'époux de Marie et le père de Jésus.

39. Voir 1 Rs 18, 38.

Quand on parle de Joseph simplement comme d'un « père nourricier », c'est un peu rapide. On voit pourquoi on dit cela, mais il faut être attentif, parce que cela risque de diminuer la paternité de Joseph sur Jésus, alors que c'est une paternité divinement parfaite, où l'enfant Jésus, dans ce qu'il a de plus grand, de plus noble, de divin, est relatif à Joseph. C'est une paternité substantielle, mais par la grâce, et qui exige le sacrifice d'être humainement source de vie, et qui exige la pauvreté du lien d'époux avec Marie. Dieu ne peut pas demander une telle pauvreté, cette double pauvreté, sans que ce soit en vue d'un plus grand amour – autrement Dieu ne serait plus Dieu, il ne serait plus Père. Si cette double pauvreté a été demandée à Joseph, c'est pour qu'il soit père d'une paternité divine, qui est dans son cœur le reflet de la paternité unique du Père⁴⁰.

40. Chez Joseph s'accomplit éminemment le passage de la crainte « servile » à la crainte « filiale », tel que saint Paul l'exprime dans l'Épître aux Romains : « Tous ceux en effet qui sont menés par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : "Abba ! Père !" » (8, 14-15). Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 19, a. 2.

6

L'HOMME DU SILENCE, PATRIARCHE DE LA VIE MONASTIQUE

L'Écriture ne nous rapporte pas une seule parole de Joseph : seulement son silence. Pourtant Joseph n'est pas un homme taciturne. C'est un homme travailleur, et les vrais travailleurs parlent peu parce qu'ils sont tout donnés à ce qu'ils ont à faire. Mais, plus encore, Joseph est un homme silencieux dans l'amour, un homme silencieux parce qu'il aime et qu'il vit d'un secret, d'un double secret.

Le silence de Joseph

Nous avons vu précédemment que Joseph a reçu de Marie, successivement, deux secrets. Le premier, celui de sa consécration virginale, auquel il a adhéré de tout son cœur – dans un dépassement de lui-même, certes, mais dans une joie profonde. Puis un second, celui de sa maternité divine, au sujet duquel il n'a été consulté en

rien¹. Là, dans ce silence à son égard, Marie a témoigné à Joseph une confiance encore plus grande que pour le premier secret².

Grâce à ces deux secrets confiés par Marie, Joseph devient silencieux, d'un silence *intérieur*. C'est très difficile, d'entrer dans un silence intérieur. Pour le silence extérieur, il suffit d'un peu de bonne volonté ; une bonne volonté parfois un peu stoïcienne, car il faut éduquer sa volonté pour pouvoir garder le silence. Le silence intérieur, c'est tout à fait différent : il ne relève pas d'une volonté stoïcienne, mais de l'amour, et l'amour implique la communication des secrets³. En effet, confier un secret à quelqu'un, c'est lui manifester toute sa confiance⁴, et les zones de silence en nous proviennent de la profondeur des secrets que nous portons. Cela, c'est déjà vrai au niveau humain, entre les amis qu'unit une véritable amitié spirituelle (et pas seulement une passion, un amour purement sensible). Mais c'est encore plus vrai dans l'ordre de la grâce, quand le silence intérieur provient de l'Esprit Saint qui nous demande de

1. Voir ch. 2, pp. 88-91 ; ch. 3, pp. 121-127.

2. Voir ch. 2, p. 88.

3. « Le propre de l'amitié, dit saint Thomas, est que l'ami révèle ses secrets à son ami. L'amitié, en effet, réalise une union des sentiments et fait, pour ainsi dire, de deux cœurs un seul cœur, si bien que quand quelqu'un révèle quelque chose à son ami, c'est comme s'il ne le sortait pas de son propre cœur » (*Contra Gentiles*, IV, ch. 21 ; cf. *Comm. sur saint Jean*, XV, n° 2016).

4. On ne communique un secret qu'à quelqu'un dont on est sûr qu'il ne va pas le livrer, qu'il ne va pas trahir. Il y a des personnes à qui on ne peut rien dire, parce qu'aussitôt tout le monde sait ce qu'on leur a dit ! On ne peut donc pas avoir confiance. Et quand quelqu'un a une fois trahi un secret, on se dit : « Maintenant j'ai compris, je me tais ». Mais on peut, grâce à l'Esprit Saint, retrouver une nouvelle confiance ; puisqu'il ressuscite les morts, il peut ressusciter une confiance brisée...

recevoir les secrets de Dieu et d'y coopérer. Notre cœur devient alors le lieu des secrets de Dieu. C'est ainsi que le cœur de Joseph est devenu le lieu du secret de Marie, de sa totale consécration à Dieu.

Joseph, sur ce point, est un modèle et nous éduque. Le premier enseignement de Marie à Joseph est de lui communiquer son secret, et par là de le plonger dans le silence parce qu'il est désormais lié à elle d'une façon unique, d'un lien que l'Esprit Saint lui-même réalise. L'Esprit Saint est, comme dit saint Thomas, le *nexus* du Père et du Fils⁵, il est le lien dans la Très Sainte Trinité, et il est aussi le lien entre Marie et Joseph, lien qui plonge Joseph dans le silence.

Marie va épanouir le cœur de Joseph pour lui permettre d'être vraiment père, et de l'être d'une manière telle que sa paternité manifeste la paternité de Dieu lui-même, sur Marie et sur nous. Celle qui est donnée à Joseph, c'est celle qui vit la béatitude de la foi⁶, celle qui

5. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I, q. 37, a. 1 : « L'amour est le lien, le nœud (*nexus*) de ceux qui s'aiment ; ainsi l'Esprit Saint est-il dit *nexus* du Père et du Fils. » Cf. *Comm. sur saint Jean*, XVII, n° 2187 : « L'Esprit Saint, qui est le *nexus* des deux ». Voir aussi VII, n° 1156 ; II, n° 357.

6. « Bienheureuse celle qui a cru... » s'écrit Elisabeth (Lc 1, 45). « Heureux ceux qui croient... » dira Jésus (Jn 20, 29). Et à ceux qui proclament bienheureuse celle qui l'a porté dans ses entrailles, il répond : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » (Lc 11, 28 ; cf. 8, 21). « Marie, commente saint Augustin, a été plus heureuse de recevoir la foi du Christ que de concevoir la chair du Christ. (...) Le lien maternel ne lui eût servi de rien si elle n'avait pas eu une plus grande béatitude à porter le Christ dans son cœur que dans sa chair » (*La virginité consacrée*, III, 3. Nouvelle bibliothèque augustinienne 1, Institut d'études augustiniennes 1992, p. 82). *Ce Prius concepit in corde* [ou : *in mente*] *quam in carne* (elle « a conçu dans son cœur [ou : dans son esprit] avant de concevoir dans sa chair » est une affirmation très forte, chère à

porte le trésor du Père, son secret, et qui en vit puisque le Père lui a confié son Fils pour qu'il soit aussi son fils, son secret. Marie vit dès lors une unité extraordinaire avec le Père, dont on peut dire, d'une certaine manière, qu'il est là comme l'Époux⁷. Comme Marie a dû contempler, à ce moment-là, le mystère de la paternité ! Durant ce temps où elle attendait la naissance de son fils, du Fils bien-aimé, Marie a dû, dans sa contemplation, vivre très intensément de ce mystère de la paternité du Père sur son Fils et sur elle, puisque c'est par la paternité du Père qu'elle est Mère⁸. Il y a donc une intimité unique entre Marie et le Père. A travers le Fils, le secret du Père qui lui est donné, elle vit de la contemplation du Père, elle est cachée dans le silence du Père.

Voilà dans quel mystère Joseph est introduit : il doit recevoir la Mère du Fils de Dieu et donc, par elle, entrer dans cette paternité du Père, la contempler, comprendre qu'elle lui est donnée⁹, et que non seulement elle lui est donnée dans la grâce, au plus profond de sa grâce, mais

saint Augustin, et qu'on trouve aussi chez saint Léon le Grand. Evoquée dans *Lumen Gentium* (n° 53) elle nous est rappelée par Jean Paul II avec beaucoup de netteté dans l'encyclique *Redemptoris Mater* (25 mars 1987), n° 13, qui donne de nombreuses références.

7. Cf. ch. 4, p. 152 et ch. 7, pp. 202-203.

8. A Noël, lorsque la liturgie de la messe de minuit cite le *Filius meus es tu, ego hodie genui te*, « Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (Ps 2, 7 ; cf. Ps 110, 3), c'est la parole du Père, mais c'est aussi ce que vit Marie...

9. Si la maternité de Marie est premièrement contemplative (comme le dit saint Augustin), Joseph peut être introduit dans ce mystère d'unité avec le Père – et après lui tous ceux qui, vivant de l'esprit de virginité, « ne cherchent entre tous que l'amour d'un seul », le Christ. Ceux-là, dit encore saint Augustin, ne peuvent comme Marie concevoir le Christ dans leur sein, mais ils le conçoivent dans leur cœur (voir *op. cit.*, XII, 11, p. 90).

qu'il devra la manifester aux hommes. Il devra être comme le « sacrement » de cette paternité en étant le père de Jésus. Cela dans une profonde pauvreté, parce qu'il sait que sa paternité est toute divine ; elle s'incarne dans son cœur, certes, mais dans une grande pauvreté puisque Jésus n'est pas le fruit de la fécondité de l'union de Joseph et de Marie : il est le fruit de la fécondité de Marie unie à l'Esprit Saint.

Cette très grande pauvreté dans l'amour, loin d'attrister Joseph, intensifie sa joie¹⁰. Parce qu'il aime Marie plus que lui-même, il est heureux de s'effacer devant l'Esprit Saint. Par l'Esprit Saint elle est Mère d'une manière qui atteint une perfection unique, et la formation du corps du Christ sera plus parfaite que si elle était purement naturelle. Toute la joie de Joseph est de voir qu'il est associé, dans une totale pauvreté, à la grandeur de la maternité de Marie qui lui est donnée, et à la grandeur de la formation du corps du Christ, à laquelle il ne participe que divinement. Comme elle est pauvre, cette paternité de Joseph, comme elle est grande, sans aucun retour sur lui-même, dans un don total, parce qu'il aime plus Jésus et Marie que lui-même ! Il faut demander à saint Joseph de nous révéler un peu ce qu'il a saisi de la paternité du Père. C'est important, puisque si l'Incarnation a eu lieu, c'est pour nous révéler le Père¹¹. Il nous faut donc comprendre la manière dont Joseph nous conduit vers le Père.

10. Le vrai pauvre est toujours joyeux. Pourquoi ? parce que si Dieu l'appauvrit, c'est pour pouvoir envahir son cœur. L'amour de Dieu ne peut posséder sa créature que si celle-ci *accepte* d'être possédée par Dieu et si elle l'accepte jusqu'à n'être plus rien, n'être plus que mendiante de l'amour et de la miséricorde.

11. Voir M.-D. PHILIPPE, « *Abba, Père* », p. 2.

Comment Joseph peut-il jouer un rôle aussi grand dans notre vie chrétienne, notre vie personnelle d'enfant du Père ? N'y a-t-il pas « qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, un homme, le Christ Jésus »¹² ? Certes Jésus est « *le Médiateur de l'Alliance nouvelle* »¹³ ; mais, comme saint Thomas aime à le dire, Dieu multiplie les instruments pour faire surabonder sa miséricorde¹⁴. Le Père, pour se révéler, n'a besoin d'aucun autre médiateur que son Fils ; mais à cette œuvre il veut associer Joseph non seulement comme gardien, mais comme père de Jésus. Il y a là de la part de Dieu une grâce purement gratuite. Mais plus la gratuité de son amour est grande, plus Dieu nous demande notre coopération. Et c'est par la pauvreté de son cœur que Joseph va devenir celui qui nous conduit au Père, celui qui sera pour nous « médiateur de la contemplation ».

Comment Joseph a-t-il pu devenir ainsi médiateur de la contemplation ? Parce qu'il a offert son amour pour Marie, qu'il l'a remise au bon plaisir de Dieu pour que Dieu fasse d'elle, et de lui, ce qu'il voulait. C'est par là que Joseph devient médiateur de la contemplation. Il faut être très pauvre pour être médiateur du Royaume de Dieu ; or le Royaume de Dieu, c'est la vision béatifique et c'est donc, dès ici-bas, la contemplation. « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre : le Royaume des Cieux est à eux »¹⁵. Introduire les autres dans la contemplation exige une très grande pauvreté du cœur : s'il n'y a pas cette pauvreté du cœur, c'est impossible.

12. 1 Tim 2, 5.

13. He 9, 15 et 12, 24. Cf. 8, 6.

14. Voir *Somme théol.*, I, q. 22, a. 3. Cf. q. 103, a. 6, et *Contra Gentiles*, III, ch. 77.

15. Mt 5, 3.

Le patriarche de la vie monastique

Marthe Robin aimait beaucoup regarder l'origine de la vie religieuse en Marie, elle insistait beaucoup sur l'exigence de vivre cette consécration première qui se réalise dans le cœur de Marie et se prolonge dans le cœur de Joseph. Joseph, de ce point de vue, est bien le patriarche de la vie religieuse, de la vie monastique. Il en est le patriarche parce qu'il a gardé le secret de Marie dans le silence¹⁶. La vie religieuse, la vie monastique, a commencé comme cela, d'une manière souterraine. N'est-ce pas extraordinaire, cette origine de la vie religieuse ? C'est le mystère de la Sainte Famille qui doit nous aider à comprendre ce que doit être le renouveau de la vie religieuse, tel que le Saint-Père le demande : un renouveau de vie contemplative, de vie totalement enfouie en Dieu, renouveau qui se fait par et dans le cœur de Marie. Certes la Sainte Famille reste bien le modèle de la famille chrétienne, et même un modèle pour toute famille au niveau de la qualité de l'amour des époux et de la fidélité dans la responsabilité à l'égard des enfants¹⁷, mais elle n'est pas *que cela*. Saint Joseph

16. « Cet homme selon le cœur de Dieu, dit Bossuet, ne se montre pas au dehors » et « ce sont les vertus cachées [celles « où le public n'a point de part, où tout se passe entre l'homme et Dieu »] qui le rendent digne de louange. (...) Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer couvert sous l'aile de Dieu [cf. Ps 17, 8 ; 57, 2 ; 61, 5 ; 63, 8 etc.] sans avoir d'autre spectateur » (BOSUET, *Premier panégyrique de saint Joseph*).

17. Voir M.-D. PHILIPPE, *Le mystère de la Sainte Famille*, in : *Aletheia* n° 7 (juin 1995), p. 75. On pourrait être tenté de dire que saint Joseph ne peut pas être le modèle de la paternité au niveau de la famille, qu'il est plus du côté de la vie monastique, qu'il est plus un moine dans le monde qu'un véritable père de famille avec toutes les difficultés et toutes les

a toujours été considéré aussi comme le modèle de l'autorité dans la vie monastique. L'Eglise nous le donne à la fois comme modèle de la paternité dans le foyer chrétien et comme modèle de l'exercice de l'autorité dans la vie monastique. Il fait le lien entre la famille selon la chair et le sang et la famille spirituelle – comme Marie, du reste. C'est très beau, parce que cela nous fait comprendre que la sainteté de la vie monastique et celle du foyer chrétien sont la même sainteté ; autrement, il y aurait deux modèles différents. C'est peut-être ce que nous oublions trop. Nous avons un peu trop séparé ces deux saintetés. Parce que le Droit canon distingue nettement (et il faut le faire, au niveau canonique) le laïc et le religieux, nous avons trop mis l'accent sur les aspects extérieurs et les droits différents de la famille temporelle et de la famille spirituelle, de la vie monastique. Nous avons trop opposé et nous n'avons pas assez vu l'unité. La grande grâce du concile Vatican II est peut-être de nous faire découvrir, ou redécouvrir, l'unité qui existe entre le foyer chrétien et la vie monastique, de nous faire comprendre qu'il n'y a pas de séparation entre les deux. Il y a une distinction – c'est évident –, mais pour une unité beaucoup plus profonde parce que nous tendons tous vers la même sainteté, la même intimité avec le Christ, avec Marie, avec Joseph. Il est très important que la spiritualité de la famille, aujourd'hui, ne soit pas séparée de la spiritualité monastique, et qu'il y ait des échanges profonds dans l'ordre de la charité fraternelle (dans l'ordre de l'*agapè*) entre le foyer chrétien qui vit

responsabilités qu'implique la paternité selon la chair et le sang ; mais ce serait avoir, à la fois sur Joseph et sur le rôle d'un époux et père chrétien, un regard trop extérieur.

dans le monde, qui a des responsabilités temporelles, et le foyer monastique, le foyer spirituel et contemplatif totalement consacré à Dieu. Celui-ci demeure lié au foyer temporel, à la famille, et doit l'aider à aller plus loin.

La vie monastique, dans ce qu'elle a de plus classique et de plus simple, est enracinée dans la vie de Joseph, la vie cachée et silencieuse d'un travailleur qui adore Dieu et qui l'aime. Un travailleur fidèle, doux et pauvre. On peut appliquer à Joseph ce qui est dit de Moïse – ce serviteur éminent à qui Dieu parle « bouche à bouche »¹⁸ et dont le plus grand désir est de « voir la gloire de Yahvé »¹⁹ : « Pour sa fidélité et sa douceur il [Yahvé] le consacra, il le choisit d'entre toute chair »²⁰ ; « il était très humble, plus humble qu'aucun homme à la surface de la terre »²¹.

Pauvre dans son travail, Joseph acceptait de ne pas attendre des résultats immédiats. *Fidèle*, il offrait sans cesse son travail à Dieu – en le faisant le mieux possible, mais pour Dieu. *Doux*, il le faisait sans jalouser les autres, sans rivalité. Il travaillait en pauvre pour glorifier Dieu. D'où lui venait ce souci incessant de la gloire de Dieu ? De sa fidélité à l'adoration. L'exigence de l'adoration (exigence intérieure, et non exécution plus ou moins forcée d'une prescription légale) nous dépouille complètement. Celui qui adore vraiment considère son travail comme une matière qui demande à être brûlée par le feu intérieur de l'adoration, et il n'attend pas autre

18. Nomb 12, 8.

19. Voir Ex 33, 18-23.

20. Sir 45, 4. Cf. Nomb 12, 7 : « ... il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse : dans toute ma maison il est fidèle, lui ».

21. Nomb 12, 3.

chose. Loin de s'opposer à la prière, à la vie contemplative, le travail vécu ainsi est un fondement pour la vie monastique. Le travail monastique doit être cela : entièrement fondé sur l'adoration, il nourrit l'adoration et est totalement offert ; rien ne nous appartient.

Ce que nous disons là est vrai pour tout chrétien. Pour tout chrétien l'exigence fondamentale est de vivre l'adoration « en esprit et en vérité » et, à partir de cette adoration, de vivre une soif de contemplation, dans un monde où l'aspect utilitaire est si important, où tout est jugé selon des critères d'efficacité ou d'utilité. Devant cela le chrétien doit plus que jamais affirmer la priorité de la gratuité de l'amour. Il la vit dans l'adoration, et adorer fait incessamment grandir son désir de connaître Dieu²² – « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent... »²³ – et de le contempler, c'est-à-dire de vivre sa vie.

22. L'adoration nous met dans la vérité ; et si on n'adore pas, on devient de moins en moins capable de chercher la vérité.

23. Jn 17, 3.

JOSEPH ET JEAN

Les deux créatures qui ont été les plus proches de Marie sont saint Joseph et saint Jean. Il est bon de les comparer pour mieux pénétrer dans le cœur de Marie, qui fait le lien entre les deux¹. Joseph a *choisi* Marie, et Jean l'a *reçue* de Jésus.

Certes, pour pouvoir la choisir comme son épouse, Joseph a été mû par l'Esprit Saint – disons plutôt par « l'Esprit de Dieu », puisque l'« Esprit Saint » comme tel n'était pas encore révélé. Mais cela ne l'a pas empêché de la choisir personnellement, librement.

1. Jean, dans son Evangile, ne parle pas de Joseph. N'est-ce pas curieux ? Pourtant Marie a dû lui en parler souvent ; mais peut-être a-t-elle demandé à Jean de se taire ? Peut-être est-ce un grand secret que Marie a communiqué à Jean pour sa formation. Car on ne peut pas être totalement formé à la vie chrétienne sans Joseph. – A propos du silence de Marie en ce qui concerne Joseph, remarquons que la seule parole de Marie mentionnant explicitement Joseph est celle qu'elle adresse à Jésus lors du recouvrement au Temple – une interrogation douloureuse qu'elle exprime au nom de Joseph : « Vois : *ton père* est moi... ».

Pour Jean, c'est autre. Il avait certainement pour la Mère de Jésus une estime très profonde et déjà un véritable amour, mais il n'aurait jamais osé « la prendre chez lui ». Il a fallu pour cela l'ordre de Jésus crucifié : « Voici ta mère ». A partir de là, Jean la prend « chez lui »². Jean n'a pas choisi Marie. C'est très important pour ceux qui déclarent n'avoir pas de dévotion particulière pour la Sainte Vierge. Qu'ils sachent que Jean n'a pas choisi Marie : c'est Jésus qui l'a choisie pour lui.

L'amour de Marie pour Joseph et pour Jean

Quand on regarde ces deux hommes relatifs à Marie, tout de suite on se pose la question : lequel des deux a été le plus aimé ?

On peut dire que Marie, étant immaculée, les a aimés tous les deux à la fois « divinement » (c'est-à-dire dans la charité et en dépendance étroite de l'Esprit Saint) et humainement avec une très grande intensité. Avec cette différence qu'elle a choisi Joseph. Plus exactement elle a répondu au choix de Joseph, mais cette réponse a bien été un choix personnel de Marie ; de sorte qu'il ne faut pas dire trop vite que, dans le cœur de Marie, Jean passe avant Joseph. L'Eglise donne à Joseph une place si grande qu'il ne faut pas le diminuer pour privilégier Jean. Il faut au contraire considérer toute la grandeur de Joseph, qui peut-être nous prépare à Jean. Mais Jean, qui vient après, n'enlève rien à ce lien si fort de Marie avec Joseph ; car la relation de Jean à Marie est autre : Marie

2. Jn 19, 27.

lui est donnée comme mère, et c'est la Femme (Jésus le dit explicitement : « Femme, voici ton fils »), la femme pleinement femme qui est mère. A Joseph, c'est la jeunesse de la femme qui est donnée ; tandis qu'à Jean ce n'est plus cela. A la Croix, Jésus, « l'homme de douleurs »³, l'Agneau de Dieu, donne pour mère à Jean celle qui est « l'Épouse [ou plutôt la Femme] de l'Agneau »⁴, la femme de toutes les douleurs – « Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur... »⁵. Pensons au premier regard de Jean sur Marie... Certes il y a eu un premier regard de Jean sur Marie à Cana⁶ ; mais pensons au premier regard de Jean au moment où Jésus lui dit : « Voici ta mère ». Jean a alors regardé Marie, c'est sûr, et à travers les larmes de Marie, il a dû voir son sourire... parce que Marie n'a pu accueillir Jean que dans un sourire, et dans le silence. Elle l'a accueilli à travers ses larmes, à travers sa souffrance, mais une souffrance toute transfigurée par l'amour.

A la Croix, Joseph a déjà quitté ce monde. Marie est présente et vit dans une très grande unité avec Jésus le mystère de l'offrande de toute sa vie au Père, l'offrande de tout lui-même dans la souffrance, le rejet, la lutte. Marie vit ce mystère dans sa foi, son espérance et sa charité ; et c'est à travers ce mystère de Compassion, au moment où se réalise la prophétie de Syméon, où le

3. Is 53, 3.

4. Ap 21, 9 ; cf. 19, 7. En ces deux lieux saint Jean emploie le terme par lequel Jésus lui-même s'adresse à Marie à Cana (Jn 2, 4) et à la Croix (Jn 19, 26) : *gunai* ; alors qu'en Ap 22, 17, il dit « épouse », *nymphè*.

5. Lam 1, 12.

6. Cf. Jn 2, 1-2 : « ... la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à la noce, ainsi que ses disciples ».

cœur de Marie est « transpercé comme par une épée »⁷, que Jésus, dans un dernier regard sur sa Mère et sur le disciple bien-aimé, dit à Marie cette parole si forte : « Femme, voici ton fils », et à Jean : « Voici ta mère »⁸. Alliance nouvelle, qui unit Jean à Marie d'une manière étonnante et toute divine. On peut dire qu'à partir de ces paroles de Jésus le cœur de Jean ne fait plus qu'un avec le cœur de Marie, sa mère, *comme* le cœur de Marie ne fait plus qu'un avec le cœur de Jésus crucifié.

Nous nous étions posé la question : de Joseph et de Jean, lequel est le plus uni à Marie ? Joseph et Marie sont intimement liés, Marie et Jean sont intimement liés. Si nous sommes les amis de la Vierge Marie, ses enfants, ne pouvons-nous pas lui demander où est son cœur, lequel des deux elle aime le plus ? Certains diront : « C'est une question tout à fait inutile, puisqu'on ne peut pas le savoir »⁹. De fait il y a une question, mais peut-on y répondre ? dans l'amour, peut-on mettre un ordre ? Ne devrait-on pas dire tout simplement que Marie aime les deux, de deux manières différentes ?

En réalité la question n'est pas oiseuse, elle n'est pas inutile, puisque Marie nous est donnée, à nous aussi,

7. Lc 2, 35.

8. Jn 19, 26-27.

9. Saint Thomas s'est bien demandé qui, de Pierre et Jean, Jésus aime le plus. Voir *Comm. sur saint Jean*, XXI, n^{os} 2635 à 2643 (cf. XIII, n^o 1804 et *Somme théol.*, I, q. 20, a. 4). La question lui a permis de préciser ce qui caractérise chacun de ces deux liens. – A propos des trois qualités que saint Thomas relève chez saint Jean (la perspicacité de son intelligence, sa virginité [celle du corps et celle du cœur] et sa jeunesse : voir *loc. cit.*), rappelons que la tradition des Pères et les théologiens du Moyen Age affirment aussi la virginité de Joseph (voir notamment le *Commentaire* de Cajetan sur la *Somme théologique*, III, q. 28, a. 4).

comme mère. A travers Jean, elle est donnée comme mère à tous les hommes rachetés par la Croix du Christ ; elle est donc donnée à chacun de nous. Et si Jean veut nous faire vivre son mystère de filiation à l'égard de Marie, nous avons le devoir de le comprendre autant que nous le pouvons, autrement dit de découvrir ce que l'Esprit Saint a réalisé entre le cœur de Jean et le cœur de Marie. Cela nous éclairera sur la maternité divine de Marie à notre égard, et donc nous aidera à en vivre plus profondément.

Marie et Jean

Revenons aux paroles que Jésus adresse à Marie et à Jean, ces paroles si intenses, si étonnantes, par lesquelles il établit une nouvelle alliance entre le disciple bien-aimé et sa Mère, qu'il lui donne pour qu'elle soit sa propre mère. Jésus s'adresse successivement à l'un et à l'autre (se répétant en quelque sorte) pour montrer qu'il s'agit d'une alliance ; car, pour que l'alliance existe, il faut que les deux membres de l'alliance soient convaincus de cette réalité, afin de pouvoir en vivre.

Si Jean est venu jusqu'au Golgotha, ce n'est pas pour retrouver Marie ; s'il est présent à la Croix, c'est par amour pour Jésus, par fidélité à Jésus. Il est présent à la Croix à cause de sa docilité au Saint-Esprit. Marie, elle aussi, est présente à la Croix à cause de son amour pour Jésus¹⁰. Cela, c'est encore plus compréhensible et

10. Et quand elle est là, *debout* au pied de la Croix comme le souligne Jean (19, 25), on peut lui appliquer ce que dit Ezéchiel (2, 2 et 3, 24) : « L'Esprit entra en moi et me fit tenir debout ».

plus explicite, puisqu'elle est la Mère, une mère qui est fidèle et qui veut l'être jusqu'au bout. La préfiguration de la « mère admirable », au second livre des Macchabées¹¹, peut nous aider à mieux comprendre ce qui se passe à la Croix, comment Marie est là pour Jésus, son unique.

Au risque de paraître nous éloigner un peu de Joseph (mais en réalité, cela nous permettra de mieux le comprendre), essayons de pénétrer dans ce mystère. Marie est là, au pied de la Croix, par pur amour pour Jésus, et elle est là aussi (les deux sont inséparables) pour achever, compléter dans son cœur ce qui manque à la Passion du Christ. Elle est présente pour tout recevoir de Jésus et aussi pour tout lui donner, tout ce qu'elle peut lui donner dans sa foi, son espérance et son amour. C'est une présence d'amour et de don parce que c'est une *coopération* au mystère de Jésus crucifié. Marie n'est pas spectatrice, elle est Mère pour coopérer avec Jésus et vivre ce qu'il vit. Elle ne fait plus qu'un avec Jésus dans sa foi, son espérance et son amour, elle vit de Jésus comme elle n'a encore jamais vécu de lui, dans une intensité et une ardeur nouvelles. Totalement attirée par Jésus – « une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi »¹² –, elle ne fait plus qu'un avec lui en offrant tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle désire avoir. Tout est offert, tout est donné. Elle vit, dans sa foi, son espérance et son amour, ce que Jésus vit dans un amour parfait, quasi infini¹³, au-

11. 2 Mac 7, 20.

12. Jn 12, 32.

13. Le théologien, pour être tout à fait précis, doit dire « quasi infini » puisqu'il faut distinguer dans le Christ une volonté divine et une volonté humaine (cf. *Somme théol.*, III, q. 18, a. 1).

delà de tout obstacle, de tout ce qui pourrait limiter cet amour.

En effet, dès le premier moment de l'Incarnation le Christ jouit de la vision béatifique¹⁴ ; il faut donc affirmer que quand il vit le mystère de la Croix, les sommets de son intelligence restent irradiés de la vision béatifique, et les sommets de sa volonté plongés dans l'amour trinitaire¹⁵. Il y a dans l'âme du Christ quelque chose qui ne peut pas être offert en victime, être brûlé et disparaître comme la victime d'un holocauste ; c'est ce que saint Augustin appelle la « partie supérieure »¹⁶ de l'âme du Christ, qui est toujours dans la gloire. Il y a donc quelque chose de l'humanité sainte du Christ qui n'est pas saisi par l'état victimal, et c'est pour cela que Marie s'offre avec lui, pour que, en elle, ce qu'il y a de plus profond dans l'intelligence et la volonté humaines soit offert à Dieu. Et Jésus est heureux de cette coopération toute divine de Marie, de cette unité avec elle. Pour que la victime soit parfaite, pour que l'humanité soit totalement offerte à Dieu, il fallait que Marie s'unisse au sacrifice de son Fils bien-aimé, il fallait qu'elle vive le même mystère *dans la foi*, par où son intelligence était totalement offerte à Dieu. Grâce à Marie, l'intelligence humaine a été matière d'holocauste à la Croix, et c'est là

14. Cf. SAINT THOMAS, *Compendium theologiae*, ch. 216, n° 435 : « Il convenait donc que le Christ, auteur du salut de l'homme, possédât dès le premier moment de son incarnation la pleine vision de Dieu, et non pas qu'il y parvînt par succession du temps, comme y parviennent les autres saints ». Cf. *Somme théol.*, III, q. 15, a. 10. On sait que cette affirmation est très contestée aujourd'hui par certains théologiens, mais elle relève de la doctrine de l'Eglise, qui n'a pas changé.

15. Voir *Somme théol.*, III, q. 46, a. 8 ; *Compendium*, ch. 231 et 232.

16. Voir *Somme théol.*, I, q. 79, a. 9 ; SAINT AUGUSTIN, *La Trinité*, XII, III, 3 et IV, 4 (Bibliothèque augustinienne 16, pp. 215-217).

que Marie vit la béatitude de la foi : « Bienheureuse celle qui a cru... »¹⁷.

Nous pouvons avoir une petite expérience de cela quand Dieu nous fait vivre certaines souffrances (du cœur et de l'intelligence) que nous ne pouvons pas comprendre. Nous pouvons être alors tentés de penser qu'il nous fait souffrir cela gratuitement, par pure surabondance, d'une manière apparemment inutile : on aurait pu s'expliquer avec l'autre, on aurait pu essayer de se comprendre... mais non, on est dans une obscurité totale, on ne voit rien, on ne comprend rien, et cependant on vit, grâce à l'amour. Marie a vécu cela à la Croix pour que le mystère de l'offrande du Christ s'empare totalement de l'intelligence humaine. Et on peut dire la même chose pour sa volonté : tous les désirs du cœur de Marie, désirs humains et transformés par la grâce – donc des désirs bons, nobles, grands –, tout cela doit être offert et brûlé, dans l'espérance. Marie vit alors la béatitude de ceux qui ont faim et soif, et la béatitude des cœurs purs, et la béatitude des pauvres...

A ce moment où elle ne fait plus qu'un avec lui, Jésus lui demande de regarder Jean et il la donne à Jean. Marie n'avait qu'une envie, c'était de regarder Jésus, de vivre de Jésus, d'être avec lui, perdue en lui... et voilà qu'il lui demande de regarder Jean. Elle passe de la contemplation à la charité fraternelle, à la miséricorde (car accepter d'être mère de Jean, c'est pour elle un acte de très grande miséricorde). Etre « un » avec Jésus dans le mystère de la Croix, c'est la plus grande contemplation qui puisse exister, et Marie vit cette

17. Lc 1, 45.

contemplation ; mais voilà qu'à travers cette contemplation, Marie vit une exigence nouvelle de la charité en elle : accepter d'être comme mise à l'écart pour aller plus loin dans l'amour, vivre un holocauste plus profond. Cette souffrance est vécue dans l'amour et donc dans la joie, mais c'est tout de même une souffrance, puisque c'est un dépouillement, et un dépouillement ultime. Le dépouillement des vêtements que Jésus a dû accepter¹⁸ n'est pas grand-chose à côté de ce dépouillement intérieur où il donne sa Mère, en l'entraînant dans le même dépouillement puisqu'il veut que sa Mère soit toute à Jean, toute à l'Eglise, toute à chacun de nous. Il y a là une volonté du Christ infiniment grande, un dépouillement complet dans son cœur : celle que le Père lui a donnée, celle qui ne fait plus qu'un avec lui dans cette œuvre commune, il faut qu'elle soit donnée à Jean pour qu'il comprenne combien Jésus l'aime, et comprenne aussi qu'il doit être tout entier à Marie, pour être tout entier à Jésus. Loin de le séparer de Jésus, Marie va permettre à Jean de lui être plus uni. Ces paroles de Jésus qui, apparemment, séparent, réalisent une unité encore plus profonde entre le cœur de Jean et Jésus, entre le cœur de Marie et Jésus. C'est tout le mystère de la fécondité de la Croix qui passe à travers le cœur de Marie pour Jean. Entièrement sauvée par pure gratuité d'amour (elle est immaculée), Marie manifeste aux yeux de tous la fécondité admirable de la Croix¹⁹, de l'holo-

18. Jn 19, 23 ; Mt 27, 35 ; Mc 15, 24 ; Lc 23, 34.

19. La conception immaculée de Marie est un fruit anticipé de la Rédemption, comme le dit la bulle *Ineffabilis Deus* proclamant l'Immaculée Conception de Marie : « La bienheureuse Vierge Marie (...) a été, par un privilège et une grâce spéciale, en vue des mérites de Jésus-Christ son

causte du Christ, et elle la manifeste aussi à travers sa maternité divine à l'égard de Jean : les deux se tiennent.

L'amour de Marie pour Jean est bien unique. C'est un mystère, le mystère de la charité fraternelle dans ce qu'il a de plus éminent, de plus parfait, et cela à travers et dans le mystère de la Croix. Seule la Croix peut nous faire saisir cet amour de Marie pour Jean et pour nous.

Les deux manières dont la charité fraternelle s'exerce en nous

On comprend alors qu'on puisse se poser la question : comment situer le lien de Marie avec Joseph, comparativement au lien de Marie avec Jean ? Il n'y a aucune rivalité, c'est évident ; mais ces deux amours nous aident à comprendre le cœur de Marie, lumineux et brûlant d'amour. Son amour pour Joseph et son amour pour Jean nous révèlent, chacun à sa manière, combien Marie aime Jésus – puisque son amour pour Joseph et son amour pour Jean proviennent de son amour unique pour Jésus, pour son Dieu. C'est pour cela qu'il est bon de regarder ces deux liens, pour qu'à travers eux nous découvriions le lien unique de Marie avec Jésus, lien d'où jaillit ce double amour : à l'égard de Joseph, à l'égard de Jean.

Si nous comparons ces deux amours – autant que nous pouvons le faire –, nous voyons que l'amour divin de Marie pour Joseph assume un amour humain d'épouse

Fils, Rédempteur du genre humain, préservée de la tache du péché originel ». Voir M.-D. PHILIPPE, *L'Immaculée Conception, chef-d'œuvre de l'Esprit Saint à travers la Croix du Christ*, dans *L'Etoile du matin*, pp. 221 sq.

à époux, et que cet amour humain est entièrement transformé par la charité. A l'égard de Jean, c'est différent. Marie aimait sûrement Jean d'un amour de charité avant le Calvaire, mais on ne peut pas dire que, du point de vue humain, il y ait eu un choix spécial de Marie avant la Croix. Elle avait sûrement deviné combien Jésus aimait Jean, et sans doute, à cause de cela, était-elle plus attentive à lui. Mais on ne peut rien préciser car cela ne nous est pas dit, on ne sait pas. Tandis qu'on sait l'exigence surnaturelle imposée par Jésus lui-même à Marie à l'égard de Jean : « Femme, voici ton fils », exigence répétée quand Jésus s'adresse à Jean : « Voici ta mère ». Là on est en présence d'un amour entièrement divin, qui s'incarne, certes, et qui s'incarnera de plus en plus jusqu'au terme de la vie de Marie sur la terre, mais qui reste avant tout un amour divin.

C'est cela qu'il serait très intéressant d'approfondir en théologie, puisqu'on est là en présence des deux manières dont la charité, l'amour surnaturel, peut s'exercer en nous. Ou bien la charité assume une amitié humaine préexistante, ou existant simultanément, ou bien on est en présence d'une priorité du mystère de la charité divine qui s'incarne dans notre capacité humaine d'aimer, et donc dans un amour humain. Dans notre vie, c'est toujours l'un ou l'autre : ou bien la charité vient assumer des amitiés humaines en les transformant, ou bien, au contraire, les liens de charité que Dieu réalise deviennent source d'une incarnation qui suscite un amour humain et le porte²⁰. C'est alors tout l'être humain qui est trans-

20. C'est très net dans la vie religieuse : la vie commune permet la réalisation de liens de charité fraternelle avec des frères qu'on n'aurait jamais rencontrés ailleurs, ou même qu'on n'aurait jamais choisis.

formé par l'amour divin, permettant à nos relations de charité d'avoir une force et une intensité uniques.

C'est ce qui se passe pour Marie. De ce point de vue-là, c'est merveilleux de comprendre que l'amour qu'elle a pour Joseph est tout entier ordonné à l'amour qu'elle a pour le mystère du Verbe qui s'incarne ; et que tout l'amour qu'elle a pour Jean provient de son amour divin, surnaturel, à l'égard de Jésus. « Aimez-vous les uns les autres *comme* je vous ai aimés »²¹ : Marie doit aimer Jean de cet amour-là. Et il ne faut pas oublier que notre charité fraternelle est le prolongement de l'ultime alliance qui a été réalisée à la Croix entre Marie et Jean. Après avoir institué l'Eucharistie et s'être donné lui-même en nourriture à ses Apôtres, Jésus leur donne ce nouveau commandement : « *Comme* je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres ». Sur la Croix, Jésus réalise éminemment ce précepte en disant à Marie : « Femme, voici ton fils » et à Jean : « Voici ta mère ». La charité fraternelle, à son sommet, prend cette modalité maternelle.

A l'égard de Joseph, la charité fraternelle a un mode tout à fait différent : ils sont époux et épouse, alors que Marie et Jean sont mère et enfant (fils bien-aimé puisque Jean est le disciple bien-aimé et que Marie doit l'aimer *comme* Jésus l'a aimé). On a donc, d'un côté, une charité fraternelle enracinée dans une amitié humaine, et de l'autre côté une charité fraternelle enracinée dans une contemplation, celle de la Croix. Si Marie est unie à Jean d'une manière si forte, c'est parce qu'elle a vécu avec lui la contemplation de la sagesse de la Croix, la contemplation de Jésus crucifié. C'est le fondement de leur charité, et la charité atteint là un sommet.

21. Jn 13, 34.

Il est difficile de savoir si la charité fraternelle à l'égard de Joseph est plus ou moins grande qu'à l'égard de Jean. Ce qu'on peut dire, c'est que la charité fraternelle qui unit Marie à Jean a un *mode* « *divin* » plus parfait, parce que plus contemplatif ; alors qu'à l'égard de Joseph, elle a un *enracinement* plus parfait. Aux yeux de Dieu, chacune est unique, et pour nous les deux sont *modèles* : modèle de la charité fraternelle dans le foyer chrétien (Joseph), et dans la vie religieuse, surtout dans la vie monastique (Jean).

Il faut souvent demander à Marie de nous apprendre à vivre ce mystère de charité divine qui transforme progressivement toute la pâte humaine et très spécialement notre cœur, pour que notre amour à l'égard de Jésus soit source de tout amour qui naît dans notre cœur. Et si nous avons, avec des personnes que nous aimons, des liens qui sont antérieurs à ce mystère de la charité, nous devons demander à l'Esprit Saint de les transformer, de les « diviniser » en les appauvrissant, pour faire place, de plus en plus, à un amour divin qui s'incarne.

L'achèvement de l'ancienne Alliance

Revenons maintenant à Joseph. Ses fiançailles avec Marie ont un caractère très particulier, car Marie ne peut être fiancée à Joseph que si elle lui a confié son don total à Dieu – autrement ce ne serait pas « valide », comme nous l'avons dit plus haut²². Et elle-même ne peut accepter ces fiançailles, ce mariage, qu'en entraînant Joseph avec elle. En ce sens Joseph est comme son premier enfant spirituel...

22. Cf. ch. 3, p. 120.

Joseph a aimé Marie comme pas un autre homme sur la terre n'a pu aimer une femme, comme aucun époux n'a jamais aimé son épouse. Il l'a aimée follement²³. La rencontre de Jacob avec Rachel²⁴, qui est si

23. A propos de la signification du verbe « connaître » en Mt 1, 25 (« et il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle enfanta un fils »), saint Thomas note que ce terme n'a pas forcément ici le sens charnel qu'il a ailleurs dans la Bible, notamment dans la réponse de Marie à l'ange Gabriel (« Je ne connais pas d'homme »). Saint Thomas cite d'abord saint Jean Chrysostome, pour qui cela signifie que, jusqu'à ce que Jésus soit né, Joseph ne pouvait pas encore percevoir toute la dignité et la beauté de Marie. Puis il ajoute qu'il peut aussi être question ici de connaître par la vue : de même que « les fils d'Israël ne pouvaient fixer des yeux le visage de Moïse », quand il redescendait du Sinaï, « à cause de la gloire de son visage » (2 Co 3, 7), de même Marie, « tant que la gloire de la puissance du Très-Haut la couvrait de son ombre, ne pouvait être connue de Joseph. Mais après l'enfantement elle fut connue de Joseph à l'aspect de son visage, et non par des relations charnelles » (*Somme théol.*, III, q. 28, a. 3, ad 3). A Marie, dont « le roi désirera la beauté » (Ps 44, 12), s'applique ce qui est dit du roi lui-même : « admirable en beauté plus que tous les enfants des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres » (*id.*, 3). La beauté corporelle du Christ, nous dit saint Thomas, ne pouvait pas lui venir de ce qu'il aurait été blond ou roux ; la beauté corporelle qui convenait à son état, et qu'il a eue souverainement, se manifestait par le rayonnement, sur son visage, de « quelque chose de divin » qui « le faisait révéler de tous » (*Commentaire* du Ps 44, 2). On peut dire qu'il y avait quelque chose d'analogue chez celle « dont le roi désire la beauté ». Mais disons bien « analogue » (c'est-à-dire *autre*, avec quelque chose de commun) puisqu'elle n'est pas Dieu, et aussi parce que Dieu la gardait cachée, comme le dit encore le Psaume 44 : « Toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur » (v. 14). De cela Joseph a été le témoin, c'est-à-dire non pas le simple spectateur, mais celui qui *vivait*, dans tout son être, ce mystère de Marie. On comprend alors qu'il ait pu avoir pour elle un amour « fou », mais non charnel, comme saint Thomas le suggère ailleurs : « la grâce de la sanctification n'a pas seulement supprimé en elle tout mouvement de sensualité ; [cette grâce] a même eu une efficacité sur les autres, de telle sorte que, si belle qu'elle fût dans son corps, Marie n'a jamais pu être désirée [d'un désir charnel] par un homme » (*Commentaire des Sentences*, III, dist. 3, q. 1, a. 2, q. 1, ad 4).

24. Gn 29, 9-11.

belle et si limpide, nous dit quelque chose de la rencontre de Joseph et de Marie. Jacob a été saisi par la présence, par le regard de Rachel. Il est pris par elle, et à partir de là il est un autre homme : il y a là une préfiguration. Marie allait sans doute puiser l'eau à la source... On vénère à Nazareth la fontaine où Marie serait allée chercher l'eau ; rien ne nous dit que Joseph l'a rencontrée là, mais ce dont nous pouvons être sûrs, c'est que la première rencontre de Joseph avec Marie a dû être très grande. Or c'est la *personne* qu'on rencontre. Marie ne pouvait donc pas cacher à Joseph son lien avec son Dieu, puisque c'était ce qu'il y avait en elle de plus personnel. Recevant le secret de Marie et y entrant pleinement, Joseph, désormais, ne fera plus qu'un avec le cœur de Marie, dans un amour de choix divin.

Toute l'ancienne Alliance se termine dans cette alliance secrète entre Joseph et Marie. Joseph accepte d'être officiellement l'époux de Marie tout en offrant sa vie avec elle pour glorifier Dieu, et hâter l'heure de l'Incarnation rédemptrice.

Précisons. L'ancienne Alliance s'achève dans le cœur de Marie, dans sa totale consécration à Dieu. C'est cela qu'elle *peut* faire. Le mystère de sa maternité est une gratuité absolue, mais ce qu'elle peut faire, c'est s'offrir à Dieu en se consacrant à lui ; et, dans un second temps, ce sera l'offrande qu'elle fera à Dieu de son amour humain pour Joseph, offrande qui mettra un terme à la grande attente de l'ancien Testament. Car Marie, au moment où elle a rencontré Joseph, aurait pu dire : « Oui, je m'étais consacrée à Dieu... mais je me suis trompée ». De fait, Joseph était tellement « bien » ! Parmi tous ceux de son âge, il était sûrement le mieux... il était celui que Dieu aimait le plus. La rencontre avec

Joseph aurait pu être un obstacle, et elle est quelque chose de tellement « hors de commun » qu'on a presque toujours représenté Joseph comme un homme âgé. Mais Joseph a vraiment choisi Marie comme *épouse*, et c'est en recevant son secret qu'il a accepté de la suivre dans sa consécration à Dieu – donc de se consacrer, lui aussi, totalement à Dieu. Ainsi la famille s'ouvre à la vie religieuse, et la première communauté religieuse est l'ultime moment de la famille.

Il y a donc cette rencontre, et l'accomplissement de cette rencontre, c'est que Joseph épouse le secret de Marie – sa consécration à Dieu – et qu'en épousant son secret il est uni à elle pour être le gardien de sa virginité, et, plus tard, le gardien de sa maternité divine. Comme c'est grand, cette fin de l'ancienne Alliance et ce point de départ de la nouvelle !

Le lien entre Marie et Joseph est tout ordonné au mystère du Verbe « devenu chair »²⁵ en Marie, au mystère de l'Incarnation. Il fallait, selon l'ordre de la sagesse de Dieu, que Marie soit totalement consacrée à Dieu et que cette consécration soit source de celle de Joseph.

Dieu reprend là le point de départ de la Genèse : c'est Eve qui avait entraîné Adam à manger le fruit défendu, pour ne pas être seule. Ici Marie, sous la conduite de l'Esprit Saint, se consacre à Dieu âme et corps, et elle entraîne Joseph dans cette totale consécration ; et, en Marie et Joseph ainsi consacrés, l'humanité va recevoir le mystère de l'Incarnation. Certes, c'est Marie qui le reçoit en premier lieu, mais Joseph, gardien de la Vierge et de la Mère, devient père – d'une paternité toute virginale, mais qui n'en est pas moins une vraie paternité.

25. Jn 1, 14.

Dieu réclame de l'un et l'autre ce don total, cette remise totale à son bon plaisir, et il se sert de l'amour qui les unit pour pouvoir « visiter »²⁶ l'humanité, venir *dans* l'humanité par le mystère de l'Incarnation – « le Verbe est devenu chair et il a dressé sa tente parmi nous, en nous »²⁷. En Marie et Joseph, inséparablement unis, la virginité devient divinement féconde, et là s'achève l'attente de l'ancienne Alliance, et là commence la nouvelle. Pour cela il *fallait* qu'il y ait un homme qui, dans un amour parfait, accepte de cacher le mystère aux yeux des hommes en étant le gardien de la Vierge Mère et de l'enfant. C'est ainsi que Joseph coopère à l'Incarnation. Il a *fallu*, selon le plan de la sagesse de Dieu, que Joseph rencontre Marie et épouse son secret, le fasse sien, pour que le mystère de l'Incarnation du Verbe en Marie reste caché. Tout le rôle de Joseph a été de cacher Marie et de cacher Jésus, celui qu'on appellera « le fils de Joseph »²⁸, « le fils du charpentier »²⁹. Et lorsque Joseph aura disparu³⁰, c'est Jésus qui cachera Marie : on le voit

26. Cette expression, fréquente chez les prophètes, revient quatre fois dans l'Evangile de saint Luc : 1, 68 et 78 ; 7, 16 ; 19, 44.

27. Jn 1, 14.

28. Lc 3, 23 et 4, 22. Jn 1, 45 ; 6, 42.

29. Mt 13, 55 ; Mc 6, 3. Cf. Lc 3, 23.

30. A quel moment Joseph a-t-il été rappelé par Dieu ? Nous ne le savons pas. Nous savons seulement qu'il était encore là quand Jésus avait douze ans. On peut supposer que, lorsque Jésus a été assez avancé en âge pour garder lui-même Marie, Joseph a disparu pour laisser Marie et Jésus seuls... Joseph n'a-t-il pas vécu quelque chose d'analogue à ce qu'a vécu Jean-Baptiste ? « Qui a l'épouse, est l'Epoux (...) Il faut que celui-là croisse et que moi je diminue » (Jn 3, 29-30). Joseph n'a-t-il pas connu cette « joie parfaite » de s'effacer devant Jésus ? Cela ne nous est pas dit explicitement : cela demeure caché en Dieu – « Merveilleuses sont les œuvres du Seigneur, et cachées aux hommes sont ses œuvres » (Sir 11, 4). A la différence des Apôtres qui sont les « colonnes » de l'Eglise (cf. Ga 2, 9

dans l'Évangile où il est si peu question d'elle³¹ et où, de Cana à la Croix, aucune parole de Jésus ne lui est explicitement adressée.

Mais voici qu'à la Croix, comme à Cana, Jésus s'adresse à Marie en l'appelant « Femme », et cela pour réaliser une seconde alliance, cette fois avec Jean ; et il y a un ordre entre ces deux alliances : Marie et Joseph, Marie et Jean. La première est celle de l'époux et de l'épouse, dans un grand mystère de don et une extrême pauvreté. Quelle pauvreté n'a-t-il pas fallu à Joseph pour vivre ainsi le mystère de Marie et la cacher ! « Faire croire aux hommes que... », ce n'est pas facile, pour un homme ! Certes ce n'était pas un mensonge, et on ne peut pas parler de « camouflage » ; mais tout de même, aux yeux de tous, il était le père de Jésus... Voilà comment Joseph entre dans les secrets de

où saint Paul nomme Pierre, Jacques et Jean), Joseph est pour l'Église un *fondement*. Or les fondements d'un édifice sont toujours cachés. Peut-être est-ce pour cela qu'il a été demandé à Joseph de disparaître avant le commencement de la vie apostolique de Jésus. Jésus a-t-il demandé ce sacrifice à Joseph, pour qu'il soit vraiment fondement ? On ne sait pas ; mais ce dont on peut être sûr, c'est qu'à Joseph s'applique éminemment cette béatitude de l'Apocalypse : « Heureux, dès à présent, les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs labeurs, car leurs œuvres les accompagnent » (Ap 14, 13). – Sur Pierre et Joseph, voir ch. 3, note 21.

31. Les deux seules paroles de Jésus la concernant – « Qui est ma mère ? » chez les synoptiques (Mt 12, 48-49 ; Mc 3, 31-35 ; Lc 8, 19-21) et « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » chez saint Luc (11, 28) – nous semblent très appauvrissantes pour Marie. En réalité, elles ont dû être pour elle, dans sa pauvreté, causes d'une très grande joie, car son unique désir était bien de « faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 12, 50) et de garder sa parole (cf. Lc 2, 19 et 51) – « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons vers lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23).

Dieu, tout en étant, d'une certaine manière, mis de côté pour qu'en lui le spirituel et le divin puissent tout prendre. Quelle pauvreté, et quelle grandeur ! Il doit laisser l'amitié divine tout prendre, et cacher Marie en acceptant que les hommes le prennent pour son véritable époux. Il l'est, certes, mais d'une manière tout autre que ce que les hommes imaginent. La *maxima amicitia* dont parle saint Thomas, « la plus grande des amitiés », c'est, aux yeux des hommes, l'amitié des épousailles, et aux yeux de Dieu c'est un don total pour que son œuvre se réalise en Marie. La grandeur de Joseph est de porter ce secret de manière telle qu'il le cache.

Quant à la seconde alliance, réalisée par Jésus à la Croix entre Jean et Marie, c'est, nous l'avons vu, l'alliance du fils avec la mère. On peut donc dire que l'ancienne Alliance s'achève dans l'alliance de l'époux et de l'épouse, mais réclamant cette pauvreté : s'aimer en acceptant de s'offrir totalement à Dieu, l'un et l'autre, dans le cœur et dans la chair (l'ancienne Alliance s'achève dans cette offrande de la virginité), et que la nouvelle Alliance commence par un mystère de maternité et de filiation. Cela doit nous éclairer sur le lien de l'ancienne Alliance avec la nouvelle. C'est Marie qui achève l'ancienne, et c'est elle qui commence la nouvelle ; ainsi c'est la Femme qui achève l'ancienne (l'homme, Joseph, lui est relatif) et c'est elle qui commence la nouvelle par sa maternité, l'homme (Jean) devenant alors l'enfant de Marie dans la pauvreté de la petitesse évangélique.

Marie et Joseph

Marie, Joseph et Jean sont comme trois grands reflets de Jésus, selon un certain ordre car en Marie le reflet de Jésus est souverain, premier, puisqu'elle est immaculée. De Joseph, jusqu'à nouvel ordre, on ne peut pas dire qu'il soit immaculé. Certains théologiens ont voulu proclamer la conception immaculée de saint Joseph, mais l'Eglise n'a rien dit qui puisse nous y autoriser, et il faut maintenir cette très grande humilité de Joseph. Cela ne veut certes pas dire que la conception immaculée supprime l'humilité ! mais il faut maintenir ce mystère très caché de Joseph, le silence qu'il a vécu et qui l'a enveloppé.

On ne peut pas séparer Joseph et Jean, ces deux hommes si unis à la Vierge Marie. Mais ici c'est Marie et Joseph que nous regardons, et il nous faut chercher à comprendre ce que nous devons demander à l'un et à l'autre.

A Marie on demande les secrets les plus intimes du cœur de Jésus : elle est la « bonne terre »³², elle est la bien-aimée du Père, « celle qui monte du désert appuyée sur son Bien-aimé »³³, c'est-à-dire sur le Père, sur Jésus, sur l'Esprit Saint. Marie monte du désert appuyée sur son Bien-aimé dans les mystères de joie, dans les mystères de douleur et dans les mystères de gloire. Elle est l'épouse du Père, elle est l'épouse du cœur sacerdotal de Jésus, elle est l'épouse de l'Esprit Saint. Et il faut maintenir les trois ; même si, aujourd'hui, on affirme davantage le dernier aspect, il faut maintenir les trois. Saint

32. Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20 ; Lc 8, 8 et 15.

33. Cant 8, 5.

Thomas regarde Marie comme l'épouse du Père³⁴, ceci à partir de l'Annonciation où elle reçoit le secret du Père. A la Croix, elle est l'épouse du cœur sacerdotal de Jésus ; elle est, comme dit saint Albert le Grand, la *socia*, celle qui est associée, qui coopère, qui complète. Et on peut dire que, pour l'Eglise, elle est l'épouse de l'Esprit Saint. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort et le père Kolbe l'affirment l'un et l'autre avec force³⁵.

34. « Elle fut en effet l'épouse du Père, la Mère du Fils et la demeure de l'Esprit Saint (*Fuit enim sponsa Patris, mater Filii, habitaculum Spiritus Sancti*). » Cette affirmation d'un sermon attribué jadis à saint Thomas n'est peut-être pas de lui, puisque le sermon n'est plus reconnu comme authentique ; mais elle correspond bien à la manière dont saint Thomas regarde Marie.

35. « Marie, écrit saint Louis-Marie Grignion de Montfort, est l'excellent chef-d'œuvre du Très-Haut (...), la Mère admirable du Fils, (...) la fontaine scellée et l'Epouse fidèle du Saint-Esprit, où il n'y a que lui qui entre. Marie est le sanctuaire et le repos de la Très Sainte Trinité... » (*Traité de la vraie dévotion*, n° 5, *Œuvres complètes*, Seuil 1966, p. 489). Et il précise : « Une des grandes raisons pourquoi le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des merveilles éclatantes dans les âmes, c'est qu'il n'y trouve pas une assez grande union avec sa fidèle et indissoluble Epouse. Je dis : indissoluble Epouse, car depuis que cet Amour substantiel du Père et du Fils a épousé Marie pour produire Jésus-Christ, le chef des élus et Jésus-Christ dans les élus, il ne l'a jamais répudiée, parce qu'elle a toujours été fidèle et féconde » (n° 36, p. 507 ; voir aussi nos 20-21, 25, 34, 37, 49, 164, 217, 269). « Le Saint-Esprit ayant épousé Marie, et ayant produit en elle, et par elle, et d'elle, Jésus-Christ, ce chef-d'œuvre, le Verbe incarné, comme il ne l'a jamais répudiée, il continue à produire tous les jours en elle et par elle, d'une manière mystérieuse, mais véritable, les prédestinés » (*Le secret de Marie*, n° 13, p. 447 ; cf. nos 15, 67, 68). A son tour saint Maximilien Marie Kolbe dira que l'union entre Marie et l'Esprit Saint « est si inexprimable, mais si parfaite, que le Saint-Esprit agit uniquement par l'Immaculée, son épouse. D'où elle est médiatrice de toutes les grâces du Saint-Esprit » (*Lettre* du 28 juillet 1935, citée dans *Entretiens spirituels inédits*, Lethielleux 1974, p. 15). Et encore : « L'Immaculée est si parfaite, elle est tellement unie à l'Esprit Saint qu'on l'appelle son épouse. C'est pourquoi nous lui consacrons tout. En elle nous trouvons tout. Elle est pour ainsi dire la

Marie est celle qui forge en nous un cœur d'une limpidité, d'une pureté toute virginale, puisqu'en elle nous sommes déjà, *en espérance*, immaculés³⁶. Marie forge en nous ce cœur au-delà de tout mensonge et de toute ruse. La femme, si elle est vraiment femme, a toujours ce souci d'une extrême loyauté, et l'homme a besoin de la femme : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul »³⁷. Marie nous est donnée, et il est très important pour nous de comprendre le climat particulier que Marie vient mettre dans notre cœur : un climat à la fois de douceur, de soif d'aimer et de très grande simplicité. Marie nous introduit dans le mystère de l'oraison, dans le mystère de la contemplation.

Joseph nous est donné, par Marie, d'une façon tout intérieure. L'Évangile ne nous révèle pas d'acte par

personnification de l'Esprit Saint » (*Conférence* du 20 juin 1937, *op. cit.*, p. 52). Quelques jours avant son arrestation, le père Kolbe ira jusqu'à dire : « notre mot humain *épouse* n'arrive pas à exprimer la réalité du rapport de l'Immaculée avec le Saint-Esprit. On peut affirmer que l'Immaculée est, en un certain sens, « l'incarnation » de l'Esprit Saint. En elle, c'est l'Esprit Saint que nous aimons, et par elle, le Fils » (*Conférence* du 5 février 1941, *op. cit.*, p. 53). Le père Kolbe sait bien qu'on ne peut pas parler d'une « incarnation » de l'Esprit Saint, même en Marie ; mais nous n'avons pas de mots qui puissent exprimer de si grands mystères. Ailleurs il dit – et c'est très beau – que « la Mère Sainte ne fait pour ainsi dire qu'un avec l'Esprit Saint » (*Conférence* du 25 septembre 1937, citée par H. M. MANTEAU-BONAMY, dans *La doctrine mariale du Père Kolbe*, 2^e éd., Lethielleux 1979, p. 114).

36. Cf. Eph 1, 3-4 : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus le Christ (...). Il nous a choisis en lui avant la fondation du monde, pour être saints et irréprochables en sa présence, dans l'amour ». La Vulgate a traduit par *immaculati* le terme grec qui signifie « sans reproche ». De même en 5, 27, Col 1, 22 et Ap 14, 5 (*sine macula*) et dans plusieurs psaumes. Par contre, en Phi 2, 15 la même expression grecque a été traduite par *sine reprehensione*.

37. Gn 2, 18.

lequel Marie nous donne Joseph, mais nous savons que tout ce qui est à Marie est à nous, parce qu'elle est notre Mère. Elle nous donne donc même Joseph, et c'est peut-être un très grand secret de Marie, de nous donner Joseph, parce qu'il est bien celui qui est son époux de la terre, donc l'époux de sa sensibilité et de son cœur de femme, celui aussi qui est son gardien, responsable de sa fragilité, responsable de la Femme en qui s'accomplit le chef-d'œuvre de toute la création. Du point de vue théologique, nous pouvons en effet dire de Marie qu'elle est la mesure et la clef de voûte de toute la création, et Joseph est le gardien de ce chef-d'œuvre de Dieu. Le corps de Marie, le corps de la Femme qui est objet d'une prédilection unique de la part de Dieu, est éminemment le temple du Saint-Esprit. Si saint Paul peut dire de chacun de nous que « notre corps est le temple du Saint-Esprit »³⁸, c'est encore bien plus vrai de Marie, la Femme qui garde les secrets parce qu'elle a reçu en elle le Secret du Père, le Verbe fait chair. C'est ce corps de Marie, temple de l'Esprit Saint, ce corps à la fois si sensible, si pur et si fort, qui est donné à Joseph. N'est-ce pas extraordinaire ? Dieu aurait pu garder jalousement Marie pour lui : ç'eût été normal. Marie aurait été l'ermite de Dieu... Et c'est vrai, Marie est l'ermite par excellence, la solitaire par excellence.

Dieu aurait pu faire que Marie se retire au désert ; elle aurait demandé à un homme fidèle, vigoureux, à un Joseph, de lui construire un petit ermitage au désert, et elle aurait pu demander à Joseph d'établir, pas trop loin de chez elle, un autre ermitage pour qu'il soit son gardien. N'est-ce pas ce que nous aurions fait ? Mais Dieu

38. 1 Co 6, 19.

n'a pas fait cela. Il a voulu que Marie habite chez Joseph, et que Joseph habite avec Marie, qu'il soit son époux et son gardien comme époux. Car on peut être gardien de l'extérieur ou de l'intérieur : il y a diverses manières de garder. Joseph garde Marie en étant son époux. Il est l'époux du trésor de Dieu, de celle qui est le chef-d'œuvre à la fois de la création et de la re-création, de la grâce... Dieu la lui a *donnée*. Joseph l'a choisie, certes, et c'est ce qui fait sa grandeur ; mais après l'avoir choisie humainement, il a dû la choisir et rechoisir divinement, comme un don de Dieu exigeant une purification de l'amitié humaine, si grande qu'elle fût déjà.

Cette purification radicale du cœur est certainement l'une des choses que nous devons le plus demander à saint Joseph. Nous savons que cela nous entraînera loin dans la pauvreté, puisque cela exigera l'offrande de toutes nos capacités humaines d'aimer... mais nous savons aussi – saint Joseph nous le montre bien – que, au moment même où il offre tout, Dieu redonne tout. Là, prenons garde : il ne faut pas offrir pour que Dieu redonne ! parce qu'alors l'offrande ne serait pas pure. Il faut offrir à la manière de Joseph, il faut lui demander de nous apprendre à offrir ce que notre cœur a de plus précieux. Joseph est celui qui purifie radicalement les cœurs, celui qui exige que tout amour qui naît en nous soit offert à Dieu. Tant qu'on n'a pas fait cela, on n'aime pas comme l'Esprit Saint veut qu'on aime. Mais si on le fait – et, ordinairement, il faut le faire plusieurs fois –, alors l'Esprit Saint peut prendre possession de notre cœur, et Dieu peut réaliser cette chose inouïe : que ce premier amour nous soit redonné d'une manière encore beaucoup plus grande. L'ange dit à Joseph que non seu-

lement il peut, mais qu'il *doit* prendre Marie chez lui, que son amour pour Marie est tout à fait conforme à la volonté du Père, et que cet amour doit se développer, s'épanouir.

Avec la pureté de son cœur, nous devons demander à Joseph de nous donner sa *pauvreté*, et son sens de la *gratuité* de l'amour de Dieu.

Pourquoi Dieu nous appauvrit-il ? Parce qu'il veut – et c'est là le sens de toutes nos grandes épreuves – creuser en nous de grands désirs, et que nous devenions capables de recevoir son amour sans l'accaparer. Car nous accaparons les dons de Dieu ; et dès que nous les accaparons, ils ne sont plus les dons de Dieu, ils sont réduits à notre dimension. Nous les accaparons relativement à nous, et ce « relativement à nous » fait que le don n'est plus à la dimension de Dieu, mais à la nôtre. Ce n'est donc plus le don de Dieu. C'est terrible, cet instinct d'accaparement, et c'est peut-être la chose la plus radicale en nous du point de vue psychologique, c'est-à-dire du point de vue des conséquences du péché originel : nous sommes des êtres accaparants. Dès que nous aimons quelqu'un nous disons : « C'est *mon* bien ! ». Pas du tout ! Certes, puisque nous l'aimons c'est notre bien³⁹, mais un bien qui nous est donné gratuitement, ce qui exige de nous de ne pas mettre la main dessus. Il faut une grande purification du cœur pour arriver à vivre la gratuité de l'amour. Joseph est l'homme de la gratuité. Dieu l'a marqué profondément en ce sens pour qu'il reçoive Marie gratuitement, et qu'il vive d'elle dans la gratuité ; c'est ainsi qu'il est devenu l'époux de Marie et le père de Jésus.

39. Voir ch. 4, pp. 140-141.

Comment Dieu a-t-il préparé le cœur de Joseph à cela ? Par l'*adoration* et le *travail*. Par l'adoration et le travail Dieu nous prépare à l'envahissement de l'amour, à aimer toujours plus. Car nous n'aimons jamais assez. On ne peut pas dire : « Maintenant j'aime, j'arrive à vivre la gratuité de l'amour ». Si on le dit, cela prouve qu'on n'est pas encore entré vraiment dans la gratuité de l'amour, car si on y était entré on s'apercevrait qu'on est toujours en deçà de ce qu'on devrait faire.

Qu'est-ce donc qui nous prépare à vivre cette gratuité de l'amour, qu'est-ce qui nous prépare à aimer, qu'est-ce qui agrandit notre cœur pour que nous puissions aimer vraiment, à la suite de Joseph ? C'est l'*adoration* – le premier commandement⁴⁰ – et le *travail*. Voilà les deux grandes sources de purification de l'égoïsme, de l'orgueil, de toutes les conséquences du péché qui sont en nous.

Joseph est l'homme de l'adoration et l'homme du travail⁴¹. Là nous touchons les *moyens*. La *fin*, c'est l'amour, l'amour de Marie et, par elle, l'amour de Jésus. Car Marie est vraiment celle qui conduit Joseph à Jésus, et pour chacun d'entre nous Marie joue le même rôle. C'est Jésus qui donne Marie à Jean – et à nous –, mais dans le cas de Joseph on peut dire que c'est Marie qui lui donne Jésus. Marie seule pouvait donner Jésus à Joseph : elle le portait en elle. Joseph a choisi Marie, et en la choisissant, il reçoit Jésus. Il est donc juste de dire que nous allons à Jésus par Marie : c'est éminemment vrai pour Joseph, et c'est le rôle de Joseph de nous faire

40. Mt 4, 10 et Lc 4, 8 (Deut 6, 13) ; cf. Mt 22, 37-38 et Mc 12, 29-30.

41. Voir ch. 1.

découvrir cela. Jean, lui, reçoit Marie de Jésus, et il vit dans l'intimité du cœur de Marie par l'action de l'Esprit Saint.

Le mystère de Marie nous est donné gratuitement, et à l'égard de Jean c'est une gratuité fulgurante, bien qu'il y ait de la part de Jean une disposition : sa fidélité à l'égard de Jésus. Si Jean n'avait pas été fidèle jusqu'à la Croix, il n'aurait pas reçu Marie. C'est à cause de sa fidélité – suivre l'Agneau partout où il va, jusqu'à la Croix – que Jean reçoit Marie. Et on peut dire la même chose pour Joseph : c'est par sa fidélité à l'égard de Dieu, son Père (fidélité dans l'adoration et le travail), que son cœur s'est disposé à regarder Marie, à la connaître et à l'aimer. C'est grand, ces deux saints qui se sont disposés l'un et l'autre à rencontrer Marie ! A nous aussi Marie nous est donnée gratuitement ; mais n'oublions jamais que Dieu aime récompenser une fidélité. C'est pourquoi il désire que nous nous disposions à recevoir Marie par une fidélité semblable à la fois à celle de Jean et à celle de Joseph, ces deux fidélités extrêmes. La fidélité dans le travail et dans l'adoration, c'est la fidélité de la vie monastique, une fidélité humble, cachée, que le monde ne voit pas (on ne connaît rien de la vie de Joseph avant qu'il nous soit présenté comme fiancé à Marie). La fidélité de Jean est très différente puisque c'est d'abord un lien personnel avec Jésus, lien personnel qui le conduit jusqu'à la Croix. Mais chez l'un et l'autre le fruit de la fidélité est de pouvoir recevoir Marie au plus intime de leur cœur. C'est différent chez l'un et l'autre, c'est tout à fait différent au niveau psychologique, mais au niveau divin c'est le même amour substantiel, qui prend deux modalités différentes et

complémentaires ; et c'est important, de voir comment ces deux hommes regardent Marie. Nous devons demander à saint Jean de nous apprendre à regarder Marie comme il l'a regardée quand il a entendu Jésus lui dire : « Femme, voici ton fils », et qu'aussitôt après il a entendu Jésus lui dire, à lui : « Voici ta mère ». Le cœur de Jean a été changé en un cœur d'enfant de Marie, quelque chose de nouveau est né en lui. Et pour Joseph aussi quelque chose de nouveau est né dans son cœur quand l'ange lui a dit : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse... »⁴². C'est important, pour une théologie de la charité fraternelle, de comprendre ces deux grandes manières dont la charité s'empare de notre cœur, avec d'un côté saint Joseph pour modèle, et de l'autre saint Jean.

42. Le texte grec de Mt 1, 20 dit « ta femme (*gunaiika*) ». Cf. ci-dessus, note 4.

ANNEXES

LA PLACE DE SAINT JOSEPH DANS L'ECONOMIE DU SALUT

(extrait de l'Encyclique de Léon XIII,
Quamquam pluries [15 août 1889])¹

Les raisons et les motifs particuliers pour lesquels le bienheureux Joseph est tenu communément pour le patron de l'Eglise et qui font que l'Eglise de son côté attend beaucoup de sa protection et de son patronage, sont qu'il fut l'époux de Marie et qu'il fut réputé le père de Jésus-Christ. De là ont découlé toute sa dignité, sa grâce, sa sainteté, son honneur. Certes, la dignité de la Mère de Dieu est si haute qu'il ne peut rien y avoir de plus grand. Mais comme il a existé entre Joseph et la bienheureuse Vierge le lien du mariage, il n'est pas douteux que plus que tout autre il a approché cette dignité suréminente par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées. Le mariage est en effet la société et la relation de toutes la plus intime, qui selon sa nature comprend la communauté réciproque des biens. Aussi, en donnant Joseph pour époux à la Vierge, Dieu ne lui a certainement pas donné seulement un compagnon pour sa vie, un témoin de sa virginité et un gardien de son honneur, mais encore, en vertu même du pacte conjugal, un participant à sa dignité éminente.

1. Citée d'après Heinrich DENZINGER, *Symboles et définitions de la foi catholique*, Cerf 1996, pp. 716-717, §§ 3260-3263.

De même il est éminent entre tous par sa très haute dignité parce qu'il était de par la volonté divine le gardien du Fils de Dieu, considéré par les hommes comme le père. Il résultait de cela que le Verbe de Dieu était modestement soumis à Joseph, qu'il obéissait à sa parole, et qu'il lui rendait l'honneur que les enfants doivent rendre à leurs parents.

Mais de cette double dignité découlaient d'elles-mêmes les charges que la nature impose aux pères de famille, de telle sorte que Joseph était le gardien en même temps que l'administrateur et le défenseur légitime et naturel de la maison divine dont il était le chef. Ces charges et ces fonctions, il les a certainement exercées pendant tout le cours de sa vie mortelle...

Or la divine maison que Joseph gouverna comme avec l'autorité du père, contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la Vierge très sainte est celle qui a enfanté Jésus-Christ, de même elle est la mère de tous les chrétiens qu'elle a enfantés en effet sur le mont du Calvaire au milieu des souffrances suprêmes du Rédempteur ; et de même Jésus-Christ est comme le premier-né des chrétiens qui par l'adoption et la rédemption sont ses frères.

Telles sont les raisons pour lesquelles le bienheureux patriarche regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens dont est faite l'Eglise, à savoir cette immense famille répandue par toute la terre sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc très naturel et très digne du bienheureux Joseph que de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la famille de Nazareth et l'entourait de sa protection, il couvre et protège maintenant l'Eglise du Christ de son céleste patronage.

LITANIES DE SAINT JOSEPH

Seigneur, prends pitié.
O Christ, prends pitié.
Seigneur, prends pitié.
Christ, écoute-nous.
Christ, exauce-nous.
Père des cieux, qui es Dieu, prends pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, qui es Dieu, prends pitié
de nous.
Esprit Saint, qui es Dieu, prends pitié de nous.
Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, prends pitié de
nous.
Sainte Marie, prie pour nous.
Saint Joseph, prie pour nous.
Glorieux descendant de David,
Lumière des patriarches,
Epoux de la Mère de Dieu,
Chaste gardien de la Vierge,
Père nourricier du Fils de Dieu,
Vigilant défenseur du Christ,
Chef de la Sainte Famille,
Joseph très juste,
Joseph très chaste,
Joseph très prudent,
Joseph très courageux,
Joseph très obéissant,
Joseph très fidèle,

Miroir de la patience,
Ami de la pauvreté,
Modèle des travailleurs,
Gloire de la vie familiale,
Gardien des vierges,
Soutien des familles,
Consolation des malheureux,
Espérance des malades,
Patron des mourants,
Terreur des démons,
Protecteur de la sainte Eglise,
Agneau de Dieu, qui enlèves le péché du monde,
pardonne-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui enlèves le péché du monde,
exauce-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui enlèves le péché du monde,
prends pitié de nous.

V. Il l'a établi maître de sa maison,
R. Intendant de tous ses biens.

Prions : O Dieu qui, par une providence ineffable, as daigné choisir le bienheureux Joseph pour être l'époux de ta très sainte Mère, nous t'en prions : fais qu'en le vénérant comme notre protecteur ici-bas, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans le ciel. Toi qui vis et règnes pour les siècles des siècles. Amen.

PRIERES A SAINT JOSEPH*Prière de saint François de Sales*

Glorieux saint Joseph, époux de la Vierge Marie, accordez-nous votre protection paternelle, nous vous en supplions par le cœur de Jésus-Christ.

O vous dont la puissance s'étend à toutes nos nécessités et sait nous rendre possible les choses les plus impossibles, ouvrez vos yeux de père sur les intérêts de vos enfants. Dans l'embarras et la peine qui nous pressent, nous recourons à vous avec confiance.

Daignez prendre sous votre charitable conduite cette affaire importante et difficile, cause de nos inquiétudes, et faites que son heureuse issue tourne à la gloire de Dieu et au bien de ses dévoués serviteurs. Amen.

*Prières de l'Oratoire Saint-Joseph
du Mont-Royal (Canada)*

MODÈLE DES TRAVAILLEURS

Bon saint Joseph, lorsque Dieu a voulu un père nourricier pour son Fils, c'est vous, un ouvrier, qu'il a choisi, montrant par là son estime pour le travail humain. Vous avez travaillé avec cœur et vous avez partagé votre atelier avec Jésus. Votre labeur, semblable à celui des autres humains, trouvait un nouveau sens dans ce climat de présence de Dieu.

Ouvrez les portes du travail à ceux qui en cherchent ; que cet emploi corresponde à leurs forces et à leurs besoins ; qu'ils y trouvent une source d'épanouissement et de bonheur.

Aidez-nous à toujours remplir notre tâche avec justice et honnêteté. Et préparez notre cœur à reconnaître votre Fils dans la personne de nos compagnons et compagnes de travail. Amen.

POUR LA PURETÉ DU CŒUR

O saint Joseph, le Seigneur vous a accordé ici-bas la béatitude promise aux cœurs purs, puisque vous avez partagé sa vie terrestre et vécu en sa présence.

Intercédez maintenant pour nous auprès de votre Fils bien-aimé. Demandez-lui de faire croître en nous une conscience limpide et une âme transparente, libre de malice et de duplicité. Remplissez notre cœur d'espérance pour nous rendre capables de nous dépasser et de nous mettre au

service de notre entourage dans la simplicité de la foi. Ainsi, comme vous, nous goûterons la joie profonde et sereine de vivre dans la purifiante présence de Dieu. Amen.

SOUTIEN DES FAMILLES

Bon saint Joseph, vous avez connu comme nous la vie familiale. Vous et Marie, vous vous êtes aimés comme deux époux savent le faire. Votre amour mutuel se tournait naturellement vers le Fils de Dieu devenu votre enfant. Et comme nous, vous avez dû faire grandir votre amour au milieu des joies et des peines de la vie.

Protégez aujourd'hui notre famille. Aidez-nous à bien nous comprendre, à l'exemple de votre Fils qui savait regarder les cœurs au-delà des visages. Faites que ni l'orgueil ni l'égoïsme ne porte atteinte à l'affection qui nous nous portons. Rendez-nous toujours plus fidèles à nos engagements. Et que chaque jour nous rapproche tous ensemble du Fils de Dieu toujours vivant au cœur des familles unies. Amen.

CONSOLATEUR DES AFFLIGÉS

Grand saint Joseph, vous avez été, durant toute votre vie, l'homme de l'espérance. A travers les difficultés qui se présentaient à vous, comme les pénibles circonstances de la naissance de Jésus, la fuite en Egypte et le séjour en exil, votre seule force était votre espérance inébranlable dans la bonté, la puissance et la fidélité de Dieu.

Aujourd'hui, nous venons à vous avec confiance. Vous qui êtes près de Dieu, unissez votre prière à la nôtre. Demandez à votre Fils de nous soutenir dans les épreuves auxquelles nous faisons face en ce moment. Aidez-nous à dépasser nos peines en nous donnant la force qui vous a permis d'aller de l'avant à travers vos propres épreuves. Et que l'espérance soit pour nous, comme elle l'a été pour vous, une lumière et un guide chaque jour de notre vie. Amen.

ESPÉRANCE DES MALADES

O saint Joseph, vous êtes l'espérance des malades et la toute-puissance de Jésus est entre vos mains. Rien ne vous est alors impossible. Ecoutez avec bienveillance notre prière pour les membres souffrants de votre Eglise.

Nous vous prions d'adoucir les peines des personnes que nous vous recommandons spécialement aujourd'hui. Obtenez-leur la grâce d'une entière soumission à la volonté divine. Mais aussi, montrez-leur votre bonté en leur accordant la patience et l'espoir de la guérison, avec la grâce d'une vie toujours plus agréable à Dieu.

O saint Joseph, ne permettez pas que nous vous ayons prié en vain ; mais par cette faveur que nous vous demandons, faites grandir notre confiance et notre reconnaissance envers vous comme envers notre Père. Amen.

PATRON DES MOURANTS

Saint Joseph, vous qui avez eu le bonheur d'être entouré de Jésus et de Marie quand vint pour vous le

moment de retourner à la maison du Père, c'est à juste titre que les chrétiens s'adressent à vous comme au patron et au consolateur des mourants.

Nous vous demandons aujourd'hui votre soutien pour les derniers instants de notre vie terrestre. Obtenez-nous la grâce de vivre ici-bas comme vous, dans la justice et dans la droiture, en présence de Jésus et de Marie, sans jamais être séparés d'eux. Ainsi, au moment où nos jours prendront fin, notre vie terrestre sera transformée en une éternité de bonheur auprès du Seigneur. Amen.

POUR UNE CONVERSION

Bon saint Joseph, vous avez vécu dans la paix parce que vous étiez attentif à la voix du Père parlant à votre conscience et que vous vous abandonniez à son amour. Je vous prie aujourd'hui d'intercéder auprès de votre Fils Jésus pour cette personne... qui m'est chère et qui semble vivre loin de lui. Elle le cherche peut-être sans le savoir, sans se douter qu'il est près d'elle et que déjà, dans son cœur, sa grâce agit invisiblement. Qu'elle reconnaisse librement l'amour bienveillant du Sauveur ; qu'elle se donne à lui sans résistance et revive enfin dans son amitié.

Vous qui êtes si juste, vous savez rapprocher de Dieu ceux qui s'approchent de vous. Obtenez-moi de ne pas voiler, par mes faiblesses humaines, le vrai visage de Dieu mais plutôt d'aider, par le rayonnement de ma vie, tous ceux et celles qui cherchent à le reconnaître. Amen.

PROTECTEUR DE L'ÉGLISE

O saint Joseph, époux de la Vierge Marie et père nourricier de Jésus, c'est à vous qu'a été confiée la protection de l'Église universelle afin que vous offriez à tous les enfants du Royaume la même attention que vous accordiez aux membres de la Sainte Famille.

Du haut du ciel où vous vivez avec Jésus et Marie, soyez le protecteur et le guide du Peuple de Dieu en marche vers sa destinée éternelle. Rassemblez des quatre coins de la terre les élus du Royaume pour qu'ils puissent vivre en un seul Corps.

Et conduisez tous les chrétiens vers l'unité dans une même foi. Demandez à votre Fils Jésus d'accorder à notre Saint-Père, à nos évêques et à l'ensemble des fidèles qui forment avec eux l'Église, la lumière et la force de toujours incarner dans leur vie ses précieux enseignements. Amen.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	7
--------------------	---

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE DE JOSEPH

Joseph et Adam	14
La place de Joseph dans la nouvelle Alliance	14
1. <i>Joseph, fils de David, époux de Marie</i>	16
La consécration de Marie	18
2. <i>Joseph et la maternité divine de Marie</i>	20
L'Annonciation	20
L'épreuve de Joseph	22
Grandeur et pauvreté de Joseph	26
3. <i>Joseph et la naissance à Bethléem</i>	28
4. « <i>Quand vint le huitième jour, ou l'on devait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant sa conception</i> »	31
5. <i>La présentation de Jésus au Temple</i>	32
Joseph présente la Croix	34
6. <i>Première réalisation de la prophétie : après la visite des Mages, la fuite en Egypte et le massacre des innocents</i>	35

La fuite en Egypte	36
Le massacre des innocents	38
7. <i>Retour à Nazareth</i>	39
L'obéissance de Joseph	40
La vie cachée	41
8. <i>Jésus, à douze ans, enseigne les docteurs dans le Temple</i>	42
L'angoisse de Joseph	44
Pourquoi nous as-tu fait cela ?	46
Pourquoi me cherchiez-vous ?	48
9. <i>Deuxième période de la vie cachée</i>	49
10. <i>Joseph disparaît</i>	50
11. <i>Joseph, époux de Marie</i>	52
Gardien de la Vierge	53
Père de l'enfant	54
Serviteur fidèle, instrument du Père	55
12. <i>Le sacerdoce royal de Joseph</i>	56
13. <i>Joseph, modèle des diacres</i>	58

DEUXIEME PARTIE

VIVRE AVEC SAINT JOSEPH

1. <i>Le travailleur</i>	65
Travail humain et esprit évangélique	66
La sanctification par le travail	68
Le travailleur contemplatif	73
Travailleur et père	77
Le travail de la Croix	79
2. <i>L'époux de Marie</i>	83
Le premier choix de Joseph : Marie consacrée à Dieu	83
Le mystère de l'Annonciation	87

Le nouveau choix de Joseph : Marie attendant l'enfant Jésus	93
L'édit de César et l'arrivée à Bethléem	102
La prophétie de Syméon et ses réalisations	105
La vie cachée	109
3. <i>Le service de l'autorité</i>	113
L'autorité du père	114
Les deux secrets	119
L'épreuve de l'autorité	124
Autorité et pauvreté	130
4. <i>L'homme prudent</i>	137
La prudence humaine	138
La prudence chrétienne	141
La prudence de Joseph	147
5. <i>L'homme « juste et craignant Dieu »</i>	155
L'adoration	157
Pauvreté et humilité	159
La pauvreté de l'époux et du père	165
6. <i>L'homme du silence, patriarche de la vie monastique</i>	173
Le silence de Joseph	173
Le patriarche de la vie monastique	179
7. <i>Joseph et Jean</i>	183
L'amour de Marie pour Joseph et pour Jean	184
Marie et Jean	187
Les deux manières dont la charité fraternelle s'exerce en nous	192
L'achèvement de l'ancienne Alliance	195
Marie et Joseph	202

ANNEXES

1. La place de saint Joseph dans l'économie du Salut	213
2. Litanies de saint Joseph	215
3. Prières à saint Joseph	217

Aux Editions SAINT-PAUL

Collection *SPIRITUALITE CONTEMPORAINE*

- L' Icône du Christ miséricordieux*, Message de Sœur Faustine, Maria WINOWSKA, 1973, 9^e édition, 280 p.
- La Grâce d'être femme*, Georgette BLAQUIERE, 1982, 13^e édition, 208 p.
- L'Amour, vocation du chrétien*, Joseph-Marie PERRIN, 1990, 110 p.
- La Ténèbre lumineuse*, Un moine lit la Bible, André GOZIER, 1990, 184 p.
- Je suis avec vous tous les jours*, Vivre la liturgie, Jean GALOT, 1990, 256 p.
- Du Scandale du mal à la rencontre de Dieu*, Marie-Joseph LE GUILLOU, 1991, 2^e édition, 204 p.
- Préparez le chemin du Seigneur*, Alain GRZYBOWSKI, 1992, 99 p.
- Christ, maître de vie spirituelle chez saint Jean de la Croix*, Jean-Georges BOEGLIN, 1992, 196 p.
- Entre tes mains, Seigneur*, Pierre LEPLAY, 1993, 172 p.
- L'Oraison du Cœur*, Daniel MAURIN, 1993, 5^e édition, 294 p.
- ... *Des miettes pour tous*, Thomas PHILIPPE, 1994, 2^e édition, 224 p.
- Qui comprendra le Cœur de Dieu ?* Marie-Dominique MOLINIE, 1994, 2^e édition, 184 p.
- Regard sur le Purgatoire*, Préface de Mgr Henri BRINCARD, 1994, 2^e édition, 170 p.
- La montée au Sinaï*, Raniero CANTALAMESSA, 1996, 216 p.
- Joseph, Marie, Jésus*, Lucien DEISS, 1997, 160 p.
- Le Christ des Béatitudes*, Mgr Albert ROUET, 1997, 216 p.

Achevé d'imprimer en mars 1997
sur les presses de Saint-Paul France S.A.
55000 Bar le Duc
Dépôt légal : mars 1997
N° 2-97-0242



Le Mystère de Joseph

Sous la conduite de l'Esprit Saint, Marie se consacre à Dieu âme et corps et elle entraîne Joseph dans cette totale consécration ; en Marie et en Joseph, l'humanité va recevoir le mystère de l'Incarnation : «le Verbe est devenu chair et il a dressé sa tente parmi nous, en nous» (Jn 1, 14). Joseph, gardien de la Vierge Marie et de la Mère de Dieu, devient père d'une paternité toute spéciale mais bien réelle.

De Joseph, l'Écriture dit très peu de choses. Aux yeux des hommes, son nom s'efface. Sa vie est restée cachée. La grande simplicité de sa foi, la grande pauvreté humaine et spirituelle qui le caractérise, désarment le chrétien. Elles le déroutent même. Et pourtant très tôt l'Église a su le vénérer et l'honorer.

A l'heure où règne une grande confusion entre le sens de l'autorité et l'exercice du pouvoir, où le principe de la dignité du travail humain est souvent négligé, où la primauté du spirituel, et donc de la gratuité de l'amour, est tant vilipendée, les précieux éclairages qu'apportent l'auteur sur *toute la profondeur du mystère de Joseph* aideront le chrétien à découvrir les bénéfices immenses de sa sainteté et de son intercession dans le plan du Salut.

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE, philosophe et théologien dominicain, fondateur de la Communauté Saint Jean, a écrit de nombreux ouvrages dont les plus récents sont : *Lettre à un Ami* (Ed. Universitaires, 1992), *De l'Amour* (Mame, 1993), *Les trois Sages* (Fayard, 1994), *Suivre l'Agneau* (Saint-Paul, 1995) et *J'ai Soif !* (Saint-Paul, 1996) etc.

ISBN 2 85049 699 5



9 782850 496998